

**Université de Strasbourg**

**Institut d'Etudes Politiques**

**Année Universitaire 2017-2018**

**Splendeurs et Misères des révolutions : l'évolution du concept  
historique d'ère des révolutions**

**Mémoire de 5<sup>e</sup> année du Diplôme de l'IEP de M.Axel Fortin**

**Sous la direction de M. Michel Fabréguet, Professeur des Universités**

*L'université de Strasbourg n'entend donner aucune approbation ou improbation aux opinions émises dans ce mémoire. Ces opinions doivent être considérées comme étant propres à leur auteur.*

**Résumé :** Le présent mémoire entend réfléchir sur le concept historique d'ère des révolutions en analysant trois lectures différentes de celle-ci, la lecture marxiste, la lecture libérale et la lecture conservatrice. Son but est de montrer comment fut pensé et développé son concept et la façon dont les historiens ayant travaillé dessus ont été influencé par leur héritage conceptuel et historiographique.

Summary : This work deals with the age of revolutions as a historical concept. It analyzes three different readings of this concept, the marxist reading, the liberal reading and the conservative reading. Its aim is to show how this concept was thought and developed by historians and how these historians were influenced by their conceptual and historiographical views regarding revolutions.

## **Remerciements**

Je tiens tout d'abord à remercier mon directeur de mémoire Monsieur Michel Fabréguet d'avoir accepté de diriger ce travail ainsi que pour l'aide qu'il m'a apporté dans la rédaction de celui-ci

Je remercie aussi Monsieur Jean-Louis Clément pour m'avoir fait découvrir l'an passé le concept d'ère des révolutions et pour avoir accepté d'être le deuxième membre du jury.

Mes remerciements vont également à ma famille pour le soutien et l'aide qu'ils m'ont apporté lors de la rédaction de ce mémoire, notamment mon père et ma mère pour l'aide à la correction qu'ils m'ont apporté. Je remercie également mes grand amis Julie, Sébastien et Alexandre, à la fois pour le soutien et l'aide qu'ils m'ont apporté mais aussi, dans le cas d'Alexandre, pour m'avoir offert l'un des livres qui me fut utile pour la rédaction de ce mémoire.

Je dédie ce mémoire à mon arrière-grand-mère Tamara, pour qui la société soviétique dans laquelle elle a grandi fut et reste encore aujourd'hui malgré les révélations sur la réalité du régime un idéal.

# TABLE DES MATIÈRES

<u>Table des matières.....</u>	<u>4</u>
<u>Introduction.....</u>	<u>6</u>
<u>Ière Partie : la lecture marxiste de l'ère des révolutions.....</u>	<u>10</u>
<u>I/ Une lecture des révolutions centrée sur les questions économiques et sociales.....</u>	<u>11</u>
<u>A/ Le courant historiographique marxiste et son importance au XXe siècle.....</u>	<u>11</u>
<u>B/ Éric John Hobsbawm (1917-2012), un historien engagé en faveur du communisme.....</u>	<u>13</u>
<u>II/ L'ère des révolutions (1962), de la révolution duelle au triomphe de la bourgeoisie.....</u>	<u>16</u>
<u>A/ Les prémisses de la Révolution Duale.....</u>	<u>16</u>
<u>B/ La Révolution Duale ou la transformation de l'Europe par la révolution industrielle et la Révolution française.....</u>	<u>18</u>
<u>C/ La poursuite de l'ère des révolutions selon Hobsbawm, des guerres révolutionnaires à la société de 1848.....</u>	<u>22</u>
<u>De révolutions bourgeoises en révolutions bourgeoises : l'impossible retour de 1793.....</u>	<u>24</u>
<u>Le monde de 1848 comme fruit de ces développements.....</u>	<u>25</u>
<u>Ile Partie : La Révolution Atlantique, une lecture libérale de l'ère des révolutions.....</u>	<u>28</u>
<u>I/ De l'enseignement à Strasbourg au Xe Congrès des Sciences Historiques : naissance du concept de Révolution Atlantique.....</u>	<u>29</u>
<u>A/ Un intérêt croissant de Jacques Godechot pour les révolutions et les liens entre les pays européens et l'Amérique du Nord.....</u>	<u>29</u>
<u>B/ Le voyage en Amérique et le Xe congrès des sciences historiques de Rome : la naissance d'une ère des révolutions libérale.....</u>	<u>31</u>
<u>II/ Les révolutions du XVIIIe et XIX<sup>e</sup> siècle ou l'avènement d'une démocratie libérale porteuse d'espoir.....</u>	<u>34</u>
<u>A/ Les prémisses de l'ère des révolutions selon Godechot.....</u>	<u>34</u>
<u>B/ L'ère des révolutions selon Godechot, les débuts du triomphe des valeurs démocratiques et des Droits de l'Homme.....</u>	<u>37</u>
<u>III/ Une ère des révolutions qui s'achève en 1848.....</u>	<u>41</u>

\*\*\*

A/ Une lutte permanente après 1815 entre les forces conservatrices et celles révolutionnaires.....	42
B/ 1848 ou la fin de l'ère des révolutions selon Jacques Godechot.....	46
IIIe Partie : L'ère des révolutions au temps du révisionnisme.....	51
I/ Un triomphe de la lecture conservatrice de l'ère des révolutions.....	52
A/ François Furet, Denis Richet et la lecture conservatrice de la Révolution française.....	52
II/ Martin Malia, historien spécialiste des études soviétiques.....	57
A/ Une carrière tournée vers l'étude de l'URSS.....	58
B/ To the Staline Mausoleum et Les Archives du Mal, deux articles comme synthèse de sa pensée sur l'URSS.....	59
III/ <i>Histoire des Révolution</i> ou l'ère des révolutions pensée comme un grand processus révolutionnaire du XIe au XXe siècle.....	64
A/ Présentation générale de l'ouvrage et limites d'une méthode.....	64
B/ De la révolte hussite à la Révolution française : des débuts de la révolte au triomphe de la révolution moderne et des valeurs libérales.....	69
C/ Des révolutions de 1848 à la Révolution d'Octobre : le ressort de la Tragédie soviétique qui se détend.....	75
Conclusion.....	81
Bibliographie.....	86

# INTRODUCTION

\*\*\*

Un paradoxe étonnant semble apparaître aujourd'hui qui fait que les anniversaires de révolutions semblent s'enchaîner et que pour autant les commémorations de celles-ci ne sont pas programmées. C'est ainsi, par exemple, que hors de la presse spécialisée, la revue *L'histoire* ayant ainsi consacré un dossier en février à cet événement, les révolutions de 1848 n'ont pas eu de commémoration officielle, pas plus en France qu'ailleurs. Plus important encore, alors que l'on fêtait en fin d'année dernière le centenaire de la Révolution russe, aucune commémoration officielle n'eut lieu, et surtout pas en Russie, où la révolution est en quelque sorte un souvenir embarrassant pour le régime actuel de Vladimir Poutine, l'historien Nicolas Werth ayant noté à juste titre il y a un peu plus d'un an : « *Certes, Lénine est toujours exposé au mausolée, sur la place Rouge. Mais on n'en parle plus. Le pouvoir ne tranche pas, ne propose pas un discours construit. Parce qu'en réalité il ne sait pas quoi faire de 1917* »<sup>1</sup>.

Cette mémoire internationale d'aujourd'hui, en quelque sorte embarrassée par des révolutions dont elle n'accepte pas forcément les héritages, offre un contraste évident avec la façon dont, tant la mémoire que l'Histoire elle-même, considéraient ces mêmes révolutions, et surtout la Révolution russe. Jusqu'à la chute de l'URSS en 1991, le souvenir de 1917 joua un rôle clé dans l'étude des révolutions, à la fois comme idéal pour certains historiens que comme repoussoir pour d'autres<sup>2</sup>. Quel que soit le sentiment que pouvaient éprouver les contemporains à l'égard de cette révolution, elle ne laissait aucun historien indifférent, d'autant plus à une époque où l'Histoire devenait plus scientifique et réfléchissait de plus en plus sur ce qu'elle était et sur ses objectifs. La question de savoir ce qu'était exactement une révolution mais aussi de savoir comment l'étudier en Histoire devint ainsi une question primordiale, qui se traduisit pour quelques historiens par une volonté de comprendre quels liens pouvaient exister entre toutes ces révolutions qui avaient bouleversées le monde depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est dans ce contexte particulier qu'émergea l'idée d'ère des révolutions, d'abord pensée et popularisée par Jacques Godechot.

Travailler sur l'évolution du concept d'ère des révolutions revient à s'intéresser à la façon dont un concept qui ne va pas de soi est créé et surtout influencé par les évolutions historiographiques concernant l'étude des révolutions et plus particulièrement l'étude de la Révolution française.

En effet, l'ère des révolutions, c'est à dire une forme de chronologie créant un lien entre les révoltes et révolutions de l'Histoire, n'existe pas en soi. Elle est construite par les historiens en fonction de leur éducation, leurs connaissances et les buts poursuivis par les ouvrages qu'ils consacrent à ce sujet. Il suffit pour s'en convaincre de remarquer qu'aucun historien n'a la même

---

<sup>1</sup> Werth Nicolas, « Moscou ne sait pas quoi faire de la Révolution de 1917 », *Libération*, 21 février 2017

<sup>2</sup> Gérard Alice, *La Révolution Française, mythe et interprétations (1789-1970)*, Ed. Flammarion, 1970, pp.80-84

ère des révolutions qu'un autre historien et qu'ainsi, chacun a « son » ère des révolutions. Les bornes chronologiques varient ainsi grandement d'un historien à l'autre. Jacques Godechot, historien incontournable de l'ère des révolutions, fait commencer celle-ci en 1770 par les événements américains et la fait s'achever en 1848, chronologie que l'on retrouve régulièrement, mais Éric Hobsbawm fait débiter son ère en 1789 alors que Martin Malia trace lui une gigantesque ère des révolutions débutant par la création du système féodal au XI<sup>e</sup> siècle et s'achevant en 1989, créant par là-même l'ère des révolutions la plus longue qui soit.

Le but du présent mémoire sera ainsi d'étudier les façons dont se construisent ces ères des révolutions et les finalités de celles-ci, en étudiant pour cela les trois principaux courants se détachant clairement dans l'étude de cette ère, courants qui correspondent en fait aux trois courants classiques de l'historiographie de la Révolution française, à savoir la lecture dite marxiste et plus généralement socialiste et radicale, la lecture qui sera qualifiée de « libérale » et la lecture conservatrice. Il va s'agir pour nous de comprendre comment et pourquoi les historiens ayant travaillé sur un tel concept l'ont travaillé et l'ont construit. Ce travail nous permettra aussi de comprendre par la même occasion ce qu'est l'Histoire en tant que sciences sociales et ses finalités, les trois historiens que nous allons étudier ayant à leur façon interrogé la méthode historique.

Nous commencerons ainsi par étudier la lecture marxiste, dont le principal penseur fut Éric Hobsbawm, puis nous nous intéresserons à celui qui fut probablement le plus connu des historiens de l'ère des révolutions, Jacques Godechot, ce qui nous permettra plus généralement de nous intéresser à la lecture libérale de l'ère des révolutions, avant enfin de nous intéresser à la lecture conservatrice de cette dernière, dont le principal représentant fut Martin Malia

Ces trois courants seront analysés successivement au cours de ce mémoire, leurs spécificités et leurs principales caractéristiques étant mises en avant au cours de ce travail, afin de montrer les enjeux et l'impact de concept d'ère des révolutions. Il convient de noter cependant que ces trois courants sont contemporains et que la division ainsi créée au cours de ce mémoire n'existe que pour mieux étudier les spécificités de chaque courant et non pas pour montrer que les trois courants n'ont rien à voir, leur opposition étant montrée dès lors que cela se montrera intéressant et possible.

Par ailleurs, il convient de noter que le but de ce travail n'est pas d'établir une nouvelle ère des révolutions, le concept étant d'ailleurs globalement considéré avec circonspection par les

\*\*\*

historiens aujourd'hui, mais bien de voir quelle ère des révolutions a été créée par tel ou tel historien. C'est aussi pour cela que toutes les révolutions ne seront pas évoquées, non pas parce qu'elles ne sont pas intéressantes en soi et parce qu'elles n'ont rien à voir avec les révolutions européennes du XVIII<sup>e</sup> siècle, Pierre Vayssière ayant notamment montré que les révolutions d'Amérique Latine ont été grandement influencées par les Révolutions française et américaine<sup>3</sup>, mais parce que les historiens ayant travaillé sur l'ère des révolutions n'ont pas inclus celles-ci dans leurs ères respectives, celles-ci restant majoritairement eurocentrées.

Enfin, il ne s'agira pas non plus de faire une étude du concept de Révolution en tant que telle. Une grande partie des études consacrées aux diverses révolutions essayèrent en effet non pas de montrer les liens pouvant exister entre celles-ci mais plutôt de créer, dans une logique positiviste, une forme d'idéal-type des révolutions qui pourrait s'appliquer à n'importe quel événement similaire et par conséquent potentiellement « empêcher » que les événements ne dérapent comme ils sont enclins à le faire dans leur logique. Si des similitudes existent indubitablement et si quelqu'un comme Martin Malia a effectivement recours à une forme d'idéal-type des révolutions, alors même qu'il critique les auteurs ayant recours à cette simplification de la réalité comme nous le verrons au cours du mémoire, la finalité des ères des révolutions reste d'abord et avant tout de montrer le lien existant entre les différentes révolutions, et non pas de considérer que chacune est en fait une reproduction complète des précédentes révolutions. Le travail sur ces ères des révolutions n'étudiera donc pas le concept de révolution en tant que telle mais bien les liens existants entre ces différents événements.

---

<sup>3</sup> Vayssière Pierre, *Les Révolutions d'Amérique Latine*, Ed.Seuil, collection le Point, 1991, p.14

\*\*\*

# IÈRE PARTIE : LA LECTURE MARXISTE DE L'ÈRE DES RÉVOLUTIONS

\*\*\*

# I/ Une lecture des révolutions centrée sur les questions économiques et sociales

La lecture marxiste de l'ère des révolutions telle qu'elle fut conçue par Hobsbawm est le fruit des développements historiographiques en la matière en matière d'étude de la révolution française. Il convient ainsi de d'abord revenir sur les développements dans la première moitié du XXe siècle de cette historiographie de la Révolution française afin de bien comprendre Hobsbawm et son œuvre.

## *A/ Le courant historiographique marxiste et son importance au XXe siècle*

### *Marx et la Révolution française ou la création d'une lecture radicale de la révolution.*

Un paradoxe souvent noté au sujet de Marx et de la question de la Révolution française est que malgré la vivacité du courant marxiste d'étude des révolutions, le philosophe lui-même a peu écrit sur la Révolution et ne s'y est souvent intéressé qu'au détour d'une de ses analyses plutôt que d'y consacrer un ouvrage entier. On a résumé un peu vite, et c'est le cas des historiens marxistes, dont Éric Hobsbawm, que Marx a principalement vu dans la Révolution française qu'il s'agissait d'une révolution menée par les bourgeois et en quelque sorte pour les bourgeois puisque ces derniers entendaient créer une société dans laquelle la mainmise des nobles sur les terres et sur les revenus de celles-ci serait abrogée, afin de permettre l'expansion industrielle et dans le même temps l'expansion capitaliste<sup>4</sup>. Si Marx pensait en effet cela, il convient d'ajouter que d'une part, à la différence des lectures précédentes de la révolution et surtout de celle de Hegel, il n'accordait pas le primat à l'État comme faisant ce que les individus sont mais l'inverse, à savoir donc que l'État et les lois sont le fait des hommes et par là-même des constructions qui peuvent varier en fonction de l'évolution des structures sociales<sup>5</sup>. D'autre part, et c'est important pour notre propos, Marx insiste aussi sur l'aspect en quelque sorte « transitionnel » de la Révolution française dans le sens où elle ne fut pas la révolution sociale que Marx appelle de ses vœux mais qu'elle servait d'étape dans ce qui devait permettre à terme à la bourgeoisie de triompher<sup>6</sup>. Nous reviendrons plus longuement sur Marx et sa théorie lorsque nous étudierons Martin Malia, qui lui a étonnamment

---

<sup>4</sup> Louvrier Julien, « Marx, le marxisme et les Historiens de la Révolution française au XXe siècle », Cahiers d'Histoire, numéro 102, 2007, pp.147-149

<sup>5</sup> Idem, pp.150-151

<sup>6</sup> Idem, pp.152-153

consacré une étude très juste malgré sa lecture conservatrice de son ère des révolutions, mais les bases qui servirent aux historiens marxistes de la Révolution se trouvent dans les différents points que nous venons d'évoquer.

*De Jean Jaurès à Albert Soboul, le triomphe de la lecture marxiste*

L'ouvrage de Jean Jaurès, *L'Histoire socialiste de la Révolution Française*, paru en 1901, représente une véritable rupture dans l'historiographie de la Révolution française en proposant pour la première fois une véritable analyse de cette révolution non plus seulement d'un point de vue politique mais aussi d'un point de vue économique et sociale. Reprenant à son compte les idées de Marx, dont il avait étudié la philosophie, Jaurès décrit ainsi la Révolution comme étant l'avènement de la bourgeoisie et de la société capitaliste, en insistant toutefois sur le fait que la république qui fit son apparition au moment de la Révolution française n'est pas tant un instrument utilisé par les bourgeois pour se maintenir en place comme le disait Marx qu'une sorte de garde-fou devant permettre la coexistence pacifique entre les deux classes antagonistes des bourgeois et des prolétaires. Ce constat n'était bien entendu pas innocent alors que la III<sup>e</sup> République peinait à se trouver une légitimité mais Jaurès proposait un véritable retournement dans un champ d'analyse qui avait été jusque-là dominé par la lecture d'Alphonse Aulard en termes uniquement politiques<sup>7</sup>.

Ce retournement de lecture devint une véritable mode après Jaurès, d'autant plus alors qu'était apparu le courant dit de *l'Ecole des Annales* sous l'impulsion de Marc Bloch et que l'on privilégiait désormais l'histoire totale, c'est à dire une histoire qui entendait sortir des champs d'analyse traditionnels de l'Histoire telle qu'elle avait été pratiquée jusqu'alors afin de mieux comprendre la société<sup>8</sup>. L'aura de la Révolution russe, qui à bien des égards devenait un nouveau modèle à suivre, influença également beaucoup ces analyses<sup>9</sup>. De nouvelles analyses voient le jour par exemple sur les origines sociales et économiques de la Révolution, des historiens comme George Lefebvre voyant par exemple dans des phénomènes comme la Grande peur le prolongement social d'une révolution qui jusque-là n'était que politique, l'apothéose pour beaucoup étant la nuit du 4 août et l'abolition des privilèges<sup>10</sup>.

---

<sup>7</sup> Louvrier Julien, « Marx, le marxisme... », art.cité, pp.153-155, et

Gérard Alice, *La Révolution Française, mythe et interprétations ...*, op.cité, pp.75-77

<sup>8</sup> Bourdè Guy et Martin Hervé, *Les Ecoles Historiques*, Ed. Seuil, Collection « le Point Histoire », 1997, pp.168-186

<sup>9</sup> Gérard Alice, *La Révolution Française, mythe et interprétations ...*, op.cité, pp.80-84

<sup>10</sup> Godechot Jacques, *Un Jury pour la Révolution*, Ed. Robert Laffont, 1974, pp.330-1

\*\*\*

C'est dans ce renouveau historiographique qu'intervient Éric Hobsbawm, même s'il convient de noter d'emblée qu'il adopte en réalité une posture très critique à l'égard de ce courant, estimant en quelque sorte qu'il convient de revenir à ce que disait véritablement Marx plutôt que de se contenter de ce que les historiens dits marxistes ont écrits sur lui. Pour Hobsbawm en effet, les historiens l'ayant précédé ont en quelque sorte donné la couleur du marxisme à leur analyse sans pour autant véritablement faire des analyses marxistes, et il se place par conséquent d'emblée à la fois dans la lignée mais aussi dans l'opposition avec ce qui avait été fait en matière d'analyse historique<sup>11</sup>.

### *B/ Éric John Hobsbawm (1917-2012), un historien engagé en faveur du communisme*

Né en 1917 dans une famille juive, date forcément symbolique du fait de sa simultanéité avec la Révolution russe, Éric Hobsbawm passa une partie de sa jeunesse en Allemagne suite au décès de ses parents, à une période charnière de l'histoire de l'Allemagne puisque Hitler fut élu justement au cours de son séjour là-bas. C'est au cours de ce séjour qu'il rejoignit les jeunes communistes, notant d'ailleurs que très peu d'autres choix étaient possible pour un jeune juif comme lui dans le contexte de l'Allemagne nazie<sup>12</sup>. Emigrant au Royaume-Uni en 1934, il rejoignit deux ans plus tard l'université de Cambridge où il obtint son doctorat grâce à une thèse consacré à l'histoire de la *Fabian Society*, un groupe de réflexion socialiste anglais qui contribua à la création du parti travailliste en Angleterre, mais aussi et surtout où il rejoignit le club des étudiants communistes avant de devenir membre du Parti communiste anglais, parti qu'il ne quitta pas jusqu'à sa mort. Il rejoignit plus particulièrement une branche particulière de ce parti, le Groupe des Historiens du Parti Communiste<sup>13</sup>. Ce groupe joua un rôle important pour transposer en quelque sorte les modifications historiographiques en matière d'étude des révolutions en Grande-Bretagne en faisant en sorte de se concentrer non pas sur les grands hommes et les conditions politiques et culturelles mais sur le peuple et les conditions économiques et sociales provoquant les révolutions, en plus d'essayer de proposer une forme de programme pour les potentiels révolutionnaires à venir. Ce renouveau historiographique anglais

---

<sup>11</sup> Louvrier Julien, « Marx, le marxisme... », art.cité, p.157

<sup>12</sup> Sheperd John, « Eric Hobsbawm, 1917-2012 », *Labour History*, numéro 104, 2013, pp.221-2, et Hobsbaw Eric, *L'Historien Engagé*, Ed. De l'Aube, 2000, pp.11-3

<sup>13</sup> Sheperd John, « Eric Hobsbawm, 1917-2012 » art.cité, pp.223-4, et Hobsbaw Eric, *L'Historien Engagé*, op.cité, pp.13-19

\*\*\*

se renforça par la création d'une revue existant toujours, la revue *Past et Present*, qui fut pionnière en matière d'histoire sociale et surtout qui regroupait des articles écrits à la fois par des historiens marxistes mais aussi non marxistes. En plus de ces activités politiques, il enseignait au Birbeck College, une université de Londres<sup>14</sup>.

Concernant la carrière d'Éric Hobsbawm avant la parution de son ouvrage *L'ère des Révolutions* en 1963, ouvrage qui va constituer le cœur de notre analyse, il convient de noter que l'historien avait déjà rédigé deux ouvrages, *Les Primitifs de la Révolte* en 1959 et *The Jazz Scene* la même année sous un pseudonyme, deuxième ouvrage qui ne fut jamais traduit en français à notre connaissance<sup>15</sup>. Bien que les deux ouvrages traitent de deux choses relativement différentes, les premiers mouvements sociaux dans le cas du premier et l'histoire du jazz dans le cas du second, ils témoignent bien tous deux de cette volonté qu'avait Hobsbawm de proposer une histoire par le bas, plus sociale en quelque sorte à une époque où le jazz était encore considéré comme un genre musical populaire, au sens de plaisant d'abord et avant tout aux personnes issues des classes populaires.

Aux vues de la biographie que nous venons de voir, si on peut sans l'ombre d'un doute affirmer que Hobsbawm fut un historien communiste, il est important aussi de noter que classer Hobsbawm comme un historien marxiste est en fait une catégorisation que lui-même n'aurait pas admis en ses termes, alors même que son adhésion au parti communiste et sa volonté de s'intéresser d'abord et avant tout à l'histoire économique et sociale le « rangeait » quasi-automatiquement dans cette catégorie. Ainsi, s'il reconnaît volontiers utiliser les principes de Marx dans ses écrits, presque comme s'il n'aurait pu en être autrement, il ne se qualifie pas tant comme historien marxiste que comme un historien engagé, adjectif commode qui ne reflète pas nécessairement la couleur de cet engagement<sup>16</sup>. Cet apparent paradoxe quant à son travail n'est en réalité pas étonnant lorsque l'on considère le fait que tous les historiens que l'on qualifie aujourd'hui de marxistes, par exemple George Lefebvre ou Albert Soboul, n'utilisaient pas ce qualificatif pour eux-mêmes, quand bien même la lecture des révolutions qu'ils avaient s'inspirait des théories de Marx. Il s'agissait en fait surtout, à une époque où l'exemple soviétique était dans tous les esprits, d'éviter d'être accusés de détourner le message de Marx à leur compte comme l'avaient fait les soviétiques et ainsi de lire l'histoire en appliquant les théories de Marx pour elles-mêmes, sans sur-interprétation<sup>17</sup>. C'est en ce sens qu'il faut comprendre pourquoi Hobsbawm

---

<sup>14</sup> Sheperd John, « Eric Hobsbawm, 1917-2012 », art.cité, p.222-3

<sup>15</sup> Idem, p.223

<sup>16</sup> Hobsbawm Eric, *L'Historien Engagé*, op. cité, pp.21 et 25

<sup>17</sup> Louvrier Julien, « Marx, le marxisme... », art.cité, p.148

\*\*\*

parlait plus volontiers de son engagement que de son marxisme malgré l'évidence de son usage de cette idéologie dans ses ouvrages.

Enfin, il convient de noter que Hobsbawm était à la fois un historien s'intéressant aux classes populaires de la société, mais aussi qu'il était lui-même un historien populaire, au sens de s'adressant au plus grand monde. Il fut d'ailleurs longtemps l'un des historiens les plus reconnus en Grande-Bretagne. Le plus bel exemple de ce fait est l'éloge funèbre prononcé par l'ancien dirigeant du Parti Travailleiste britannique, Ed Miliband, qui écrivit alors : « [Éric Hobsbawm] *a sorti l'histoire de la tour d'ivoire dans laquelle elle se trouvait et l'a amenée dans la vie des gens* »<sup>18</sup>. Cette grande popularité donna en quelque sorte une grande vitrine à l'histoire sociale telle qu'il la concevait et donnait par là-même un poids très important à celle-ci dans le domaine de l'historiographie des révolutions.

---

<sup>18</sup> Sheperd John, « Eric Hobsbawm, 1917-2012 », art.cité, p.222  
\*\*\*

## II/ L'ère des révolutions (1962), de la révolution duelle au triomphe de la bourgeoisie

Le premier livre du long XIXe siècle tel que pensé par Hobsbawm est celui qui nous intéresse le plus car parlant en premier lieu des révolutions et surtout de la façon dont elles sont liées entre elles. Le titre français, *L'Ere des Révolution, 1789-1848*, est à ce titre on ne peut plus explicite, de même que le titre anglais, *The Age of Revolutions*. L'ouvrage étant divisé en deux parties, une première partie correspondant à ce que Hobsbawm appelle « *la révolution duelle* » (*dual revolution* en anglais) et à son évolution, et une deuxième à la société qui en découle en 1848. Nous étudierons successivement ces deux parties afin de voir comment fut pensée l'ère des révolutions par Éric Hobsbawm. Il convient cependant déjà de noter qu'à certains égards, cette division entre évolution et résultats est assez étrange dans le sens où ces derniers comme nous le verrons évoluent également tout au long de la période, mais nous tâcherons de les étudier au mieux malgré ce handicap certain dans l'analyse.

### *A/ Les prémisses de la Révolution Duale*

#### *Une ère des révolutions sans la Révolution américaine*

Avant même de commencer à s'intéresser à l'ère des révolutions, il convient déjà de nous intéresser aux bornes utilisées par l'historien, toujours intéressantes dès lors qu'il s'agit de s'intéresser à la pensée d'un auteur. Somme toute, 1848 comme date de fin n'est pas tellement étonnant en soi puisqu'il s'agit généralement de ce qui est considéré comme le dernier sursaut révolutionnaire en Europe. Jacques Godechot choisit également cette date comme date de fin de son ère des révolutions par exemple, bien que cela ne fut que plus explicite après la publication de son ouvrage *Les révolutions de 1848* en 1971, et Martin Malia l'intègre à son ère des révolutions qui est cependant beaucoup plus longue.

La date de début en revanche peut sembler beaucoup plus étonnante dans le sens où elle n'intègre pas la Révolution américaine alors même qu'on la considère généralement comme l'une des premières révolutions modernes, révolution réussie qui plus est et ayant conduit à proclamer certaines libertés qui furent reprises et étendues au moment de la Révolution française. La seule explication fournie par Hobsbawm de cet apparent manque est plutôt une réponse en demi-teinte puisqu'il constate en effet l'absence de cette révolution dans son ouvrage mais affirme que cette absence se justifie par le fait que d'autres ouvrages ont déjà parlé de celle-ci et que son analyse ne

\*\*\*

rentre pas dans le cadre du sien car ne représentant qu'une des causes et pas le véritable bouleversement que fut la Révolution duelle, excuse qui paraît d'autant plus surprenante que c'est lui-même qui fixe ses propres bornes et pouvait donc pleinement en parler<sup>19</sup>. Deux faits ont probablement aidé son choix, bien qu'il ne se soit pas exprimé à ce sujet : tout d'abord, comme le soulignait à juste titre Martin Malia, Engels et Marx eux-mêmes ont insisté sur la nécessité d'analyser tant la Révolution française que la révolution industrielle anglaise comme deux faces d'un même problème historique, ce qui a indubitablement joué dans le choix de ces deux révolutions du fait du marxisme non dogmatique auquel prétendait appartenir Hobsbawm. D'autre part, bien que le thème de l'ouvrage lui fût proposé par l'éditeur anglais Abacus, une filiale du groupe Hachette, il est indéniable que l'ouvrage de Jacques Godechot *La Grande Nation*, paru en 1956 et qui contenait en germe sa propre conception de l'ère des révolutions comme ayant en son cœur la Révolution américaine et française a indubitablement joué un rôle quant à la définition par Hobsbawm d'une ère des révolutions plus restreinte et centrée sur l'Europe. Cette ère des révolutions plus restreinte avait ainsi l'avantage d'exclure en quelque sorte de l'analyse ce possible lien entre les deux rives de l'Atlantique, très controversé en plein milieu de la Guerre Froide. Bien que Hobsbawm ne le dise pas en ces termes, on sait qu'il a lu et est familier de l'ouvrage de Godechot parce qu'il le cite dans son ouvrage, citation qui sert d'ailleurs à critiquer les partisans d'une ère des révolutions démocratiques qui dilueraient en son sein une Révolution française que l'historien voit au contraire comme le cœur de la transformation s'opérant à la fin du XVIIIe siècle<sup>20</sup>. Le choix de commencer ainsi directement en 1789 n'est pas innocent dans le contexte dans lequel fut publié l'ouvrage et on peut y voir une volonté de rebâtir l'ère des révolutions sur une lecture plus marxiste

### *Un monde du XVIIIe siècle prêt aux révolutions*

En ce qui concerne les prémisses de la Révolution Duale qui toucha le monde, et surtout l'Europe, à la fin du XVIIIe siècle, tout se passe comme si tout était en quelque sorte prêt pour que survienne justement celle-ci à en croire Hobsbawm. Tout se passe comme si les conditions telles qu'elles existaient n'auraient pu que conduire aux révolutions anglaises et françaises, sans que l'on ne sache précisément s'il s'agit d'une réalité ou si ce n'est pas plutôt l'analyse rétrospective des événements qui a donné cette idée à l'historien, problème récurrent dès lors que l'on s'intéresse aux ères des révolutions, et que nous allons retrouver chez les deux autres historiens que nous allons étudier. Toujours est-il que selon Hobsbawm, l'Europe prérévolutionnaire est une Europe

---

<sup>19</sup> Hobsbawm, Eric, *L'ère des Révolutions*, Ed. Fayard, 2011, 3e édition, pp.10-1 et pp.74-6

<sup>20</sup> Idem, pp.74-6

déjà en tension entre les paysans, alors toujours majoritaires dans des sociétés principalement agraires, la classe moyenne, assimilée à la bourgeoisie, la noblesse et la monarchie absolue. Cette tension, particulièrement vive surtout entre les bourgeois et la monarchie, trouve d'abord ses origines dans les structures économiques telles qu'elles existaient alors<sup>21</sup>. Les Lumières donnaient en quelque sorte une coloration aux revendications des protagonistes, notamment celles des bourgeois, mais n'étant pas au cœur des revendications de cette fin de siècle. Le monde est alors divisé en trois grandes zones, celle des colonies d'Outre-Mer, dans lesquelles les paysans sont quasiment des serfs et travaillent pour augmenter les revenus des propriétaires de terre, surtout des bourgeois et des nobles. Celle des pays de l'est de l'Europe, qui est en réalité identique à la situation connue par les paysans outre-mer, et enfin celle de l'ouest de l'Europe, dans laquelle les nobles, proches des milieux dirigeants de par leur poids économique, font tout pour augmenter celui-ci au détriment des paysans qui, s'ils ne sont pas des serfs comme dans les deux autres zones, ne jouissent pas d'une grande liberté non plus et pâtissent encore grandement des variations climatiques et des impôts imposés sur leur terre par les nobles possédant les terres. C'est aussi dans cette zone et plus particulièrement en Grande-Bretagne, que l'on voit émerger les premières manufactures et les premières usines qui vont faire émerger une nouvelle classe sociale, les bourgeois. Ces derniers, qui possèdent ces nouvelles formes de productions, vont chercher, en s'inspirant de l'esprit des lumières, à rationaliser les modes de productions mais même plus généralement la société, des retombées positives ne pouvant que découler de cette rationalisation de la société<sup>22</sup>.

Pour parvenir à ce but, les membres de classe moyenne vont proposer de plus en plus de réformes, notamment du monde agricole et de l'industrie naissante, réformes qu'ils ne parviennent cependant pas à mettre en place tant les structures de l'Ancien Régime et l'intransigeance de l'absolutisme monarchie sont fortes. Même si les despotes éclairés se montrent prêt à accepter certaines des réformes proposées par la classe moyenne, les propositions les plus extrêmes, notamment la fin de la mainmise des nobles et de l'Église sur les terres, sont inacceptables et de ce fait immédiatement rejetées. Ce rejet est selon Hobsbawm au cœur de la tension entre la monarchie associée aux nobles et à l'Église et la nouvelle classe moyenne et constitua de ce fait le cœur des révolutions de la fin du XVIIIe siècle<sup>23</sup>.

---

<sup>21</sup> Hobsbawm Eric, *L'ère des révolutions...*, op.cité, pp.31-9 et 299-322

<sup>22</sup> Idem, pp.24-31

<sup>23</sup> Hobsbawm Eric, *L'ère des révolutions*, op.cité, pp. 36-9

## *B/ La Révolution Duelle ou la transformation de l'Europe par la révolution industrielle et la Révolution française.*

*Une révolution industrielle anglaise qui bouleverse les structures économiques et sociales européennes*

La première révolution qui bouleversa le monde tel qu'il existât au XVIIIe siècle n'est pas une révolution politique mais une révolution économique dans le sens où c'est bien la révolution industrielle qui représente l'une des facettes de cette Révolution Duelle telle que la concevait Éric Hobsbawm. De tous les pays s'industrialisant à la fin du XVIIIe siècle, ce fut pour l'historien la Grande-Bretagne qui connut le plus grand essor, du fait à la fois de l'existence d'une industrie manufacturière répondant au besoin tant de l'Angleterre que des Etats-Unis et de ses Etats-Unis, notamment grâce au travail du coton, mais aussi, et c'est également lié à la colonisation anglaise, l'existence d'un gigantesque empire au sein duquel il est plus facile de créer des marchés et ainsi une demande pour acheter tous les produits provenant des industries anglaises<sup>24</sup>. Les bourgeois anglais vont ainsi être les premiers à pousser la monarchie et la noblesse aux réformes afin de moderniser tant les entreprises que le monde agricole, qui disparaît de toute façon peu à peu alors que les paysans migrent vers les villes pour travailler dans les industries nouvelles<sup>25</sup>. Une folie de l'investissement prend alors les bourgeois anglais qui préfèrent dépenser leurs revenus dans l'industrie et la création des structures nécessaires au bon fonctionnement de celui-ci, plutôt que de le dépenser dans des fêtes ou d'autres signes de richesses<sup>26</sup>. Du fait de ce volontarisme de la part des bourgeois, la Grande-Bretagne est au moment de la Révolution à la pointe de l'industrialisation et est devient en quelque sorte comme le souligne Hobsbawm « *l'atelier du monde* », dans le sens où elle produit désormais quasiment un tiers de la production mondiale<sup>27</sup>. En même temps, les paysans, rejoignant les villes pour travailler dans les usines nouvelles, connaissent une pauvreté qu'il n'avait jamais connu aussi forte. Ce phénomène « créa » en quelque sorte les prolétaires selon Hobsbawm dans le sens où cette pauvreté nouvelle les amena à prendre conscience de leur condition et des travers de la société et à se définir selon cette identité nouvelle<sup>28</sup>.

---

<sup>24</sup> Idem, pp.49-55

<sup>25</sup> Idem, p.71

<sup>26</sup> Idem, pp.60-6

<sup>27</sup> Idem, p.72

<sup>28</sup> Hobsbawm Eric, *L'ère des révolutions...*, op.cité, pp.260-3

\*\*\*

Cette révolution industrielle née en Angleterre représente en quelque sorte l'aspect presque idéologique de la bourgeoisie montante selon Hobsbawm puisque cette expérience leur montra comment faire toujours plus de profit, quête de profit qui va les amener à entrer toujours plus en opposition avec le gouvernement, opposition que la Révolution française parvint en quelque sorte à résoudre.

*La révolution française comme solution politique aux problèmes des bourgeois*

Il pourrait sembler de prime abord étrange d'associer deux révolutions qui, si elles furent en effet désignées en tant que révolutions toutes les deux, ne désignent absolument pas la même chose. Si la Révolution française correspond bien à un changement brusque de régime tel qu'on conçoit les révolutions selon la définition moderne du mot, il n'en va bien sûr pas de même de la révolution industrielle, qui se comprend traditionnellement comme un changement brusque certes mais non pas en termes politiques mais en termes économiques, et constitua plutôt une évolution des structures préexistantes plutôt qu'un changement radical en la matière. Outre ces soucis en termes d'objets d'analyse, on peut également s'interroger sur le lien réel existant entre la bourgeoisie anglaise et la bourgeoisie française comme le souligna entre autres Martin Malia, Hobsbawm faisant comme si, selon lui, la révolution industrielle anglaise avait causé la Révolution française<sup>29</sup>.

Cela n'est pas tout à fait vrai dans le sens où les implications de la Révolution Duelle telle que définie par Hobsbawm ne sont pas réellement expliquées en ces termes. L'historien n'affirme en effet pas que c'est parce qu'il y a la révolution industrielle anglaise qu'il y a eu la Révolution française mais plutôt qu'une certaine conscience de classe a alors émergé un peu partout en Europe dans la bourgeoisie du fait de la révolution industrielle anglaise. Cependant, les volontés de réformes de ces bourgeois restaient bloquées du fait la persistance de monarchie absolue peu prompte à transformer la société comme le souhaitaient les bourgeois<sup>30</sup>. La Révolution française ne fut pas tant une conséquence de la révolution industrielle qu'une nouvelle étape devant permettre le triomphe final de la bourgeoisie en leur fournissant une forme de programme d'action que les bourgeois purent appliquer partout en Europe pour parvenir à appliquer leur réforme<sup>31</sup>. C'est en ce sens qu'il faut comprendre la Révolution Duelle, comme deux facettes

---

<sup>29</sup> Malia Martin, *Histoire des Révolutions*, Ed. Seuil, collection Le Point, 2010, pp.323-4

<sup>30</sup> Hobsbawm Eric, *L'ère des révolutions...*, op.cité, pp.36-7

<sup>31</sup> Hobsbawm Eric, *L'ère des révolutions...*, op.cité, pp.73-4

\*\*\*

d'un même essor de la bourgeoisie plutôt que comme un simple lien de causalité entre les deux événements.

Pour en revenir à ce que fut cette victoire bourgeoise en France au moment de la Révolution, il convient de reprendre le déroulement de celle-ci telle que la présente Hobsbawm. Celle-ci commence relativement classiquement par la révolte des nobles, qui réclament un renforcement de leurs droits, notamment financiers, afin de pouvoir couvrir leur frais. En même temps, les bourgeois réclament plus de réformes, que Louis XVI leur refuse toujours<sup>32</sup>. La convocation des Etats-Généraux, conséquence directe selon Hobsbawm de la Révolution américaine dans le sens où l'intervention française a amené la France au bord de la banqueroute, permit aux bourgeois de triompher en s'alliant aux nobles, aux membres du clergé modérés mais aussi aux sans-culottes, le peuple n'étant vu que comme un moyen de parvenir à leurs fins<sup>33</sup>. L'abolition des privilèges dans la nuit des 4 août 1789 est ainsi vue à la fois comme une façon en quelque sorte de récompenser la population aidant les bourgeois mais aussi un moyen pour ces derniers de reprendre possession de terres et de l'argent qui provient de celles-ci afin de mener leurs réformes. Il en va de même lors de la rédaction de la Déclaration des Droits de l'Homme et du citoyen, qui met en avant un idéal bourgeois selon Hobsbawm<sup>34</sup>.

La guerre qui se déclencha alors que les girondins, meilleurs représentants de la classe moyenne selon l'historien, étaient majoritaires à l'Assemblée Nationale va représenter en quelque sorte une parenthèse dans cette histoire de la Révolution dans le sens où si la guerre est effectivement souhaitée par les bourgeois qui voient dans la menace des pays étrangers un risque tant pour la récente révolution que pour les marchés, elle conduisit à leur perte pendant un temps en amenant au pouvoir les jacobins, beaucoup plus radicaux<sup>35</sup>. Ce groupe jacobin, et cela ne nous étonnera pas quand on sait la sympathie qu'éprouvaient à leur égard les historiens de gauche voire marxistes, fut celui selon Hobsbawm qui amena en quelque sorte la dimension sociale qui manquait jusque-là à la révolution. En étendant le cens et en promettant que ce qui primait pour eux était le bonheur du peuple, les jacobins ont ainsi promis bien plus que ce que les précédents révolutionnaires n'avaient promis et représentaient en ce sens un véritable espoir pour les classes populaires<sup>36</sup>.

---

<sup>32</sup> Idem, pp.76-9

<sup>33</sup> Idem, pp.79 et 84-7

<sup>34</sup> Idem, p.84

<sup>35</sup> Idem, pp.88-91

<sup>36</sup> Idem, pp. 92-94

Des dissensions au sein même des jacobins entre les plus modérés, qui s’effraient de leur alliance avec le peuple, et les plus radicaux conduisirent cependant à la perte des membres de ce groupe, perte d’autant plus irrésistible que les jacobins ont perdu le soutien populaire en levant plus d’impôts et que la nécessité de leur maintien pour mener la guerre n’existe plus à partir de 1794 et la victoire contre les Autrichiens à Fleurus en Belgique. Cette défaite des jacobins amène au pouvoir le Directoire, groupe de bourgeois modérés qui ne se maintiennent au pouvoir qu’en évitant à la fois de mécontenter les milieux populaires et les contre-révolutionnaires, notamment grâce à la poursuite des guerres révolutionnaires qui permettent l’ascension de Napoléon, qui parvint ainsi au pouvoir en 1799 grâce à un coup d’État. Pendant tout ce temps, l’idéal des jacobins se maintint dans la population et ni le directoire, ni le Consulat et l’empire ne parvinrent à éteindre ce courant populaire souhaitant aller plus loin dans les révolutions<sup>37</sup>.

Avant de s’intéresser aux conséquences à plus long terme de cette Révolution Duelle, il convient de constater une chose importante concernant cette ère des révolutions d’Éric Hobsbawm : en effet, et cela n’est guère étonnant mais il faut insister là-dessus du fait de la lecture marxiste de l’Histoire qu’il avait, on voit que tout est économique dans son analyse de la Révolution Duelle. Tous les autres domaines du réel, que ce soit la politique ou la culture, ne sont vus que comme des conséquences de l’économie. La Révolution française est ainsi réduite au combat de classes sociales cherchant à maintenir leurs avantages économiques par la guerre ou en obtenant le soutien du peuple, les jacobins apparaissant comme les seuls n’ayant pas une vision cynique de la situation et souhaitant vraiment agir pour le bien du peuple. C’est peut-être là que se situe le plus grand défaut de l’ouvrage car si Hobsbawm n’affirme pas que la Révolution française fut la conséquence de la révolution industrielle, il fait quand même de la première une révolution quasi-exclusivement économique au cours de laquelle on se serait préoccupé de politique mais uniquement comme moyen devant assurer le maintien des bourgeois au pouvoir, ce qui est certes proche de la vision classique marxiste des événements mais qui semblent réduire grandement la portée réelle de la Révolution au sein du pays dans lequel elle est advenue.

### *C/ La poursuite de l’ère des révolutions selon Hobsbawm, des guerres révolutionnaires à la société de 1848.*

#### *Les transformations sociétales liées à la guerre et à la paix.*

La Révolution Duale ne constitue en réalité que le début d’un grand mouvement qui amena les révolutions de la première moitié du XIXe siècle et qui bouleversa l’Europe, et dans une moindre

---

<sup>37</sup> Hobsbawm Eric, *L’ère des révolutions...*, op.cité, pp.96-102

mesure le reste du monde, tel qu'ils existaient alors. Éric Hobsbawm adopte en effet une vision théosophique de l'Histoire en créant son ère des révolutions, c'est à dire qu'il voit l'Histoire comme ayant un sens, sens qui ne sera révélé qu'à la fin de celle-ci, et surtout une histoire qui ne progresse pas de façon linéaire mais par palier, chacun de ces paliers contribuant à approcher de la fin de l'Histoire telle que la conçoit l'historien. Il est ainsi crucial pour nous de comprendre ce que veut nous montrer l'auteur lorsqu'il construit son ère des révolutions afin de comprendre celle-ci, travail que nous effectuerons pour chaque historien des ères des révolutions. Dans le cas d'Éric Hobsbawm, la finalité de son ère des révolutions est évidente puisqu'il ne s'en est jamais caché : son but est de montrer comment et pourquoi la bourgeoisie est devenue la classe dominante depuis le milieu du XIXe siècle et comment s'est construite en retour la conscience des prolétaires, adoptant de ce point de vue une lecture dialectique et ainsi strictement marxiste<sup>38</sup>. Cela étant précisé, il convient de comprendre comment la Révolution Duale a permis ce triomphe de la bourgeoisie selon Hobsbawm. Les guerres ayant directement suivi la Révolution française et la paix que l'on tenta de rétablir par la suite constitue deux étapes clés dans ce processus dans le sens où elles ont bouleversé l'ordre européen tel qu'il existait jusqu'alors. Bien que les guerres entre 1792 et 1815 furent principalement des guerres entre l'Angleterre et la France, la première cherchant à éliminer selon Hobsbawm un concurrent économique dangereux, leur principal impact concernait l'Europe entière dans le sens où l'Europe qui ressortit de la guerre n'était pas tout à fait la même que celle qui y était entrée<sup>39</sup>. Non pas du fait d'un impact clé des idées, les pays limitrophes de la France étant les seuls à vraiment se préoccuper de cette dimension idéologique, mais parce qu'on prêtait à la France un rôle de libérateur et de guide pour beaucoup des populations vivantes encore sous la domination d'une monarchie absolue<sup>40</sup>. Cette influence joua un rôle non négligeable selon Hobsbawm dans le sens où toute la politique internationale des puissances européennes à partir de la Révolution française va être désormais de se positionner pour ou contre la France, et ainsi pour ou contre les réformes souhaitées par les bourgeois plus que pour ou contre les Lumières. Surtout, face aux résultats de la Révolution française, on savait désormais comment pouvait se passer un changement total de régime et si on n'y voyait pas un programme d'action que l'on pouvait directement appliquer, on pouvait imaginer ce qui se passerait si l'on faisait telle ou telle chose et on pouvait dès lors tenter de s'en prémunir<sup>41</sup>. Cela fut vrai tant pour les nobles et la monarchie que pour la bourgeoisie. En effet, si les premiers tentèrent de tout faire désormais pour conserver leur pouvoir, quitte à faire certaines concessions

---

<sup>38</sup> Hobsbawm Eric, *L'historien engagé...*, op cité, pp.22-4 et 30-1

<sup>39</sup> Hobsbawm Eric, *L'ère des révolutions...*, op.cité, pp.112-114 et pp.116-7

<sup>40</sup> Idem, pp.104-110

<sup>41</sup> Idem, pp.120-1

\*\*\*

dans l'espoir d'éviter une révolution, les deuxièmes apprirent également à se méfier du peuple pour éviter une république jacobine qui nuirait à leurs intérêts, avec une scission entre les bourgeois modérés et ceux radicaux prêts à recourir aux forces populaires. L'exemple de la Révolution française servait ainsi en quelque sorte d'idéal-type des révolutions qui devait influencer sur les différentes révolutions jusqu'en 1848<sup>42</sup>.

Enfin, d'un point de vue plus pragmatique, la guerre et la paix issues de la Révolution française ont permis de mettre en place des Etats centralisés, plus rationnels et surtout beaucoup moins nombreux, et de mettre fin au système « féodal » en Europe, la mainmise des nobles sur la terre n'existant plus que dans les zones « arriérées » pour reprendre la terminologie de Hobsbawm, à savoir les colonies et l'est de l'Europe<sup>43</sup>. Il est à noter qu'Éric Hobsbawm a pleinement conscience que ce terme de féodalisme est impropre à désigner le système économique tel qu'il existait sous l'Ancien Régime, ce qui est notable alors que les historiens marxistes acceptent d'ordinaire le terme sans le discuter, comme le fait d'ailleurs Jacques Godechot, pourtant non marxiste. Hobsbawm utilise le terme quand même mais plus pour simplifier son ouvrage que par réelle acceptation de l'usage abusif de ce terme.

L'Europe de 1815 n'est donc plus selon Hobsbawm l'Europe de 1789, ce que les révolutions jusqu'en 1848 montrèrent bien.

### *De révolutions bourgeoises en révolutions bourgeoises : l'impossible retour de 1793.*

Les révolutions qui suivirent celle de 1789, en tentant de reproduire justement le modèle de la Révolution française, n'y parvinrent pas du fait de tous les éléments que nous avons développés auparavant. Le principal problème de toutes les révolutions se déroulant entre les années 1820 et 1848 est justement selon Hobsbawm, et même si cela semble assez ironique, qu'il y avait eu celle de 1789 auparavant. Non pas qu'elles furent des révolutions ratées, au contraire, elles réussirent toutes, mais elles ne connurent jamais de moments « jacobins » en quelque sorte pour reprendre la terminologie utilisée dans les ouvrages d'Hobsbawm, c'est à dire qu'elles ne furent que des révolutions menées par des bourgeois et servant de ce fait leurs intérêts. Si l'on excepte déjà les révolutions de 1820 en Amérique Latine et en Grèce, qui ne trouvèrent pas leur cause dans de mauvaises conditions économiques et par conséquent n'avaient qu'un soutien relatif de la part de

---

<sup>42</sup> Hobsbawm Eric, *L'ère des révolutions...*, op.cité, pp.85 et 131-2

<sup>43</sup> Idem, pp.117-120 et 196

la population<sup>44</sup>, les révolutions de 1830 et 1848 auraient pu à nouveau voir une alliance entre les bourgeois et les classes populaires afin de parvenir à obtenir plus de pouvoir et potentiellement des réformes allant dans le sens du peuple<sup>45</sup>. Cela aurait d'autant plus pu être le cas que s'étaient développés dans la première moitié du XIXe siècle des mouvements sociaux voire proto-communistes qui, se fondant sur les difficiles conditions de vie des classes populaires, entendaient parvenir au pouvoir pour aider les plus démunis. Une véritable internationale de ces mouvements existât même, allant jusqu'à s'échanger des révolutionnaires pour mener à bien leur propre révolution<sup>46</sup>. Cependant, trois facteurs s'opposaient à la participation du peuple à ces révolutions : d'abord, depuis 1815, les monarchies s'entraidaient pour contenir les risques révolutionnaires, ce qui jouait clairement en la défaveur des révolutionnaires les plus radicaux<sup>47</sup>. Ensuite, les révolutionnaires bourgeois, à l'exception des radicaux, se méfiaient désormais d'un peuple qu'ils n'étaient plus sûrs de pouvoir maîtriser comme l'avait montré la fin de la république jacobine en 1794<sup>48</sup>. Enfin, parallèlement aux mouvements libéraux, radicaux et socialistes se développa également avec de plus en plus de vigueur des mouvements nationalistes qui, en accordant le primat aux questions nationales plutôt qu'en souhaitant créer une internationale des mouvements révolutionnaires, nuisaient à la cause notamment socialiste et par conséquent nuisait à l'apparition de révolutions réellement sociales<sup>49</sup>.

Ces trois éléments expliquent selon Hobsbawm toutes les révolutions du XIXe siècle, qui ne furent donc clairement pas des échecs, du moins pour les bourgeois. Ces derniers parvinrent en effet à se maintenir au pouvoir et à consolider celui-ci, en plus de renforcer en même temps le système capitaliste tel qu'il existait alors. Tout cela se fit cependant au détriment des prolétaires, des classes populaires qui virent non seulement l'espoir d'une révolution sociale leur échapper mais en plus devenaient de plus en plus pauvres par la même occasion alors que l'industrie se développait toujours plus.

### *Le monde de 1848 comme fruit de ces développements.*

---

<sup>44</sup> Idem, pp.143-5 et 147-151

<sup>45</sup> Hobsbawm Eric, *L'ère des révolutions...*, op.cité, pp.152-6

<sup>46</sup> Idem, 157-169

<sup>47</sup> Idem, pp.131-142

<sup>48</sup> Idem, pp.152-6

<sup>49</sup> Idem, pp.171-187

Les conséquences de tout cela fut le monde de 1848 après les révolutions ayant traversé l'Europe cette année-là, conséquences considérées de manière très négative par Hobsbawm.

L'Europe de 1848 est en fait purement et simplement une Europe capitaliste dans laquelle les bourgeois ont triomphé, remplaçant en quelque sorte la noblesse d'autrefois et étant devenu la classe la plus importante dans les différentes sociétés européennes<sup>50</sup>. Ce triomphe des bourgeois a plusieurs implications concrètes : d'abord, leur triomphe implique qu'il n'y aura plus de révolutions par la suite, les bourgeois étant parvenu à détruire tous les obstacles qui jusque-là les avaient empêchés de parvenir à faire triompher le capitalisme<sup>51</sup>. Ce triomphe du capitalisme a bien entendu provoqué une industrialisation massive des sociétés de l'ouest et a eu pour conséquence également, de provoquer de nouvelles difficultés et une certaine paupérisation des paysans restants. Ces derniers viennent même à regretter le temps idéalisé au cours duquel leurs terres étaient possédées par les nobles, et par conséquent à s'allier plus volontiers aux nobles et aux vestiges de l'ancien régime totalement dépassés par l'ascension des bourgeois afin de protéger leurs intérêts, ce qui par là-même les éloignent du mouvement prolétaire<sup>52</sup>. C'est ce dernier qui d'ailleurs souffrit le plus ensuite de la montée en puissance de la bourgeoisie car si ces derniers donnent l'impression qu'une ascension sociale était pleinement possible, il n'en était rien dans les faits selon Hobsbawm, les plus pauvres étant en quelque sorte condamnés à rester dans cette condition alors même que les milieux agricoles et militaires, qui auraient pu potentiellement leur offrir des opportunités d'amélioration de leur condition, se fermaient à eux<sup>53</sup>. Ne leur restait alors plus qu'une solution, la rébellion, rébellion qui se caractérisa par des révoltes de plus en plus importantes contre le système capitaliste alors que les milieux prolétaires commencent, pour reprendre les termes marxistes, à prendre conscience d'eux-mêmes<sup>54</sup>. Enfin, la société de 1848 est une société dans laquelle les religions ont perdu tout leur attrait, tant pour les bourgeois inspirés par les idées des lumières que pour les prolétaires qui ne trouvent plus d'attraits à ces religions qui ne parviennent pas à adoucir leur vie sur terre. C'est dans ce contexte de perte des repères en termes de religion que l'idéologie va prendre tout son sens. Une idéologie d'inspiration rousseauiste croyant au progrès dans tous les cas mais divisée entre des mouvements entendant fonder les sociétés sur la recherche du bien pour le plus grand monde dans le cas des bourgeois,

---

<sup>50</sup> Hobsbawm Eric, *L'ère des révolutions...*, op.cité, pp.235-244

<sup>51</sup> Idem, pp.217-228 et 233-4

<sup>52</sup> Idem, pp.192 -215

<sup>53</sup> Idem, pp.258-263

<sup>54</sup> Idem, pp. 263-277

une idéologie communiste et marxiste dans le cas des prolétaires, et également une idéologie du progrès mais qui promettait une égalité pure et parfaite comme finalité<sup>55</sup>.

La Révolution Duelle puis les différentes révolutions du XIXe siècle ont donc selon Hobsbawm non seulement renforcé la division entre les bourgeois et les prolétaires mais surtout mais aussi ont rendu celle-ci visible alors que les inégalités se creusaient et ont donc fourni un cadre dialectique permettant d'analyser l'histoire du monde depuis 1848 en termes marxiste. L'ère des révolutions se finit donc négativement pour Hobsbawm bien qu'un espoir existe du fait de la persistance d'un courant communiste et prolétaire pouvant potentiellement bouleverser l'ordre mondial, l'historien écrivant en 1962 et ayant donc encore sous les yeux l'exemple soviétique<sup>56</sup>.

Il est intéressant de noter à ce sujet que cet optimisme n'est jamais réellement mort chez Hobsbawm. En effet, bien des années plus tard, alors que l'URSS venait de s'effondrer et avec lui les potentiels espoirs d'un triomphe du prolétariat, il déclarait encore lors d'un entretien dans l'émission radiophonique de France Culture *A voix nues* que si le prolétariat venait de connaître un certain recul, cela n'enlevait rien aux tensions provoquées par le capitalisme et que par conséquent, rien ne prouvait que la victoire de ce dernier fût définitive<sup>57</sup>. Plus tard encore, en 1998, alors même que son ouvrage *l'âge des extrêmes* venait seulement d'être traduit et publié après avoir été refusé depuis sa publication en 1994 par les plus grandes maisons d'édition française, signe que la lecture marxiste de l'histoire avait fait son temps<sup>58</sup>, son jugement n'avait pas changé outre mesure et il estimait toujours que le capitalisme allait indubitablement connaître une crise prochaine qui allait provoquer son anéantissement. Ce n'est donc pas tant une vision pessimiste de l'ère des révolutions qu'avait Hobsbawm qu'un espoir de voir triompher un jour ce prolétariat que cette même ère des révolutions avait créé et structuré<sup>59</sup>.

---

<sup>55</sup> Idem, pp. 299-322

<sup>56</sup> Hobsbawm Eric, *L'ère des révolutions...*, pp. 387-391

<sup>57</sup> Hobsbawm Eric, *L'historien engagé*, op.cité, pp.49-57

<sup>58</sup> Hobsbawm Eric, *L'âge des Extrêmes*, Histoire du Court XXe siècle, Ed. Complexe, 1998, pp.7-11

<sup>59</sup> Hobsbawm Eric, *L'historien engagé*, op.cité, pp.59-63

# II<sup>E</sup> PARTIE : LA RÉVOLUTION ATLANTIQUE, UNE LECTURE LIBÉRALE DE L'ÈRE DES RÉVOLUTIONS

\*\*\*

Des trois courants étudiés dans le présent mémoire, le courant libéral est probablement le plus connu et celui ayant eu le plus grand retentissement. A tel point que l'idée d'ère des révolutions est généralement associée au plus grand défenseur de ce concept, Jacques Godechot. Il conviendra pour nous de comprendre dans cette partie ce qui explique pourquoi ce courant fut celui ayant connu la plus grande popularité mais aussi d'analyser ce que fut réellement l'ère des révolutions pour Godechot<sup>60</sup>.

## I/ De l'enseignement à Strasbourg au Xe Congrès des Sciences Historiques : naissance du concept de Révolution Atlantique

### *A/ Un intérêt croissant de Jacques Godechot pour les révolutions et les liens entre les pays européens et l'Amérique du Nord*

*Un début de carrière marqué par l'influence d'Albert Mathiez, de Georges Lefevre et de l'école des Annales*

Agrégé d'histoire en 1928, Jacques Godechot fut à plus d'un titre influencé par les travaux d'Albert Mathiez et de George Lefebvre sur la Révolution française. Il débuta son travail de thèse sous la direction du premier dont il avait suivi les cours et ce fut d'ailleurs lui qui lui suggéra de travailler sur les commissaires aux armées, Mathiez ayant une liste de sujets potentiels que des étudiants souhaitant réaliser une thèse pouvaient travailler. C'est également grâce à lui que Godechot rejoignit dans les années 30 la rédaction de la revue historique marquée à gauche *Les Annales historiques de la Révolution française* dont il devint également le trésorier. Lefebvre quant à lui reprit la direction de la thèse de Godechot à la mort brusque de Mathiez et c'est d'ailleurs pour se rapprocher de lui et de ses conseils que Godechot commença sa carrière d'enseignant au lycée Kléber de Strasbourg<sup>61</sup>. On ne sera ainsi pas étonné de constater que Godechot reprit à la fois les idées et concepts issus de ses deux historiens et qu'il s'intéressa par là-même à la dimension sociale de la Révolution française et plus globalement des révolutions composant son ère des révolutions. Bien qu'il ne se revendique jamais ni de droite ni de gauche,

---

<sup>60</sup> Pour en savoir plus au sujet de Jacques Godechot et de son œuvre, se référer au mémoire de l'an passé de l'auteur, *Jacques Godechot, Historien de l'Ère des Révolutions (1907-1989)*.

<sup>61</sup> Petitfrère Claude. « Hommage à Jacques Godechot (1907-1989) », *Annales historiques de la Révolution française*, n°281, 1990, p.310, et Amalvi Christian (dir), *Dictionnaire biographique des historiens français et francophones, de Grégoire de Tours à Georges Duby*, Ed. La Boutique de l'Histoire, 2004, p.186

allant même jusqu'à manifester dans les cortèges s'opposant mais aussi soutenant les événements de mai 1968 lorsqu'il était doyen de la faculté de Toulouse, la lecture radicale de la Révolution l'influença indubitablement<sup>62</sup>.

Sa venue à Strasbourg eut une seconde conséquence assez importante pour la suite de ses travaux puisqu'il rencontra régulièrement Marc Bloch et Lucien Febvre, retrouvant souvent Lefebvre chez le premier. Il fut de ce fait également grandement inspiré par les méthodes de l'Ecole des Annales<sup>63</sup>. Celle-ci entendait étendre les études historiques non pas à la simple étude des faits politiques, militaires et diplomatiques du passé comme c'était traditionnellement le cas dans les écoles historiques classiques mais à l'ensemble des champs existant ou ayant existé, qu'il s'agisse de l'histoire économique, de l'histoire sociale ou encore de l'histoire des mentalités pour rejoindre les travaux de George Lefebvre à ce sujet. Ceci afin « d'épuiser » en quelque sorte l'ensemble des analyses possibles d'une situation du passé donnée. Il s'agissait d'expliquer par l'histoire, et non par la sociologie qui était alors à la mode, un présent que l'on percevait en perte de sens<sup>64</sup>. Bien que Godechot ne se revendiqua jamais vraiment de l'Ecole des Annales, il est indéniable que l'on retrouve également chez lui cette volonté de faire appel à tous les champs possibles pour analyser les révolutions, faisant de lui un membre presque officieux de cette école de pensée.

*La thèse sur les commissaires aux armées, la prise de conscience d'une nécessité de quitter le cadre d'analyse national pour l'étude des révolutions.*

Le contact direct que Jacques Godechot entretenait ainsi avec Bloch et Febvre ne dura cependant pas du fait d'un antisémitisme croissant en Alsace de par la proximité avec l'Allemagne nazie. Il demanda ainsi sa mutation et obtint ainsi un poste à l'école navale de Brest, où il entreprit en parallèle de sa thèse de travailler sur une histoire de l'Atlantique, premier signe d'un intérêt qui allait être de plus en plus important pour les relations entre les deux rives de l'océan. Si le fruit de ce travail ne fut cependant publié qu'en 1947 du fait de l'éclatement de la Seconde Guerre Mondiale, Godechot avait entre-temps fini sa thèse qu'il put soutenir en 1938 devant un jury

---

<sup>62</sup> Godechot Jacques. « 1968 à la Faculté des Lettres de Toulouse », *Annales du Midi : revue archéologique, historique et philologique de la France méridionale*, tome 2, numéro 1, 1989. pp. 849-872

<sup>63</sup> Petitfrère Claude. « Hommage à Jacques Godechot... », art. cité, p.310, et Fink Carole, *Marc Bloch : une vie au service de l'histoire*, PUF, 1997, p.89

<sup>64</sup> Bourdè Guy et Martin Hervé, *Les Ecoles Historiques*, Ed. Seuil, Collection « le Point Histoire », 1997, pp.168-186

\*\*\*

présidé par Lefebvre, récemment nommé à la chaire d'histoire de la Révolution française à la Sorbonne en remplacement de Philippe Sagnac<sup>65</sup>.

La thèse de Godechot consacrée aux commissaires aux armées, des émissaires envoyés par le Directoire auprès des armées en remplacement des représentants en mission à la fois pour se charger de tout ce qui concernait la diplomatie et la gestion des Républiques Sœurs mais aussi du ravitaillement et surtout d'une opération de surveillance pour le compte des membres du Directoire, ne nous intéresse pas tant pour ses conclusions que pour le travail qu'il a demandé à l'historien. En effet, au-delà de la thèse de Godechot, contraire à ce qui faisait alors école dans les sciences historiques, qui avançait que c'est une absence de contrôle de la part du Directoire qui parmi le coup d'état de Napoléon, c'est véritablement le travail qu'il dût effectuer en amont pour parvenir à cette conclusion qui nous intéresse. L'historien fut de ce fait obligé de consulter des archives étrangères, notamment italiennes et allemandes du fait de la présence des commissaires aux armées dans ces pays alors que les armées révolutionnaires s'y rendaient. Ce travail, qui lui fut permis par le financement offert par la fondation Thiers et la bourse Lavisse pour faire sa thèse, lui permit de son propre aveu de se rendre compte qu'il était nécessaire de sortir du cadre d'analyse strictement national pour comprendre le phénomène révolutionnaire<sup>66</sup>. Sa thèse fut en ce sens une véritable révélation pour Godechot et la première étape qui devait le mener à penser sa propre ère des révolutions.

## *B/ Le voyage en Amérique et le Xe congrès des sciences historiques de Rome : la naissance d'une ère des révolutions libérale.*

### *Le voyage aux Etats-Unis et la rencontre avec Robert R. Palmer.*

Après la guerre, encouragé par George Lefebvre, Jacques Godechot décida d'accepter l'invitation de Robert R. Palmer et partit pour l'université de Princeton avec sa femme et sa fille pour étudier là-bas sans avoir à donner cours.

Robert R. Palmer avait déjà consacré plusieurs ouvrages à la Révolution française et plus généralement sur le XVIIIe siècle en France. Un de ces ouvrages, *Catholiques et athées dans la France du XVIIIe siècle*, était consacré à la façon dont les catholiques tentèrent de conserver leur rôle traditionnel de directeur de conscience dans le contexte troublé des Lumières et de la Révolution, et un autre titre était consacré à la Terreur dans lequel il expliquait de façon

---

<sup>65</sup> Petitfrère Claude « Hommage à Jacques Godechot... », art. cité, pp.309-310

<sup>66</sup> Petitfrère Claude. « Hommage à Jacques Godechot... », art. cité, p.309, et Godechot Jacques, *Un jury pour la Révolution*, Ed. Robert Laffont, 1974, p.357

relativement traditionnelle cette partie de la Révolution par la nécessité face à la situation particulière de la France<sup>67</sup>. Plus intéressant pour nous cependant est le fait que sa thèse, qu'il refusa sa vie durant de faire publier, avait pour thème l'influence des penseurs américains sur les révolutionnaires français, ce qui révèle un état d'esprit somme toute assez proche de celui de Godechot avant la rencontre des deux hommes<sup>68</sup>.

Au moment de leur rencontre, Palmer avait été chargé par D. C. Mackay, un historien américain alors représentant de son pays au Comité International des Sciences Historiques, de rédiger un rapport pour le Xe Congrès des Sciences Historiques qui avait lieu en 1955 à Rome. Ce rapport avait pour but de montrer le lien existant entre les révolutions éclatant à la fin du XVIIIe siècle, en premier lieu desquelles les révolutions françaises et américaines. Palmer, qui avait lu le livre que Godechot consacra à l'histoire de l'Atlantique, décida d'inviter ce dernier à venir l'aider en raison de leur vision commune des liens pouvant potentiellement exister entre les deux rives de l'Atlantique<sup>69</sup>

*Le rapport et sa réception lors du Congrès : Godechot, un « espion de la CIA » cherchant à justifier historiquement l'OTAN ?*

Les deux hommes entreprirent donc la rédaction de ce rapport devant montrer l'influence des penseurs et des événements sur les révolutions survenant des deux côtés de l'Atlantique. Ces idées servirent de base à leurs travaux ultérieurs, à savoir *Les Révolutions (1789-1799)* et *La Grande Nation* dans le cas de Godechot. Bien que l'avis des deux historiens divergent sur de nombreux points, notamment sur les causes des révolutions se déroulant de part et d'autre de l'Atlantique, notamment parce que Palmer ne croyait pas que la crise agricole que Godechot souhaitait mettre en avant avait eu réellement lieu en Amérique où le système agraire était relativement différent, ce travail commun donna lieu à un rapport intitulé *Le Problème de l'Atlantique du XVIIIe au XIXe siècle*<sup>70</sup>. Ce travail qui servit de base au travail ultérieur de Jacques Godechot sur l'ère des révolutions n'est pas tant intéressant pour ses conclusions, qui furent somme toute beaucoup plus développées par la suite par l'historien, mais bien pour l'emploi du terme de « *révolution atlantique* » pour désigner toutes ces révolutions se déroulant

---

<sup>67</sup> Wolch Isser, « Robert R. Palmer (1909-2002) », *Annales historiques de la Révolution française*, n°330, 2002, pp.159-160

<sup>68</sup> Idem, p.159

<sup>69</sup> Forster Robert, Friguiletti James, Kennedy Emmet et Palmer Robert, « American Historians Remembers Jacques Godechot », *French Historical Studies*, Vol.16, n°4, 1990, p.882, et Godechot Jacques, *Un jury...*, op.cité, p.360

<sup>70</sup> Forster Robert, Friguiletti James, Kennedy Emmet et Palmer Robert, « American Historians Remembers... », art. cité, p.884

tant en Amérique qu'en Europe de l'ouest à la fin du XVIIIe siècle et étant appelées à s'influencer entre elles. Ce terme de révolution atlantique marque la véritable prémisse de la lecture libérale de l'ère des révolutions telle que pensée par Jacques Godechot.

Dire que ce rapport fut controversé est un doux euphémisme à plus d'un titre. De façon relativement pragmatique, on reprocha à Godechot l'usage du terme atlantique pour désigner son ère des révolutions puisque comme le firent remarquer des historiens présents lors de ce Congrès, les révolutions éclatant à la fin du XVIIIe siècle concernèrent d'autres parties du monde que les seules rives de l'Atlantique, la Pologne connaissant également par exemple des événements similaires<sup>71</sup>. Palmer ne souhaitait d'ailleurs pas spécialement utiliser ce terme d'atlantique, estimant qu'il limitait trop l'ère des révolutions ainsi analysée, et reprocha à Godechot de maintenir l'usage de ce terme. Ce dernier reproche est cependant assez fallacieux puisque si Godechot maintint en effet l'usage de l'adjectif atlantique pour désigner les révolutions du XVIIIe siècle, l'ère des révolutions qu'il décrivit par la suite ne se limitait plus seulement aux seules rives de l'océan mais à d'autres zone géographiques<sup>72</sup>.

Une plus grande controverse devait néanmoins entourer les théories énoncées dans ledit rapport, lié encore à cet usage de l'adjectif atlantique pour désigner les révolutions. En plein contexte de Guerre Froide et alors que la lecture marxiste dominait le champ d'études des révolutions, affirmer ainsi l'existence de liens historiques entre les Etats-Unis et l'Europe ne pouvait que poser soucis à de nombreux historiens. On alla même jusqu'à l'accuser d'être un agent de la CIA comme le rapporte Godechot dans son ouvrage *La Grande Nation*, sans qu'il ne précise toutefois de qui venait une accusation aussi exagérée<sup>73</sup>. Plus raisonnablement, il est indéniable qu'affirmer ce genre de lien entre les Etats-Unis et l'Europe alors que la Guerre Froide devenait de plus en plus virulente et que le monde se retrouvait divisé en deux blocs pouvait sembler suspect et on accusât Godechot au mieux de justifier le lien entre les liens entre les deux rives de l'Atlantique et au pire de justifier historiquement l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord qui avait été créée six années auparavant, le 4 avril 1949. Il nous est bien entendu impossible d'affirmer ou réfuter de telles accusations bien que Jacques Godechot se défendit de tels buts toute sa vie durant, affirmant ainsi dans la conclusion de son ouvrage *Un Jury pour la Révolution* publié en 1974 qu'il n'aurait jamais fait une chose pareille, n'appréciant pas particulièrement les Etats-Unis qui n'avaient pas facilité sa venue à Princeton. Il affirmait également que la faute ne venait pas

---

<sup>71</sup> Forster Robert, Friguletti James, Kennedy Emmet et Palmer Robert, « American Historians Remembers... », art.cité, p.883, et Godechot Jacques, *La Grande Nation, L'expansion révolutionnaire de la France dans le monde de 1789 à 1799*, Ed. Aubier, 2<sup>e</sup> Edition, 1983, pp.9-11

<sup>72</sup> Forster Robert, Friguletti James, Kennedy Emmet et Palmer Robert, « American Historians Remembers... », art. cité, p.883

<sup>73</sup> Godechot Jacques, *La Grande Nation...*, op cité, p.9

plus de Palmer, dont Lefebvre avait confirmé lorsqu'il avait exprimé ses doutes à ce sujet la probité et l'honnêteté et que si jamais le but de ce rapport avait réellement été celui qu'on lui prêtait, la faute venait uniquement du représentant américain auprès du Comité International des Sciences Historiques dont nous avons déjà parlé, qui aurait fait cela à l'insu des deux historiens, idée que Palmer n'affirma pas de façon si virulente<sup>74</sup>.

Quelle que soit la part de vérité de ces accusations, il est certain en tout cas que l'on retrouve ici en germe tout ce qui caractérisa l'ère des révolutions pensée par Jacques Godechot. D'abord et avant tout, l'accusation de travailler au service des Etats-Unis le suivit toute sa vie, et ce malgré les importants changements qu'il apporta au fil du temps à sa pensée. Michel Vovelle parla à ce titre d'une certaine édulcoration de la pensée au fur et à mesure de ses publications qui passa en réalité par une volonté d'élargir son ère des révolutions en dehors des seules rives de l'Atlantique, suivant en cela les conseils qui lui furent donnés lors du Congrès. En tout cas, presque envers et contre tous, Jacques Godechot devint dès lors l'un des défenseurs de l'ère des révolutions les plus connus et ne travailla plus que sur ce concept jusqu'à la fin de sa vie<sup>75</sup>.

## II/ Les révolutions du XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècle ou l'avènement d'une démocratie libérale porteuse d'espoir

Huit ans après ce Congrès, Jacques Godechot publia *Les Révolutions 1770-1799*, ouvrage majeur dans lequel il décrivit pour la première fois pour le grand public l'ère des révolutions tel qu'il la concevait. Cet ouvrage contient ainsi la présentation la plus complète de ce qu'était la lecture libérale de l'ère des révolutions.

### *A/ Les prémisses de l'ère des révolutions selon Godechot*

#### *L'aire de l'ère des révolutions*

Avant de s'intéresser aux caractéristiques de l'ère des révolutions, il convient de savoir quelle aire géographique fut concernée par celle-ci telle que définie par Jacques Godechot. De façon relativement simple, les révolutions atlantiques telles que définies par Godechot sont en fait tous les pays qui furent concernés entre 1770 et 1848 par des révolutions, plus ou moins réprimées. Il est important de le noter car en découlent deux considérations cruciales. Tout d'abord, cela

---

<sup>74</sup> Forster Robert, Friguetti James, Kennedy Emmet et Palmer Robert, « American Historians Remembers... », art.cité, p.883 et Godechot Jacques, *Un jury...*, op cité, pp.358-360

<sup>75</sup> Gérard Alice, *La Révolution Française, mythe et interprétations...*, op.cité, pp. 109 et 111-114

signifie que Godechot a pris en compte certaines des critiques qui furent énoncées par ses confrères lors du Congrès de 1955 en incluant désormais des pays comme la Pologne, l'Italie, la Suède ou encore l'Autriche. Ensuite, et la liste de pays que nous venons de voir le montre indubitablement, les pays concernés par la révolution atlantique telle que considérée par Jacques Godechot sont loin de se trouver de part et d'autre de cet océan, ce qui joue en réalité concrètement un rôle dans la théorie puisque plus on va s'éloigner de l'océan, moins les pays considérés connaissent une révolution ou tout du moins une révolution réussie. Tout comme chez Hobsbawm et tout comme chez Malia comme nous le verrons, Godechot considère donc qu'il existe une forme de gradient des révolutions entre l'ouest et l'est de l'Europe<sup>76</sup>

### *Les causes économiques, culturelles, politiques et sociales des révolutions*

Les causes de l'ère des révolutions selon Godechot tiennent à plusieurs éléments, liés aux évolutions économiques, sociales et politiques de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Tout d'abord, on assiste au cours de cette période à une démographie galopante liée à une baisse drastique du nombre de décès alors que le nombre de naissances augmente drastiquement. Cette croissance importante de la démographie provoque d'une part une certaine pénurie alimentaire en Europe. Cette pénurie est aggravée par des conditions météorologiques qui conduisent à de mauvaises récoltes à une époque où l'alimentation dépend encore principalement des produits agricoles. Une hausse importante des prix est la conséquence de cela et provoque déjà quelques crises importantes, comme la crise des Farines en France, mais aussi d'autre part une hausse du chômage du fait de la faible augmentation du nombre d'emplois disponibles. Cette hausse concerne d'abord et avant tout les plus jeunes, qui peinent à retrouver du travail<sup>77</sup>.

Ces mauvaises conditions économiques rendent d'autant plus insupportables les taxes que les paysans et les classes populaires doivent payer aux propriétaires de la terre et par là-même les amènent selon Godechot à contester de plus en plus le système « féodal », rendant dès lors les possibilités de l'éclatement d'une révolution beaucoup plus probables. Il convient bien entendu de noter que le terme féodal appliqué ici par Godechot ne représente en réalité rien de concret puisque le lien féodal a toujours désigné le lien existant entre un vassal et son seigneur, n'impliquant aucune forme de servitude et pouvant d'ailleurs concerner deux nobles, comme c'était le cas entre le roi et ses seigneurs par exemple. En reprenant ce terme, probablement influencé en cela par l'usage que les marxistes firent du terme, qu'ils avaient eux même repris

---

<sup>76</sup> Godechot Jacques, *La Grande Nation...*, op.cité, pp.16-18

<sup>77</sup> Godechot Jacques, *Les Révolutions (1770-1799)*, Ed. PUF, 1963, pp.83-89

aux révolutionnaires pour désigner le système tel qu'il existait sous l'Ancien Régime, Godechot entend également dénoncer ce système et ses abus<sup>78</sup>. En tout cas, les systèmes économiques des différents pays concernés sont plus ou moins impactés par ces soucis et cela va également déterminer s'ils connaîtront ou non une révolution et si celle-ci sera réprimée. En Angleterre par exemple, la privatisation du système agricole et l'apparition d'une société préindustrielle, permise par la mise en place des *enclosures*, ces propriétés privées pour lesquels les paysans payaient une rente à un propriétaire et pouvaient par conséquent mieux s'adapter aux aléas pouvant frapper l'économie agricole, ont évité au pays des troubles aussi importants que sur le continent<sup>79</sup>.

Outre ces problèmes économiques et sociaux, on retrouve aussi un facteur culturel lié au développement des Lumières et à la propagation de leurs idées dans la société. Bien qu'il s'agisse là d'une idée assez répandue, il convient cependant de noter que comme le dit Godechot lui-même et comme l'a bien montré Daniel Mornet dans son ouvrage *Les Origines Intellectuelles de la Révolution française*, cette propagation des idées des Lumières resta néanmoins relativement restreinte et que par conséquent il ne faut pas exagérer l'influence de celle-ci pour expliquer les révolutions de la fin du XVIIIe siècle. S'il s'agit d'un critère important, il convient de ne pas exagérer outre mesure cette importance<sup>80</sup>.

Ces trois raisons ne sauraient expliquer à elles seules les révolutions et Godechot ajoute ainsi un dernier facteur, le facteur politique. Trois groupes sociaux se font ainsi face et poursuivent ainsi des objectifs différents qui contribuèrent à précipiter les événements révolutionnaires. Si les royautés absolues européennes cherchent à maintenir leur pouvoir sur la société et à consolider le système tel qu'il existait, les nobles entendaient de plus en plus participer aux affaires du royaume, voire même aider le roi à diriger son royaume, faisant appel pour cela à des droits immémoriaux qui leur confèreraient la légitimité pour prétendre à cette aide à apporter à la royauté. Cela se traduit concrètement par exemple en France par la révolution des nobles de 1788, pendant laquelle les nobles protestèrent contre la perte du droit de remontrances comme le prévoyait les réformes introduites par les gardes des sceaux Lamoignon et Lomenie de Brienne<sup>81</sup>. Les rois et les nobles cherchent à obtenir en outre le soutien de la bourgeoisie, en particulier de la haute-bourgeoisie, afin de parvenir à conserver ou étendre leur pouvoir<sup>82</sup>.

---

<sup>78</sup> Jacques Godechot, *Les Révolutions...*, op. cité, pp.83-85

<sup>79</sup> Idem, pp.87-89

<sup>80</sup> Mornet Daniel, *Les origines intellectuelles de la Révolution Française, 1715-1787*, Ed. Tallandier, collection Texto, 2010, 2<sup>e</sup> édition, pp. 469-477

<sup>81</sup> Jacques Godechot, *Les Révolutions...*, op. cité, pp.119-123

<sup>82</sup> Godechot Jacques, *La Contre-Révolution, 1789-1804*, Ed PUF, 2<sup>e</sup> édition, 1981, pp.7-21

Ces tensions permanentes analysées en termes de groupes sociaux par Jacques Godechot sont en réalité l'élément le plus important pour comprendre ce qui fait qu'une révolution survient ou non selon lui, comme il le rappelle en introduction de son ouvrage *Les Révolutions (1770-1799) : Il est probable que c'est dans [le développement des groupes sociaux], leur évolution au cours du XVIIIe siècle, qu'on trouvera une des causes les plus profondes et les plus valables de la Révolution* »<sup>83</sup>. Ce jeu politique et ses tensions expliquent toutes les révolutions plus que les autres facteurs selon Godechot et c'est donc celui-ci qu'il convient d'abord et avant tout d'analyser, critère assez intéressant à analyser puisqu'il s'agit d'un point de divergence entre lui et les historiens marxistes, qui accordaient plus d'importance aux facteurs économiques, et le rapproche plus de la lecture conservatrice de quelqu'un Martin Mali dont nous analyserons le travail dans la prochaine partie.

Voici en tout cas le cadre théorique conçu par Jacques Godechot pour expliquer les débuts de son ère des révolutions. La présence plus ou moins importante d'un de ces quatre facteurs d'un pays à l'autre expliqua dans la suite de sa théorie pourquoi des révolutions éclatèrent dans un pays et pas dans un autre et pourquoi les révolutions ne sont pas forcément similaires d'un pays à l'autre.

Cependant, l'idée de Révolutions Atlantiques et de révolutions en chaîne implique qu'un lien existe entre toutes ces révolutions et il convient dès lors de nous intéresser non plus seulement aux facteurs internes mais aussi aux facteurs externes qui expliquent pourquoi les révolutions s'enchaînèrent ainsi les unes après les autres entre 1770 et 1848.

## *B/ L'ère des révolutions selon Godechot, les débuts du triomphe des valeurs démocratiques et des Droits de l'Homme*

### *La Révolution américaine comme début de l'ère des révolutions*

Nous retrouvons chez Godechot une autre lecture du sens de l'histoire et une nouvelle forme de théosophie, dont la révolution française est une nouvelle fois l'un des piliers majeurs. A la différence d'Hobsbawm cependant, ce n'est pas la Grande-Bretagne et sa révolution industrielle qui représentent l'autre clé de voûte de son ère des révolutions mais la révolution américaine qui représente véritablement le point de départ des révolutions en chaîne telles que présentées par Godechot.

Somme toute, ce n'est pas tant l'exposé des faits des troubles se déroulant dès les colonies anglaises américaines dès le début des années 1770 qui intéresse Godechot que les conséquences de ces révoltes. Alors que ce que Godechot assimile à des bourgeois parviennent à contrer du fait

---

<sup>83</sup> Jacques Godechot, *Les Révolutions...*, op. cité, p.5

de la distance et de l'aide française les vellétés réactionnaires du roi et des nobles anglais associés, la République américaine est proclamée et surtout, on adopte une Constitution originale à plus d'un titre. Bien qu'elle reprenne en effet à son compte le fonctionnement des institutions anglaises, avec notamment une stricte séparation des pouvoirs, elle garantit dans ses dix articles des droits de l'Homme inspirés de Locke, qui ne sont pas de surcroît de simples déclarations de principes mais véritablement des principes légaux sur lesquels les citoyens peuvent se fonder pour porter plainte devant les tribunaux, les garantissant ainsi de l'arbitraire.

Cette révolution en Amérique eut deux conséquences importantes pour l'ère des révolutions telle que considérée par Godechot. D'abord, elle représentait du fait de sa Constitution et des écrits des principaux participants à cette révolution, comme Jefferson ou Thomas Paine, une forme d'apothéose des principes des Droits de l'Homme, les proclamant en quelque sorte au monde entier comme étant vitaux pour toute société moderne. Ensuite et surtout, pour la première fois, une révolution au sens moderne du terme et non plus au sens copernicien de retour en arrière triomphait. Les révolutionnaires américains, qui ne souhaitaient au début rien de plus que regagner des droits, notamment en matière de taxation, qu'ils estimaient injustement perdus, venaient non seulement d'obtenir leur indépendance mais aussi de créer un régime républicain tel qu'il en avait jamais existé auparavant, hormis dans une Antiquité élevée au rang de mythe. C'est à ce titre que la révolution américaine va servir de modèle aux autres révolutions du XVIIIe siècle et du XIXe siècle alors que des sociétés des amis de la révolution américaine apparaissent un peu partout en Europe, notamment en France<sup>84</sup>.

Suivant l'exemple américain, des révoltes et tentatives de révolutions éclatèrent ainsi en Europe. Aux Pays-Bas, les Patriotes, groupe de bourgeois dont le nom s'inspire clairement de celui des révolutionnaires américains, s'opposèrent dès 1781 au Stathouder Guillaume V d'Orange jusqu'à la répression du mouvement avec l'aide prussienne et anglaise. A Genève, les trois groupes sociaux composant la société genevoise de l'époque, les Patriciens, les dirigeants nobles de la cité, les Bourgeois et les Natifs, qui ne bénéficiaient pas des droits dont bénéficiaient les autres membres de la cité car étant nés en dehors de celle-ci, s'opposèrent vivement jusqu'à ce que les Patriciens parviennent à mater la rébellion des deux autres groupes sociaux ayant formé une alliance grâce à l'aide de la France et de la Grande-Bretagne. Cependant, ces révoltes sporadiques ne sont que les prémises de l'ère des révolutions selon Godechot qui ne connut son véritable essor qu'avec la Révolution française, moment charnière de sa propre vision du sens de l'Histoire<sup>85</sup>.

---

<sup>84</sup> Godechot Jacques, *Les Révolutions...*, op. cité, pp.94-105

<sup>85</sup> Idem, pp.107-113

La Révolution française représente à plus d'un titre un nouvel essor de l'ère des révolutions telle que pensée par Godechot en ajoutant une dimension universaliste aux principes que les révolutionnaires américains entendaient défendre, en donnant son sens moderne aux révolutions et en servant de nouveaux modèles aux révolutions et révoltes à venir.

Trois chocs successifs, succédant aux mêmes conditions économiques, politiques, culturelles et sociales qui furent la cause des révoltes précédentes, donnèrent à la Révolution française selon Godechot ce statut si particulier au sein de son ère des révolutions. Il y eut d'abord une révolte nobiliaire qui débuta en 1787 quand les nobles commencèrent à se rebeller contre le roi alors que ce dernier semblait enclin à diminuer le pouvoir de ces derniers, souhaitant conserver ainsi la main-mise sur eux<sup>86</sup>. Alors que les conditions sociales et économiques se détériorent, notamment du fait de la participation française à la Révolution américaine qui laissa de nombreuses dettes aux pays et que la rébellion nobiliaire s'aggrave, le roi décide ensuite de convoquer les Etats-Généraux, espérant ainsi à la fois résoudre les soucis économiques du pays tout en s'appuyant sur le clergé et les bourgeois pour contrer le pouvoir des nobles. Cette convocation des Etats-Généraux se révéla en fait être une erreur de la part de Louis XVI alors que les bourgeois réclament à leur tour plus de pouvoir et de droits, influencés par les principes des Lumières et par la récente révolution américaine et soutenus par une partie du clergé et de la noblesse souhaitant profiter de ce mouvement pour gagner de l'influence<sup>87</sup>. Craignant que la situation ne leur échappe, le roi, les membres du clergé et les nobles ne s'étant pas ralliés aux bourgeois tentent de contrer leur pouvoir croissant en leur interdisant notamment de se réunir, ce qui ne fit qu'encourager d'autant plus les bourgeois qui proclamèrent le serment du Jeu de Paume par lequel il convenait d'établir une constitution pour le royaume et se constituèrent en Assemblée Nationale, première entité politique réunissant les trois ordres en son sein<sup>88</sup>. Enfin, la prise de la Bastille et les échos déformés des événements de Paris déclenchent un véritable phénomène de psychose chez les paysans, phénomène connu aussi sous le nom de la Grande Peur, Godechot s'intéressant ici à l'histoire des mentalités pour ce troisième choc comme l'avait fait George Lefebvre. Du fait de cette psychose, les paysans s'attaquent aux nobles et à leur propriété et pour tenter d'apaiser ces tensions, l'Assemblée vote la nuit du 4 août 1789 l'abolition des privilèges et dans le même temps du système « féodal », soit le système qui existait avant. Quelques jours plus tard, le 26 août, on proclame la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme et du Citoyen et par là-

---

<sup>86</sup> Godechot Jacques, *Les Révolutions...*, op. cité, pp.119-123

<sup>87</sup> Godechot Jacques, *La contre-révolution...*, op. cité, pp.22-36

<sup>88</sup> Godechot Jacques, *Les Révolutions...*, op. cité, pp. 123-128

même, la Grande Peur amena une dimension sociale à la Révolution et parachève en quelque sorte celle-ci<sup>89</sup>.

Avant d'aller plus loin, il convient de noter deux choses : tout d'abord, que la Révolution française occupe malgré tout une place centrale dans l'ère des révolutions et ce en dépit des accusations qui furent portées à son encontre lors du Xe Congrès International des Sciences Historiques. Ensuite, la Révolution française ajoute la dimension universaliste qui manquait à la Révolution américaine en mettant en avant des principes entendus comme étant universels dans l'esprit de Godechot, principes qui furent d'ailleurs perçus comme tels par les autres révolutions qui reprirent à leur compte tant les méthodes que les principes énoncés par les révolutionnaires français. C'est en ce sens que la révolution française surpasse en quelque sorte la Révolution américaine et marque une nouvelle étape clé de l'ère des révolutions telle que pensée par Godechot. L'influence de la Révolution française va croissante et inspire la création de clubs un peu partout en Europe qui réfléchissent sur les concepts issus des révolutions tout comme elle inspire directement des révolutionnaires hors de France, comme ce fut le cas en Irlande, ou un proto-parti libéral, la société des Irlandais unis, réclament après 1790 leur indépendance à l'Angleterre. Ils ne l'obtinrent pas, notamment parce que les idées contre-révolutionnaires étaient vraiment populaires en Grande-Bretagne du fait des travaux d'Edmund Burke et parce que les Anglais parvinrent aisément à mater la révolte alors que les irlandais n'obtinrent pas l'aide française, mais la simple existence de la révolte montre l'influence grandissante de la Révolution française<sup>90</sup>.

*La nation en arme : l'exportation des valeurs nées de la Révolution hors de la France*

Une fois que la révolution a atteint son paroxysme, deux problèmes subsistent. D'une part, il convient de convaincre l'ensemble de la population du bien-fondé de la révolution venant d'être menée. D'autre part, il convient de défendre celle-ci face à la menace étrangère alors que la France se retrouve en guerre face à une coalition fondamentalement contre-révolutionnaire. Suite à une victoire assez inattendue contre ces forces internationales lors de la bataille de Valmy en septembre 1792, les révolutionnaires vont chercher à exporter leurs idées et à défendre les Etats menant leur propre révolution, comme en témoigne le décret La Réveillère-Lépeaux pris par la Convention nationale le 19 novembre de la même année, qui proclamait cette aide qu'apporterait la France aux Etats en révolution.

---

<sup>89</sup> Godechot Jacques, *Les Révolutions...*, op. cité, pp. 128-131

<sup>90</sup> Idem, pp.105-106, et Godechot Jacques, *La Contre-Révolution...*, op.cité, pp.56-74,et Godechot Jacques, *La Grande Nation ...*, op.cité, pp. 143-176

La suite de l'ère des révolutions passe donc par une forme d'exportation militaire des idéaux des droits de l'Homme et par la création des Républiques Sœurs. Ces républiques adoptèrent des constitutions similaires à celle française dans les pays « libérés » par les Révolutionnaires et créèrent ce que Godechot appelle la Grande Nation, Godechot reprenant à son compte le terme péjoratif utilisé par les allemands pour désigner l'expansion des frontières de la France en-dehors de celles qui devraient être les siennes<sup>91</sup>. L'armée va ainsi créer à partir de 1792 et plus encore suite à l'installation du gouvernement dit du Directoire en 1795 des régimes reprenant les principes révolutionnaires français tant en Europe que dans les pays du pourtour méditerranéen grâce aux campagnes napoléonienne. Genève et Mulhouse, autrefois cité-états, sont intégrés ainsi à la France après des référendums plus ou moins respectés et une république Batave est créée sur le territoire de ce qui correspond aujourd'hui aux Pays-Bas.

L'idéal révolutionnaire se propage donc ainsi à la fois du fait de la simple influence qu'exerçaient tant la France et les Etats-Unis mais aussi par l'action militaire directe menée par la France, ce qui paraît relativement étrange dans la mesure où, comme le soulignait déjà Robespierre lors d'un discours sur la guerre le 2 janvier 1792 à la Société des amis de la Constitution : « *La plus extravagante idée qui puisse naître dans la tête d'un politique, est de croire qu'il suffise à un peuple d'entrer à main armée chez un peuple étranger, pour lui faire adopter ses lois et sa constitution. Personne n'aime les missionnaires armés ; et le premier conseil que donnent la nature et la prudence, c'est de les repousser comme des ennemis* »<sup>92</sup>. Le fait est qu'en effet, tant que les armées révolutionnaires occupaient les pays libérés, les idéaux de la Révolution française étaient en effet appliqués, mais les jacobins, comme on nommait les partisans des nouvelles constitutions furent chassés dès lors que la France fut repoussée en-dehors des Républiques Sœurs, ce qui montre bien les limites de l'ère des révolutions de Godechot qui explique la poursuite des révolutions en chaîne par l'action militaire<sup>93</sup>.

Toujours est-il qu'en 1799, lorsque Napoléon prend le pouvoir, les idéaux révolutionnaires dominant selon Godechot en Europe et en Amérique du Nord, sauf dans les pays où les autorités parviennent à contrer l'influence des révolutionnaires, comme en Grande-Bretagne, en Espagne où l'Inquisition aide la royauté à maintenir son pouvoir en censurant toutes formes d'influence venant des pays ayant connu une Révolution ou encore dans les pays d'Europe de l'Est où le pouvoir autoritaire parvient facilement à contrer les velléités de révolte des nobles et des serfs en situation de quasi-esclavage<sup>94</sup>.

---

<sup>91</sup> Godechot Jacques, *La Grande Nation...*, op.cité, pp.181-210

<sup>92</sup> Discours de Maximilien de Robespierre du 2 janvier 1792

<sup>93</sup> Godechot Jacques, *Les Révolutions...*, op. cité, pp.189-202 et 361-362

<sup>94</sup> Godechot Jacques, *Les Révolutions...*, op. cité, pp. 208-211 et 361-362

\*\*\*

### III/ Une ère des révolutions qui s'achève en 1848

#### *A/Une lutte permanente après 1815 entre les forces conservatrices et celles révolutionnaires*

##### *Le développement d'un mouvement contre-révolutionnaire européen*

L'ère des révolutions telle que définie par Jacques Godechot, si elle débute avec la révolution américaine, connaît son apogée à la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe siècle, les expansions de la France dans le monde étant perçues comme autant d'occasion de transmettre l'idéal révolutionnaire dans l'Europe de l'époque. La question reste maintenant de savoir quand exactement s'achève cette ère des révolutions, et pourquoi. Pour Godechot, c'est 1848 qui marque à la fois la dernière grande vague de révolutions mais aussi la fin de son ère des révolutions, estimant que la révolution Russe de 1917 par exemple appartient à une autre ère, un autre courant, n'ayant rien à voir avec le courant initial débutant en 1776<sup>95</sup>.

Pour comprendre pourquoi 1848 est à la fois l'apogée et le point final l'ère des révolutions de Jacques Godechot, il faut ainsi bien comprendre ce que représentait la période des révolutions atlantiques pour l'historien. Pour lui, se plaçant d'un point de vue hégélien, les révolutions de la fin du XIXe siècle furent en quelque sorte une forme de fin de l'Histoire, pour reprendre le terme consacré des années plus tard par Francis Fukuyama. Non pas que l'Histoire s'achevait avec ces révolutions et non pas qu'il n'allait plus rien se passer dans le monde après elles mais simplement que, pour reprendre une terminologie théosophique, l'humanité avait alors atteint une forme de révélation, une forme d'aboutissement, qu'elle ne saurait dès lors dépasser. Les droits de l'homme et leur application dans les diverses sociétés européennes représentent cet aboutissement historique, l'Humanité ne pouvant espérer mieux que de voir triompher en tout lieu et en tout temps ces principes. Déjà étaient ainsi apparus au cours de la période que l'historien nomme l'ère des révolutions atlantiques deux mouvements. Celui humaniste qui entendait défendre les principes des droits de l'Homme qui vont triompher principalement aux Etats-Unis, en France et dans les Républiques Sœurs. On peut qualifier ce mouvement de libéral dans l'acception la plus générale du terme. L'autre est un mouvement de réaction, que l'on peut plus généralement décrire sous le nom de mouvements contre-révolutionnaires, qui entendaient s'opposer aux changements prônés par le précédent mouvement<sup>96</sup>.

---

<sup>95</sup> Idem, p.3

L'ouvrage que Godechot a consacré aux révolutions de 1848 se veut en fait le bilan et en quelque sorte la continuation du travail qu'il avait entamé à la fois dans son ouvrage sur l'ère des révolutions mais aussi dans celui, tiré de ses cours, qu'il avait consacré à l'histoire de la contre-révolution en France à la fin du XVIIIe siècle. Dans celui-ci, Godechot concluait qu'il avait existé quasiment parallèlement au mouvement révolutionnaire voire même avant celui-ci un mouvement initié par la noblesse et le clergé qui souhaitait l'obtention de plus de pouvoirs pour ses membres. Ce mouvement était lui-même divisé en trois courants distincts. Un premier courant du conservatisme historique, qui souhaitait que les nobles prennent plus de pouvoirs au nom de droits immémoriaux prétendument perdus et soient ainsi amenés à gouverner le royaume avec le roi. Un deuxième du despotisme éclairé qui prônait cette fois une alliance entre le trône et le peuple, et plus particulièrement les bourgeois, pour gouverner et ainsi parvenir à contrer l'influence jugée néfaste de la noblesse, et enfin un troisième courant de l'absolutisme intégral qui, bien que se montrant assez extrême dans sa vision du pouvoir royal, admet tout de même quelques exceptions à cette vision autocratique de la régence. En effet ce dernier courant estimait que le rôle du roi devait être d'abord et avant tout d'user de son pouvoir pour protéger le peuple contre les exactions de la noblesse et du clergé<sup>97</sup>.

Ces trois courants vont trouver en France mais aussi à l'étranger différents partisans et penseurs qui vont développer ces théories en réaction aux divers événements qui émaillèrent la période de l'ère des révolutions décrites par Godechot. Edmund Burke, bien qu'anglais, fut certainement l'un des auteurs de ce mouvement contre-révolutionnaire ayant eu le plus d'influence avec la dénonciation de ce qu'il appelle l'abstraction, c'est à dire la naissance d'un régime créé par des philosophes et *fondé* sur des valeurs universelles et non pas sur l'expérience et les préjugés, fruits du passé<sup>98</sup>. Il y eut cependant de nombreux autres auteurs dont par exemple les incontournables Joseph de Maistre et Louis de Bonald, dont l'influence fut néanmoins beaucoup moins grande<sup>99</sup>. Godechot nous dépeint ainsi dans son ouvrage consacré à ce mouvement contre-révolutionnaire un mouvement avec ses propres partisans et ses propres chefs de files, amenant cependant un grand relativisme dans l'étude de ceux-ci en ne mettant pas forcément suffisamment l'accent sur les raisons ayant poussé tel ou tel auteur à devenir contre-révolutionnaire, ce qui n'allait pas forcément de soit pour les auteurs qu'il considère. S'il semble qu'Edmund Burke se montra d'emblée hostile à la révolution française, il n'en allait pas de même par exemple de quelqu'un

---

<sup>96</sup> Godechot Jacques, *Les Révolutions de 1848*, Ed. Albin Michel, collection Le Mémorial des Siècles, 1971, pp. 33-36

<sup>97</sup> Godechot Jacques, *La contre-révolution...*, op.cité, pp.7-21

<sup>98</sup> Idem, pp.66-74

<sup>99</sup> Idem, pp.95-98

comme Joseph de Maistre, qui accueillit plutôt chaleureusement les événements révolutionnaires français jusqu'à ce que sa Savoie natale soit envahie par les troupes françaises suite à l'annexion de ce territoire par la République. Ce relativisme très important ne remet pas en cause de fait l'existence d'un courant contre-révolutionnaire très important, qui trouva son apogée au moment des insurrections survenant tant en Bretagne que dans le sud de la France mais aussi plus généralement en réaction à la Terreur et aux politiques jugées contraires à leurs intérêts défendus par la Convention

*L'échec de ce mouvement contre-révolutionnaire malgré les apparents succès de celui-ci*

Il serait fallacieux de croire que si Jacques Godechot s'intéresse tant au mouvement réactionnaire, et plus particulièrement à celui français, ce serait parce qu'il prête à ce dernier les vertus d'une possible alternative viable au mouvement libéral et révolutionnaire qu'il met en exergue dans la plupart de ses ouvrages. Il est important de comprendre cela pour comprendre les ouvrages de l'historien puisque cette idée semble fondamentalement en contradiction avec les événements historiques même. Somme toute, si le Premier Empire se révéla une parenthèse dans cette théosophie devant amener au triomphe des droits de l'homme dans le sens où Napoléon se révéla un dirigeant de compromis en n'attaquant ni ne défendant les valeurs issues de la Révolution, force est de constater que les années suivant 1815 voient une forme de triomphe du mouvement réactionnaire. Les Républiques Sœurs rejetant en effet les constitutions nouvellement imposées par les forces révolutionnaires françaises et chassant les jacobins et la France redevenant une royauté lors du retour sur le trône de Louis XVIII puis de son frère Charles X de 1815 à 1830 et enfin de Louis-Philippe de 1830 à 1848. Le Printemps des Peuples qu'aurait été l'année 1848 ne serait dès lors qu'une forme de parenthèse voyant un triomphe total du mouvement réactionnaire par la suite.

Jacques Godechot ne pense pas du tout cela et entend clairement démontrer que le mouvement révolutionnaire, malgré toutes ces apparentes défaites, ne fut pas vaincu et en réalité triompha du fait du chaos généralisé qu'aurait été le mouvement réactionnaire<sup>100</sup>.

En effet, outre l'existence de trois courants distincts au sein du courant contre-révolutionnaire, force est de constater que les penseurs contre-révolutionnaires se virent incapables de totalement triompher car il se révélèrent incapables de trouver un programme commun devant servir à contrer les ambitions des tenants du mouvement révolutionnaire dans les différents pays concernés par l'ère des révolutions. De nombreux auteurs, comme nous l'avons vu, expliquaient en quoi les révolutions et en particulier celle française étaient néfastes et exposaient ce qu'il

---

<sup>100</sup> Godechot Jacques, *Les révolutions de 1848*, op.cité, pp.289-293

convenait de faire pour contrer l'influence croissante des révolutionnaires. C'est pourtant leur nombre important qui expliquât les difficultés qu'eurent les contre-révolutionnaires à trouver ce qu'il convenait de faire concrètement pour triompher. C'est vrai d'ailleurs non seulement pour les différents auteurs que Godechot met en avant mais tout aussi vrai de fait pour ceux là-même qui étaient appelés à être les chefs de file de ce mouvement révolutionnaire puisque Louis XVI et Louis XVIII se montrèrent généralement beaucoup plus conciliants voire pragmatiques que leur frère Charles X qui se montra intransigeant tant au moment de son émigration au début des événements révolutionnaires que lors de son arrivée au pouvoir en 1824 alors que les ultra-royalistes triomphaient au Parlement. Chaque auteur et chaque potentiels chefs de file se révélèrent ainsi autant de voix souhaitant voir triompher leur vision de la contre-révolution et par là-même créèrent un mouvement incapable de clairement décider ce qu'il convenait réellement de faire.

Outre ce problème de divisions internes, le refus quasi général d'une alliance avec les classes populaires de la société leur aliéna une grande partie de ceux qui auraient pu les soutenir et par là-même se montrèrent incapables selon Godechot de faire triompher leurs idées dans la population. Cette idée est primordiale pour comprendre l'absence de triomphe de la contre-révolution. D'une part, les tenants du courant contre-révolutionnaire se montrèrent ainsi incapables de tirer profit des mouvements potentiellement hostiles à la révolution qui éclatèrent notamment dans l'ouest et le sud de la France mais aussi dans les Républiques Sœurs établies lors des guerres révolutionnaires. Ces insurrections, comme celle des Chouans par exemple, étaient d'abord et avant tout des mouvements populaires menés par des paysans contre les troupes révolutionnaires. La morgue dont firent ainsi montre les nobles contre-révolutionnaires les rendirent incapables de créer une réelle cohésion dans ces mouvements et par conséquent les empêchèrent de renverser l'ordre révolutionnaire récemment établi et donc de triompher par l'action, à défaut de triompher en parvenant à convaincre de la justesse de leurs idées<sup>101</sup>.

Cet aspect nous amène à la deuxième objection qu'émet Godechot quant au fait que la contre-révolution a triomphé en 1815 en Europe. Certes, en 1815, les républiques Sœurs n'existent plus, les régimes autocratiques européens sont apparemment parvenus à contrer l'influence des révolutionnaires, des jacobins comme on les nomme dans les pays étrangers, et la France, qui avait été l'un des points culminants de l'ère des révolutions telle que décrite par Jacques Godechot, avait connu une restauration monarchique qui avait permis le retour au pouvoir des frères de Louis XVI, Louis XVIII et Charles X. Cependant, cet apparent triomphe de la contre-révolution n'est qu'apparent et cache en réalité une implantation solide des idées révolutionnaires et en particulier des droits de l'Homme dans les sociétés touchées par l'ère des révolutions. Le

---

<sup>101</sup> Godechot Jacques, *la contre-révolution...*, op.cité, pp.151-215

triomphe des droits de l'Homme est dans le sens de l'histoire selon Godechot et par conséquent, les populations concernées adhèrent à ces idées et par conséquent rejettent les restaurations réactionnaires ayant lieu dans les divers pays d'Europe. La Charte concédée par Louis XVIII lorsqu'il devint roi qui concédait les acquis de la Révolution tout en restaurant la monarchie en est le meilleur exemple, dans le sens où toutes ces restaurations ne sont pas des retours complets au régime d'avant les révolutions, retours impossibles du fait de l'implantation dans la société des principes de la révolution. Godechot nous présente ainsi des sociétés vivant dans l'attente d'une nouvelle révolution, espoir qui se concrétisa à son sens en 1848 lorsque des révolutions éclatèrent à nouveau un peu partout en Europe<sup>102</sup>.

## *B/ 1848 ou la fin de l'ère des révolutions selon Jacques Godechot.*

### *Les causes des révolutions de 1848.*

Les révolutions éclatant en Europe en 1848 s'expliquent selon Godechot par des raisons tant économiques que sociales et politiques qui ne sont pas sans rappeler celles qui expliquèrent les débuts de l'ère des révolutions, avec une nouvelle fois un fort relativisme tentant d'établir des généralités à partir d'événements n'étant pas forcément similaires.

Les questions économiques sont à nouveau primordiales pour comprendre pourquoi les révolutions éclatèrent au milieu du XIXe siècle. La population des différents pays européens n'a cessé de croître depuis la fin du XVIIIe siècle alors que du fait de la révolution industrielle, le nombre d'ouvriers, de « prolétaires », Godechot reprenant à son compte ce terme, augmenta également. De ce fait, la pauvreté augmenta, aggravée, comme à la fin du XVIIIe siècle, par une famine causée par de mauvaises récoltes du fait d'un mauvais climat. Cette famine provoqua en retour une crise économique et industrielle provoquant un peu partout en Europe une crise économique et industrielle qui à son tour provoqua une crise bancaire et une dévaluation importante des monnaies européennes. Des jacqueries et des mouvements insurrectionnels éclatèrent ainsi en Europe, créant un contexte favorable à des potentielles révolutions, d'autant plus que le souvenir de 1789 est toujours présent et que les révolutions d'Amérique Latine qui éclatent au XIXe siècle servent de nouveaux exemples pour les partisans d'une nouvelle révolution<sup>103</sup>.

A ces crises économiques et sociales s'ajoute une crise politique liée à l'évolution des idéologies politiques ou plutôt à l'apparition de courants idéologiques se donnant une vocation fondamentalement politique. Le courant romantique, courant autant politique que littéraire, s'il

---

<sup>102</sup> Godechot Jacques, *Les révolutions de 1848...*, op.cité, pp.37-43

<sup>103</sup> Idem, pp.87-138

fut pendant longtemps un soutien important de la contre-révolution, devint peu à peu un opposant affirmé à celui-ci alors que de nouveaux mouvements plus radicaux émergèrent au cours du XIXe siècle tels que les courants nationalistes, libéraux et socialistes, qui vont de plus en plus s'opposer dans les différents parlements alors que leurs exigences divergent grandement<sup>104</sup>. Tout cela créa un climat particulièrement tendu qui se traduisit par une opposition croissante aux régimes autocratiques et à la volonté de parvenir à rejouer en quelque sorte 1789<sup>105</sup>.

*Le Printemps des peuples comme nouveau sursaut révolutionnaire mais aussi comme fin de l'ère des révolutions.*

Des révolutions éclatent ainsi en Italie mais aussi en France et dans des pays d'Europe centrale, celle ayant le plus de succès éclatant en tout cas en France alors que des libéraux parviennent au pouvoir alors que Louis-Philippe se voit contraint d'abdiquer<sup>106</sup>. Cependant, si la France avait selon Godechot joué un grand rôle pour permettre à l'élan révolutionnaire de trouver un nouvel essor après sa naissance aux Etats-Unis, il n'en alla pas de même en 1848 alors que notamment du fait de la pression des nationalistes et de la fragilité du soutien dont bénéficiait le gouvernement provisoire au Parlement, la France refusa purement et simplement d'à nouveau fournir de l'aide aux révolutionnaires européens, ce qu'affirma notamment le ministre des Affaires étrangères de l'époque, Alphonse de Lamartine, dans une adresse à l'Europe restée célèbre<sup>107</sup>.

Cette absence de volonté de la France de jouer ce rôle de catalyseur des velléités révolutionnaires dans les autres pays européens permit au mouvement réactionnaire de reprendre le pouvoir et en même temps de contenir à nouveau les volontés révolutionnaires européennes. C'est en ce sens que Godechot présente 1848 comme représentant à la fois un nouveau sursaut révolutionnaire de par le retour au pouvoir du mouvement révolutionnaire mais en même temps la fin de l'ère des révolutions telle qu'il le définit. Si 1799 avait déjà marqué une première fin pour l'expérience révolutionnaire, 1848 représente en quelque sorte dans l'esprit de Godechot une forme de stabilisation et d'apaisement des tensions qui avaient jusqu'alors persistées dans la société entre le mouvement révolutionnaire et le mouvement réactionnaire. Le mouvement révolutionnaire était parvenu notamment pendant cette courte période de retour au pouvoir à consolider les acquis révolutionnaires et surtout à mettre fin aux dernières traces de ce que Godechot appelle féodalité

<sup>104</sup> Godechot Jacques, *Les révolutions de 1848...*, op.cité, pp.139-170

<sup>105</sup> Idem, p.37

<sup>106</sup> Idem, pp.207-224

<sup>107</sup> Idem, pp.224-232

en Europe<sup>108</sup>. Godechot met cependant à part l'est de l'Europe où le contrôle autocratique du pouvoir devait empêcher de telles réformes jusqu'à ce qu'une deuxième ère de révolutions éclate au début du XXe siècle sans que Godechot ne donne plus de détails sur celle-ci, n'ayant pas écrit sur la révolution russe notamment<sup>109</sup>.

### *1770-1848 : la fin de l'Histoire selon Godechot*

En réalité, plus globalement, ce qui ressort du travail de Godechot est qu'il a une conception très hégélienne de son ère des révolutions dans le sens où, comme Hegel, Godechot voit dans les révolutions s'étalant de 1770 à 1848 une forme de fin de l'Histoire. Hegel voyait cette fin dans la révolution de 1789 et ce concept fut popularisé en 1989 par Francis Fukuyama qui percevait cette fin de l'Histoire dans l'écroulement du bloc communiste. L'idée principale est que l'Histoire a un sens et qu'elle doit parvenir à un but, une forme de Révélation finale dans ce qui serait une forme de conception théosophique de l'Histoire. Cette révélation selon Hegel est l'avènement d'une société bureaucratique régie par les Droits de l'Homme concrètement réalisée par la Révolution française de 1789, qui représentait à son sens la quintessence de cette idée de triomphe de la liberté et des Droits de l'Homme. C'est en ce sens qu'il concevait la Révolution française comme une forme de fin de l'Histoire, non pas qu'il ne se passerait plus rien après celle-ci d'un point de vue historique mais parce que les idées ayant triomphé à ce moment-là ne pouvaient que triompher finalement car elles sont légitimes et les meilleures qui soient, le temps que prenant ce triomphe étant peu important<sup>110</sup>.

On retrouve de fait exactement la même idée chez Jacques Godechot, si ce n'est que ce n'est que ce n'est plus seulement la révolution française qui représente la fin de l'Histoire mais bien l'ère des révolutions allant de 1770 à 1799 dans son intégralité. Tout comme Hegel, Jacques Godechot estime que les Droits de l'Homme vont et doivent triompher et cela explique pourquoi malgré les retours au pouvoir des réactionnaires en Europe, il estime qu'il ne s'agit que d'un bref retour en arrière qui ne saurait constituer la fin de l'espoir d'un triomphe futur et total des idéaux nés des révolutions. Cette idée est parfaitement résumée par Godechot lui-même à la fin de son ouvrage consacré à la contre-révolution en France : « *C'est l'Empire qui a consolidé l'œuvre de la Révolution, a aussi cimenté les forces de la contre-révolution et permis son triomphe en 1814. Mais la contre-révolution qui s'installe alors au pouvoir ne ressemble plus que de loin à la contre-révolution de 1804. Elle a dû faire siens bien des idées et des principes de la Révolution.*

---

<sup>108</sup> Idem, pp.289-290

<sup>109</sup> Godechot Jacques, *Les révolutions de 1848...*, op.cité, p.290

<sup>110</sup> Fukuyama Francis, « La fin de l'Histoire ? », *Commentaires*, numéro 47, 1989, pp.458-460

*Elle n'installera des régimes durables que dans la mesure où ces régimes auront accepté l'essentiel de l'œuvre révolutionnaire. Mais lorsqu'elle voudra restaurer un absolutisme à peu près intégral, en Italie ou en Allemagne, elle n'aboutira à créer que des régimes éphémères qui seront rapidement emportés dans les premières décades du XIXe siècle »<sup>111</sup>*

Cette vision de l'Histoire comme une succession d'étapes devant forcément amener le triomphe des idéaux révolutionnaires et des Droits de l'Homme nous amène à deux éléments importants pouvant faire office de conclusion à cette analyse de la vision libérale de l'ère des révolutions. D'abord, bien que Godechot fasse finir son ère des révolutions en 1848 et bien qu'il n'écrivît pas sur d'éventuelles révolutions ultérieures à cette date, cela ne veut pas dire non plus qu'il exclut d'office d'éventuelles révolutions ultérieures, au contraire. En effet, s'il fait finir son ère en 1848 du fait de la stabilisation politique et sociale apparente en Europe, il n'estime pas que les idéaux révolutionnaires et les Droits de l'Homme ont réellement triomphé partout et que par conséquent, d'autres étapes devant amener à ce triomphe final sont encore nécessaires. Cela n'exclut pas nécessairement la révolution russe de 1917 mais Godechot n'ayant, à notre connaissance, rien écrit dessus hormis qu'elle appartiendrait à une autre ère des révolutions qu'il ne définit pas clairement et que la vision marxiste est par essence opposée à celle hégélienne, il paraît peu concevable que cette révolution fût jamais considérée comme une nouvelle étape. En revanche par exemple, la révolte étudiante de mai 1968 représente pour Jacques Godechot, qui était alors doyen de la faculté des sciences sociales de Toulouse, une potentielle nouvelle étape de par les espoirs qu'elle suscitait. Cela peut expliquer pourquoi il se montrât d'ailleurs si conciliant avec les élevés occupant la faculté ainsi que sa volonté d'expliquer les événements dans un article publié ultérieurement comme il a pu analyser d'autres révolutions. L'ère des révolutions de Jacques Godechot n'est donc pas finie mais à finir pour enfin parvenir au triomphe des Droits de l'Homme<sup>112</sup>.

La seconde conclusion qui s'impose est que cette vision hégélienne de l'ère des révolutions est ce qui oppose fondamentalement Jacques Godechot à Éric Hobsbawm. La vision marxiste de l'Histoire, qui est une autre forme de théosophie faisant du soulèvement des prolétaires mettant fin à leur oppression par les classes dirigeantes ce vers quoi se dirige l'Histoire, étape par étape, est diamétralement opposée à la vision hégélienne de l'histoire. Celle-ci correspondrait, pour reprendre le vocabulaire adapté, à une lecture de l'Histoire comme devant permettre le triomphe final de valeurs « bourgeoises », sans réelle remise en cause de la structure. Éric Hobsbawm avait une vision plutôt négative de l'histoire du XXe siècle dans le sens où ce qui constituait selon lui

---

<sup>111</sup> Godechot Jacques, *La Contre-révolution...*, op.cité, pp.409-410

<sup>112</sup> Godechot Jacques. « 1968 à la Faculté des Lettres de Toulouse », *Annales du Midi : revue archéologique, historique et philologique de la France méridionale*, tome 2, numéro 1, 1989. pp. 849-872

\*\*\*

la forme idéale d'organisation du monde, le modèle communiste, avait été apparemment définitivement vaincu par le modèle libéral ou « capitaliste ». A l'inverse, Jacques Godechot a une vision plus positive du sens de l'Histoire dans le sens où il laisse continuellement percevoir dans ses ouvrages un possible triomphe futur de l'idéal libéral et révolutionnaire, estimant, pour reprendre la formule consacrée, que le sens de l'histoire est avec ce modèle. Cela montre bien en tout cas que la vision marxiste de l'ère des révolutions est différente de celle libérale dans le sens où les deux ne perçoivent pas la même vision de la fin de l'Histoire et par conséquent jugent différemment les diverses révolutions survenues depuis la fin du XIXe siècle.

\*\*\*

# III<sup>E</sup> PARTIE : L'ÈRE DES RÉVOLUTIONS AU TEMPS DU RÉVISIONNISME

\*\*\*

# I/ Un triomphe de la lecture conservatrice de l'ère des révolutions

Comme nous l'avions vu dans la première partie de ce mémoire, la lecture socialiste voire marxiste des révolutions a triomphé dans la première moitié du XXe siècle, la Révolution russe étant vue par beaucoup d'historiens comme la consécration des valeurs issues de la Révolution française.

A partir de la fin des années 60 et des années 70 va cependant triompher une nouvelle lecture des révolutions et plus particulièrement de la Révolution française, une lecture plus conservatrice, que l'on qualifia de révisionniste car proposant une lecture différente de celle communément admise. C'est cette nouvelle lecture de l'histoire qui triompha depuis lors, notamment à l'occasion du bicentenaire de la Révolution française et explique pourquoi Éric Hobsbawm eut tant de mal à faire publier son dernier ouvrage en France.

Ce changement de paradigme important s'appliqua également à l'ère des révolutions, notamment grâce au travail de Martin Malia, qui offrit la lecture la plus complète d'une lecture conservatrice de l'ère des révolutions.

## *A/ François Furet, Denis Richet et la lecture conservatrice de la Révolution française.*

*François Furet (1927-1997) et Denis Richet (1927 -1989)*

Le parcours des deux historiens qui, sans forcément le vouloir, créèrent une véritable « révolution » au sein de l'historiographie de la Révolution française est intéressant car il nous permet de dresser une forme d'idéal-type de l'historien conservateur des révolutions qui nous sera utile pour étudier Martin Malia par la suite.

François Furet naquit ainsi en 1927 dans une famille de la bourgeoisie républicaine ancrée à gauche, origine familiale qui, ajoutée au souvenir d'une guerre qu'il n'a certes pas connue directement mais dont la mémoire reste vive dans les années 20, le poussa à adhérer au parti communiste. Agrégé en 1954, il rejoint peu de temps après l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, dont il devint le président en 1977. Surtout, en 1956, il quitte comme beaucoup d'autres intellectuels le PCF suite à la répression par l'URSS de la Hongrie alors en plein mouvement de réformes. Sous la direction de Ernest Labrousse, il étudie les milieux intellectuels du XVIIIe siècle pour tenter d'explicitier les origines intellectuelles de la Révolution française, projet qu'il

\*\*\*

abandonne jusqu'à ce qu'une commande de l'éditeur Hachette lui demandant de rédiger un ouvrage sur la Révolution française l'amène à nouveau à se pencher sur la question<sup>113</sup>.

A bien des égards, Denis Richet eut un parcours similaire à celui qui devint son ami et par la suite son beau-frère. Né également en 1927, il fit ses études à la Sorbonne et comme beaucoup d'étudiants de cette université, rejoignit le Parti Communiste en 1950. Agrégé en 1952, il quitte comme François Furet le parti en 1956 suite à la répression hongroise et comme lui, il rejoignit l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales dont il devint le directeur à la demande de Fernand Braudel en 1968. S'intéressant pour sa part plutôt à la période de la Fronde, c'est également à la demande de l'éditeur Hachette que Denis Richet entreprit de travailler sur la Révolution française avec François Furet<sup>114</sup>.

Ces deux historiens qui marquèrent l'historiographie de la Révolution française en privilégiant une lecture plus conservatrice de celle-ci au détriment de la lecture marxiste alors prédominante sont emblématiques en quelque sorte des historiens conservateurs des révolutions et de fait, de nombreux points communs existent également entre eux et Martin Malia, les trois hommes se connaissant de surcroît. Le point primordial à retenir est qu'il existe chez ces auteurs un anti-communisme non pas primaire comme cela pourrait être le cas en cette période de Guerre Froide, mais fruit de leur expérience personnelle, anti-communisme qui est d'ailleurs pensé comme tel par ces auteurs. Ce sentiment anti-communiste, exacerbé par des études à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales qui était fondamentalement pensée comme un centre d'études libéral voire conservateur, amenèrent les deux historiens à se demander à quel moment l'élan initial des révolutions amènent celles-ci à devenir des dictatures et à se poser ce genre de questions pour la Révolution française.

### *Le « dérapage » de la Révolution française*

Les deux historiens, pourtant non-spécialistes de la Révolution française, furent ainsi amenés à travailler sur celle-ci à l'occasion de la parution en 1965 et 1966 aux éditions Gallimard d'un ouvrage en deux volumes consacré à la Révolution française. Ces ouvrages, qui étaient plus pensés comme des ouvrages de vulgarisation pour faire connaître la révolution au grand public, eurent pourtant une place à part dans l'historiographie de la Révolution française car ils contribuèrent à donner un second souffle à des lectures plus conservatrices de cette révolution qui peinaient à percer au sein des études de la période<sup>115</sup>.

---

<sup>113</sup>Amalvi Christian (dir.), *Dictionnaire biographique des historiens...*, op.cité, p.60

<sup>114</sup>Amalvi Christian, *Dictionnaire biographique des historiens...*, op.cité, p.  
\*\*\*

Ce qui fit la différence au sein de ces ouvrages ne fut pas tant l'exposé du début de la Révolution, dont le déroulé est identique jusqu'au mois d'août 1789, mais bien la suite, moment à partir duquel la Révolution française « dérape », pour reprendre le terme utilisé par les deux historiens, car le peuple intervient et provoque une radicalisation de ce qui jusqu'à présent avait été une révolution politique sans effusion de sang. Autrement dit, la Révolution aurait été pleinement possible sans l'intervention du peuple dans le processus et se serait mieux passée, n'aboutissant pas à la terreur et à ses excès. Avec cette étude, la Révolution cesse d'être un bloc comme elle était considérée jusqu'à présent par la lecture radicale depuis Clémenceau et est morcelée en deux parties. La première est une révolution par le haut et la deuxième une « irruption » du peuple dans le jeu politique et les multiples dérapages que cette révolution par le bas provoqua. Dérapages que la Révolution par le haut menée dans la première partie aurait pu pleinement éviter<sup>116</sup>.

Cette thèse n'était pas nouvelle somme toute puisque dès le milieu des années 50, l'historien britannique Alfred Cobban exprimait déjà des idées similaires. Ce qui change drastiquement à partir des années 60 dans l'historiographie de la Révolution française, c'est plutôt le fait que François Furet et Denis Richet vont tirer profit du côté polémique de leur histoire et du qualificatif de révisionniste que leur appliquèrent Albert Soboul en tant qu'historien marxiste pour montrer qu'il propose une vision alternative de l'analyse de la Révolution qui, en remettant en cause la *Doxa* marxiste, offre une possibilité de sortir de cette lecture dominante et ainsi obtenir une nouvelle vision des événements<sup>117</sup>.

Dix ans plus tard, en 1975, François Furet persista dans cette lecture avec son ouvrage *Penser la Révolution Française*, œuvre polémique qui entendait créer le débat car affirmant clairement en titre de sa première partie que « *La Révolution française est terminée* », ce qui semble assez tautologique mais ne l'est en fait pas<sup>118</sup>. L'historien entend en effet affirmer grâce à cette courte phrase que le travail opéré par les historiens ayant précédemment travaillé sur la Révolution, et en particulier les historiens marxistes, n'est pas tant un travail d'analyse dépassionné qu'un perpétuel recommencement de la commémoration dans le sens où chaque historien travaillant sur le sujet ne fait que reprendre à son compte des débats aussi vieux que la Révolution elle-même et par là-même, n'amènent pas une meilleure compréhension de ce que fut cet événement. Dans cet ouvrage, Furet entend ainsi proposer une lecture neuve de la Révolution française en la replaçant dans le contexte qui était le sien à la fin du XVIIIe siècle comme continuité de ce qui s'était passé

---

<sup>115</sup> Louvrier Julien, « Penser la controverse : la réception du livre de François Furet et Denis Richet, *La Révolution française* », *Annales historiques de la Révolution française* n° 351, janvier-mars 2008, p.157

<sup>116</sup> Louvrier Julien, « Penser la Controverse... », art.cité, pp.158-159, et Gérard Alice, *La Révolution française, Mythes et Interprétations...*, op.cité, p.121

<sup>117</sup> Idem, pp.174-176

<sup>118</sup> Furet François, *Penser la Révolution Française*, ed. Gallimard, 2<sup>e</sup> édition, 1983, p.11

sous l’Ancien Régime et du développement de la philosophie des Lumières. S’inspirant des œuvres d’Alexis de Tocqueville et d’Auguste Cochin, qu’il prétend redécouvrir<sup>119</sup>, il affirme ainsi à la fois que la Révolution française a créé *la* politique en créant une sorte de grand mythe parlant au nom d’une nation, au nom de tout à chacun, pour qui l’on prend les décisions allant dans le sens de l’intérêt général, mais aussi que les jacobins se sont faits en quelque sorte les hérauts de ce Peuple imaginaire en tentant de traduire au niveau politique les exigences du peuple réel<sup>120</sup>. Cet ouvrage nous intéresse non pas uniquement pour les théories qu’il contient mais pour le changement de paradigme que cela implique, encore plus visible ici qu’il ne l’était dans l’ouvrage écrit conjointement avec Denis Richet. D’abord, la Révolution française n’est plus analysée en termes socio-économiques comme ce fut le cas dans les études marxistes ou radicales mais en termes politiques et culturels, ce qui crée une forme d’abstraction niant en quelque sorte les réalités sociales et économiques ayant pu amener la Révolution pour affirmer que ce n’est au final que la façon dont ces problèmes sont définis par les acteurs de la Révolution qui firent évoluer la situation. Ensuite, et cela découle directement de l’idée précédente, ce n’est pas par le bas que la Révolution se fit mais bien par le haut, par la traduction que les gouvernants firent du désir du Peuple, prétendant parler en son nom. Les événements liés au peuple ne sont dès lors que des moyens de pression faisant évoluer la politique sans pour autant que le peuple ne participe directement à cette évolution.

Cette révolution française véritablement dépassionnée, à un point tel qu’on pourrait presque sentir dans son ouvrage que toute la révolution fut routinière et qu’il n’y a pas eu d’événement révolutionnaire à proprement parler, va servir de terreau aux nouvelles études sur les révolutions et va en ce sens provoquer un véritable triomphe de la lecture conservatrice de celle-ci alors que les lectures marxistes sont estimées comme étant dépassées.

---

<sup>119</sup> Dire qu’il prétend le redécouvrir ne signifie pas du tout qu’il ne l’a pas fait mais plutôt que ce travail avait en fait déjà été effectué quatre années auparavant par Jacques Godechot, qui dans son ouvrage *Un Jury pour la Révolution* paru aux éditions Robert Laffont, faisait déjà référence à ces auteurs et à leur théorie. Il est intéressant de noter cependant que les deux historiens ne tirent pas les mêmes choses de ces auteurs, sans que l’on ne sache si l’ouvrage de François Furet fut une réponse à celui de Jacques Godechot. Cela est néanmoins très vraisemblable quand on sait que Godechot vouait une véritable haine à Furet dans ses dernières années, allant jusqu’à l’assimiler à des auteurs d’extrême-droite et contre-révolutionnaire dans ses écrits les plus tardifs.

<sup>120</sup> Furet François, *Penser la Révolution...*, op.cité, pp.121-130

\*\*\*

## *B/ La faute à Rousseau ? La Révolution française comme mère du totalitarisme.*

Sans véritablement parler d'ère des révolutions dans le sens où aucun véritable processus n'a été écrit pour expliquer cette idée, une autre lecture de la Révolution française créa des liens entre celle-ci et la naissance des totalitarismes du XXe siècle, comme s'il était possible de faire un bond pour passer directement de la Révolution française aux régimes totalitaires.

Cette idée, à bien des égards exagérée, fut également popularisée par François Furet, qui écrivait dans *Penser la Révolution française* que « *La Révolution française est la matrice des totalitarismes* », sans que plus d'explications ne soit donnée<sup>121</sup>, mais est en réalité une idée assez ancienne qui naquit inévitablement au moment de la naissance de ces régimes totalitaires en Europe et en Russie dans les années 20 et 30. Des historiens comme Lyford Edwards ou Crane Brinton proposèrent en effet dans ces années suivant la Révolution russe distinguant les « bonnes » révolutions, celles anglaises et américaines, qui promulguent l'idéal libéral, et les « mauvaises » révolutions, celles françaises et russes, qui finirent en dictature. L'attaque la plus emblématique à l'encontre de cette révolution française comme matrice de la révolution russe eut lieu cependant sous la plume de James M. Eagan dans son ouvrage paru en 1938 *M. Robespierre, nationalist dictator*, dans lequel il affirmait que la référence rousseauiste à la volonté générale qui prévalait sous la Révolution française est similaire au fait que des dictateurs comme Hitler, Mussolini ou Staline se présentent comme des « *dictateurs démocratiques* » car représentant l'opinion générale de leurs sociétés respectives<sup>122</sup>. Cette accusation de la Révolution française et par extension des idées de Rousseau comme étant les créateurs des totalitarismes, reprenant ces comparaisons plus ou moins fondées, apparurent à nouveau à différents moments de l'historiographie et amenèrent par exemple Laurent Dingli, auteur d'une biographie de Robespierre, à établir une comparaison entre ce dernier, Staline, Pol Pot ou Hitler en affirmant que le point commun entre tous les conduit à chasser ceux qui sont considérés comme des ennemis de la nation, la Terreur et le prétendu massacre des vendéens devenant ainsi les premiers génocides de l'Histoire moderne<sup>123</sup>. Parfois cependant, des études plus nuancées voient le jour en ne cherchant pas à décrédibiliser totalement l'héritage de la Révolution française et de Rousseau. Un historien comme Jacob Talmon, tout en reprenant à son compte cette idée de filiation entre la

---

<sup>121</sup> Furet François, *Penser la Révolution...*, op. cité, p.232

<sup>122</sup> Bruneteau Bruno, « La Révolution française aux origines du totalitarisme ? Retour sur un débat récurrent », *Histoire et Liberté*, numéro 58, 2015, pp.78-9

<sup>123</sup> Idem, pp.74-5

Révolution française et les dictatures du XXe siècle, affirme que c'est en fait plutôt au niveau de la façon dont une unité est créée entre le peuple et la nation au moment de la Révolution française que va se jouer cette influence dans le sens où les dictateurs vont reprendre l'idée des fêtes et rassemblements populaires pour créer une communauté unie autour d'un idéal plus ou moins lointain<sup>124</sup>.

Plus globalement, on peut adopter l'attitude circonspecte de quelqu'un comme Victor Klemperer qui affirmait que quand bien même quelqu'un comme Hitler prétendait utiliser les idées de Rousseau et faire appel à lui dans sa manière, la situation était totalement différente entre la période révolutionnaire et celle hitlérienne dans le sens où les révolutionnaires pouvaient faire face à des contradicteurs et potentiellement changer leur manière de gouverner alors qu'une telle contradiction n'existe pas par essence au sein du totalitarisme allemand<sup>125</sup>. Néanmoins, cette idée d'un lien entre tous ces événements des trois siècles derniers, popularisée par les historiens conservateurs ou révisionnistes, eut une influence assez importante sur Martin Malia, qui reprit à son compte certaines de ces idées.

## II/ Martin Malia, historien spécialiste des études soviétiques.

Si la filiation entre la Révolution française et la révolution russe a effectivement été déjà pensée par de nombreux auteurs de ce courant plus conservateur de l'histoire des révolutions comme nous venons de le voir, peu ont établi une véritable ère des révolutions cherchant à schématiser de façon plus globale les révolutions. Martin Malia et son *Histoire des Révolutions*, publiée de façon posthume en 2005 après la mort de l'historien un an plus tôt, est emblématique à la fois du triomphe d'un courant plus conservateur de lecture de la Révolution française et plus globalement des révolutions mais aussi d'un rejet en bloc de ce que fut la Révolution russe, ce que peut se permettre l'historien ayant connu la fin et l'éclatement de l'URSS, à la différence de Jacques Godechot. Il va s'agir pour nous dans cette partie d'étudier l'ère des révolutions telle que la concevait Malia sans jamais la nommer ainsi cependant mais également de comprendre en quoi celle-ci fut influencée par la lecture conservatrice héritée de François Furet.

---

<sup>124</sup> Idem, pp.81-4

<sup>125</sup> Klemperer Victor, *Mes soldats de papier, Journal, 1933-1941*, Paris, Seuil, 2000, p.600, cité in Bruneteau Bruno, « La Révolution française aux origines du totalitarisme ?... », art.cité, pp.84-5

## *A/Une carrière tournée vers l'étude de l'URSS<sup>126</sup>*

Né en 1924 dans le Massachusetts, Martin Malia commença par étudier le français à Yale en 1941 mais aussi le russe, deux langues qui lui servirent à bien des égards pour le reste de sa carrière. Ayant participé à un programme financé par la Navy, il obtint son diplôme trois ans plus tard et devint officier de liaison avec les navires soviétiques la même année. Ce poste est important pour comprendre la pensée de Martin Malia car ce qui n'aurait pu être qu'un travail anodin lui permit en fait de nouer des liens avec les officiers soviétiques qui lui montrèrent que l'URSS était loin d'être aussi idyllique qu'on ne pouvait le croire en particulier au sein des milieux intellectuels et lui parlèrent entre autres choses des goulags et du système de répression organisé par l'État.

Démobilisé, Malia reprit ses études à Harvard et étudia l'histoire soviétique, commençant à rédiger un travail sur Alexandre Herzen, un philosophe russe, sous la direction de Micheal Karpovich, historien de la période prérévolutionnaire qui lui inspira l'idée qu'il existait entre l'Europe et la Russie une différence non pas en termes de nature mais en termes de degrés. Il existerait en effet selon lui une forme de « gradient culturel » qui ferait que le bloc occidental et la Russie appartiendraient en réalité à un même espace culturel mais que cet espace culturel n'est pas uniforme dans le sens où plus on avance vers l'est, plus les caractéristiques propres au bloc deviennent plus floues et dès lors moins promptes à influencer les événements. Cette idée est au cœur de l'étude que Malia consacra à l'ère des révolutions et Karpovich fut en ce sens un des maîtres à penser de l'historien.

A partir de là, deux éléments sont importants à prendre en compte dans le reste de la biographie de l'historien pour bien saisir sa pensée et ce qui l'influença. D'abord, il étudia deux ans à l'Ecole Normal Supérieure, ce qui lui permit de rencontrer de nombreux intellectuels français dont la plupart étaient marxistes et ainsi confronter son point de vue au leur. Ce lien particulier avec la France et ses milieux intellectuels fut renforcé à la fin des années 50 par l'obtention d'une bourse Fullbright qui lui permit d'aller étudier à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, qui n'était alors encore qu'une branche de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes mais qui était déjà financée par la fondation Rockefeller et dont l'un des buts affichés était d'étudier l'URSS afin de créer une forme d'expertise utilisable à nouveau par la suite par les instances gouvernementales du bloc occidental. Il donna également des cours par la suite dans cette école mais aussi à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris et au Collège de France.

---

<sup>126</sup> La biographie de Martin Malia telle que présentée ici est inspirée de l'éloge funèbre rédigé pour lui par certains de ses collègues de l'Université de Californie, disponible à cette adresse : <https://web.archive.org/web/20081016115546/http://www.universityofcalifornia.edu/senate/inmemoriam/martinemalia.htm>

Ensuite, Martin Malia effectua deux voyages en URSS, la première fois en 1955 afin de négocier des échanges de livres pour la librairie du Congrès américain et la deuxième fois en 1962 alors qu'il venait de recevoir un prix du Guggenheim récompensant son travail afin cette fois de compléter son travail sur *l'intelligentsia* soviétique. Dans les deux cas, il profita de ces voyages pour rencontrer des personnalités de la vie artistique et politique de l'URSS, ce qui lui permit une nouvelle fois de voir en quelque sorte l'envers du décor et l'amena à développer un point de vue foncièrement anti-soviétique, ce que les autorités ressentirent comme tel d'ailleurs puisqu'il devint après cette seconde visite *persona non grata* en URSS et ne put accéder à nouveau au pays qu'en 1988.

Par ses études et par ses voyages, Malia développa une certaine sensibilité aux relations entre les deux rives de l'Atlantique, comme ce fut le cas de Jacques Godechot, sensibilité qui l'amena cependant à des considérations différentes sur son ère des révolutions. Cela l'amena également une nouvelle fois à remettre en cause la lecture marxiste alors prédominante dans le domaine des sciences sociales, développant une forme de « marxisme anti-soviétique » comme le qualifia l'université d'Harvard dans un éloge funèbre rédigé à sa mort. Une forme de marxisme qui n'aurait pas été « corrompue » par la lecture qu'en avait l'URSS.

Le fruit de ces années de formation se retrouva concrètement dans une série d'ouvrages parus dans les années 80 et 90, d'abord *Comprendre la Révolution russe*, paru en 1980 à l'initiative de ses collègues du Collège de France et regroupant les cours qu'il donna sur ce sujet dans cette école, *La Tragédie Soviétique, Histoire du socialisme en Russie 1917-1991* ensuite, au titre assez révélateur de sa pensée, paru cette fois en 1994 et enfin *L'Occident et l'énigme russe : du cavalier de bronze au mausolée de Lénine*, paru en 1999. L'ouvrage qui va plus particulièrement nous intéresser, son *Histoire des révolutions*, est donc paru de façon posthume en 2005, à l'initiative une nouvelle fois de certains de ses collègues qui reprirent les notes de travail que l'historien avait rédigées pour cet ouvrage avant sa mort et en mettant en forme ses notes<sup>127</sup>.

### *B/ To the Staline Mausoleum et Les Archives du Mal, deux articles comme synthèse de sa pensée sur l'URSS*

Avant de nous intéresser à ce dernier ouvrage, il convient que nous nous penchions sur deux articles publiés respectivement en 1989 et l'année de sa mort en 2004 car ils sont primordiaux pour comprendre tout autant comment ils se positionnent à la fois dans l'historiographie des révolutions et aussi dans celle des études soviétiques mais encore en quoi l'ensemble de son

---

<sup>127</sup> Malia Martin, *Histoire des Révolutions...*, op.cité, pp.11-2

œuvre fut marquée par un anti-communisme virulent qui trouvent sa consécration dans son *Histoire des révolutions*.

Le premier, paru dans la revue américaine *Daedalus* publiée par le Massachusetts Institute of Technology, fit grand bruit au moment de sa publication tant pour les thèses que l'on trouvait défendues dans cet article que pour le contexte particulier de sa publication. En effet, si l'on peut aujourd'hui attribuer cet article à Martin Malia, c'est uniquement parce que ce dernier en a reconnu la paternité par la suite puisque rien ne le laissait présager au moment de sa publication, l'article étant signé d'un énigmatique « Z »<sup>128</sup>. Le choix de ce pseudonyme ne doit pas être compris comme une volonté de rester anonyme, Martin Malia ayant déjà publié ces principaux ouvrages sur l'URSS et ayant ainsi déjà montré son point de vue relativement anti-soviétique, mais plutôt comme une référence assez claire au pseudonyme « X » choisi par l'ambassadeur américain George F. Kennan en 1947 lorsqu'il publia dans la revue *Foreign Affairs* un article dans lequel il dénonçait la dérive totalitaire de l'URSS sous Staline et le risque que cela représentait pour le reste du monde, prônant à son tour une forme de *containment* pour prémunir le monde « libre » des ambitions soviétiques<sup>129</sup>.

De fait, l'article de Martin Malia s'inscrit pleinement dans cette logique puisqu'il souhaite également dénoncer ce qui pour s'apparente pour lui à du laxisme en ce qui concerne la manière dont les chercheurs en sciences sociales et les gouvernements traitent désormais l'URSS depuis l'arrivée au pouvoir de Gorbatchev en 1985. Pour lui, quelles que soient les réformes promises voire entreprises par le nouveau dirigeant soviétique, elles sont purement et simplement vouées à l'échec quel que soit l'espoir à cet égard des historiens révisionnistes<sup>130</sup>. Il réaffirme ainsi que le système soviétique est un système par essence totalitaire et qui a pour but, à termes, d'abolir définitivement la propriété privée et dans le même temps le marché et le système capitaliste<sup>131</sup>. Or, Malia affirme que depuis les années 30 et surtout à la suite de l'accession au pouvoir de

---

<sup>128</sup> Malia Martin, « Les Archives du Mal, les études soviétiques après la fin de l'URSS », *Commentaire*, volume 1, numéro 109, 2005, p.171

<sup>129</sup> George Kennan (sous le pseudonyme de X), « The Sources of Soviet Conduct », *Foreign Affairs*, numéro 4, juillet 1947, pp.566-582

<sup>130</sup> Il convient ici de ne pas confondre ce que désigne le révisionnisme en matière d'histoire de la Révolution française et ce qu'il désigne en matière d'histoire de l'URSS. Comme nous l'avons vu, un historien révisionniste en matière d'histoire de la Révolution française est un historien conservateur pour qui la simple dimension politique et culturelle prime dès lors que l'on cherche à étudier les révolutions, les facteurs économiques et sociaux n'étant vus que comme secondaire. Au contraire, en matière d'histoire de l'URSS, cela désigne des historiens s'intéressant non pas à la politique et à la forme totalitaire du gouvernement mais à la façon dont le peuple, les groupes d'intérêt, agissent au sein du système totalitaire considéré en tant que superstructure afin de parvenir à éventuellement réformer celui-ci.

<sup>131</sup> Malia Martin (sous le pseudonyme de Z), « To the Stalin Mausoleum », *Daedalus*, volume 119, numéro 1, 1990, pp.300-5

Staline, la population vit dans un « Mensonge » quotidien dans le sens où on lui fait croire que l'utopie promise par le régime soviétique est en fait advenue et que par conséquent, il ne saurait exister autre chose que l'URSS telle qu'elle fut façonnée par les dirigeants soviétique. Ce mensonge, couplé à la création d'une bureaucratie hypertrophiée que des purges importantes permettent de conserver acquise au Parti et à son dirigeant ainsi qu'à une économie entièrement planifiée visant à une modernisation rapide de l'économie soviétique en dépit des réalités en la matière du pays, est au cœur pour Martin Malia de ce qui constitue la structure sociétale du totalitarisme soviétique<sup>132</sup>.

Cette vision d'une société soviétique totalitaire est ce qui explique pourquoi, comme le conclut l'historien, les réformes menées par Gorbatchev, plus connues sous le nom de *glasnost et pérestroïka*, ne laissent rien présager de bon pour l'URSS et certainement pas le passage à une forme de socialisme démocratique. La structure sociétale est si totalisante et laisse si peu de place au changement que ces réformes ne vont que changer le degré de totalitarisme de l'URSS mais nullement la nature du régime, qui restera tel qu'il est, comme ce fut le cas lorsque les précédents dirigeants à l'instar de Khrouchtchev ou Andropov ont également tenté de mener des réformes<sup>133</sup>. Cette idée est superbement résumée dans des propos tenus par Malia et rapportés dans un article rédigé par Michel Wincock pour la revue *Vingtième Siècle* au cours de l'été 1989 : « La plupart de mes collègues américains s'enchantent de Gorbatchev, sans se rendre compte de la gravité de la crise économique. Or la société soviétique reste totalement dominée par un parti-Etat, ce qui est incompatible avec les buts avoués de l'entreprise gorbatchévienne. Gorbatchev ne semble pas se rendre compte de cette contradiction. Il veut renouveler l'appareil, et il s'y emploie comme on l'a vu, mais il ne peut évidemment pas envisager de démanteler l'appareil. Pendant ce temps, le problème économique reste à peu près insoluble. Les réformes agraires et autres ont été autant d'échecs [...] Le communisme est pris dans une tenaille : personne ne peut dire s'il va dépérir, s'il peut survivre encore longtemps ; pour ma part, je ne crois pas au passage en douceur du communisme soviétique à une sorte de social- démocratie, comme certains le pensent. La contradiction est trop forte aujourd'hui entre la libéralisation politique et l'impasse de la réforme économique. »<sup>134</sup>

Si cet article prouve sans l'ombre d'un doute que Martin Malia appartient au courant dit de l'histoire « totalitaire » de l'URSS, conduisant chez lui à un certain acharnement vis-à-vis de ce pays à une époque où l'espoir était plus généralement de mise, nous savons aujourd'hui

---

<sup>132</sup> Idem, pp.312-6

<sup>133</sup> Malia Martin (sous le pseudonyme de Z), « To the Stalin Mausoleum », art.cité, pp.336-344

<sup>134</sup> Winock Michel, « Martin Malia dans l'historiographie du monde soviétique », *Vingtième Siècle*, numéro 25, 1990, p.102

qu'évidemment, l'URSS était effectivement en pleine déliquescence quand Martin Malia rédigea son article et allait disparaître à peine une année plus tard.

L'autre article qui nous intéresse ici pour bien comprendre la pensée de Martin Malia est un article paru peu de temps après sa mort le 28 novembre 2004, dans la revue d'opinion *The New Republic*. Il fut intégralement traduit pour être publié au printemps 2005 dans la revue *Commentaires* accompagné d'éloges funèbres écrits par certains de ses anciens collègues. Une nouvelle fois, le titre choisi, *The Archives of Evil*, traduit quasiment mot à mot en français par *Les Archives du Mal*, est assez éloquent sur les sentiments que Martin Malia pouvait éprouver à l'encontre de la Révolution russe et de l'URSS, sentiments n'ayant guère évolué depuis la parution du précédent article que nous évoquions alors même qu'une dizaine d'années se sont écoulées. Ce qui a changé est bien évidemment la disparition définitive de l'URSS, ce qui donne l'impression, illusoire selon lui, que l'on peut mieux comprendre ce que fut le régime totalitaire soviétique maintenant que l'on avait atteint une forme de fin de l'Histoire telle que la concevait Hegel. Malia reprend d'ailleurs ici une citation qu'il appréciait particulièrement du penseur « *l'oiseau de Minerve ne prend son envol qu'à la fin jour* » (*Minerva's owl takes flight only as night falls*), c'est à dire que la totale compréhension de l'Histoire, l'atteinte d'une forme de sagesse, représentée ici par la chouette d'Athéna qui en était le symbole dans l'Antiquité, n'est possible que lorsque celle-ci est terminée, tout ce qui s'est déroulé auparavant faisant sens lorsqu'on compare les événements passés avec la situation présente<sup>135</sup>. Autrement dit, l'ouverture des archives soviétiques aurait permis une meilleure compréhension de ce qu'était la réalité soviétique et les vieilles querelles entre soviétologues totalitaires et révisionnistes ne seraient plus que de l'histoire ancienne car on pourrait enfin parvenir, dans une vision purement positiviste, à une forme de vérité concernant l'URSS et son histoire<sup>136</sup>.

Martin Malia ne nie pas que de nouvelles études peuvent désormais voir le jour, des études d'autant plus sérieuses qu'elles pourront bénéficier des données les plus complètes, là où les travaux des précédents historiens s'étant attelés à la question étaient forcément plus limités dans leur champ d'analyse du fait que ces ouvrages venaient principalement de l'Ouest de l'Europe et n'avaient de ce fait qu'une vision limitée du phénomène soviétique<sup>137</sup>. Cependant, il estime qu'il n'y a pas de réelles révélations dans les travaux qui sont menés car tout ce que l'on « découvre » dans cette ouverture des archives soviétique n'est somme toute que la confirmation de ce qui est

---

<sup>135</sup> Malia Martin, « The Archives of Evil », *The New Republic*, volume 231, numéros 22/23, 29 novembre 2004, p.34, et

Malia Martin « Les Archives du Mal... », art.cité, p.156

<sup>136</sup> Malia Martin « Les Archives du Mal... », art.cité, pp.156-157

<sup>137</sup> Idem, p.156

avancé depuis le début de ce genre d'études par les tenants de l'histoire totalitaire de l'URSS, lui inclus<sup>138</sup>. Il salue l'abandon de l'explication par les critères socio-économiques d'un régime soviétique qu'il estime n'être intéressant que dès lors qu'il est considéré sous l'angle politique et culturel, l'URSS étant une « idéocratie » plaçant l'idéologie au cœur de la vie quotidienne, ce qui n'est là qu'une redite du « Mensonge » dont il parlait dans son article paru dans le *Daedalus*<sup>139</sup>. Cela ne veut pas dire que tout est expliqué, au contraire, et qu'il convient de toujours travailler sur ce sujet car le mystère soviétique, prenant pour Martin Malia un sens quasi mystique, est toujours présent comme le montre ce passage en conclusion de son article : « *Gardons-nous d'oublier à quel point le phénomène a été incroyable. À très grands traits, voici son histoire : profitant de la désintégration de la société due à la Première Guerre mondiale, une petite bande d'idéologues a mis la main sur l'empire russe et, au milieu de ses ruines, a « construit le socialisme » en moins de vingt ans, exploit qui a fasciné et polarisé la planète et dont l'impact a été incommensurablement renforcé par la victoire de 1945, triomphe qui a fait de l'URSS une superpuissance. Mais le plus stupéfiant restait à venir : quarante ans plus tard, ce colosse à cheval sur le monde s'effondrait comme un château de cartes, en temps de paix et sans que ses élites politiques fassent rien pour le défendre.*

*Cette étrange épopée, quel que soit le jugement politique ou moral que nous portions sur elle, est à coup sûr sans équivalent dans l'histoire [...] Elle ne peut être approchée qu'avec un esprit très attentif, et dans l'étonnement devant une énigme qui ne se dissipera peut-être jamais : le mystère d'une ambition utopique impossible si fermement inscrite dans un pouvoir étatique qu'elle a duré trois quarts de siècle »<sup>140</sup>.*

Il est à noter par ailleurs que le ton de l'article est beaucoup moins polémique que celui paru dans *Daedalus*. Cependant, assez étrangement, la traduction française parue dans *Commentaires* ajoute des éléments de langage polémiques à ce texte l'étant peu en réalité car ne faisant que constater un tournant au sein de l'historiographie soviétique. On trouve en effet dans le texte français des titres en chapeau des différents paragraphes bien que la version originale n'en comportait pas. L'un de ces passages, reprenant l'idée selon laquelle l'URSS était entièrement fondée sur un mensonge quotidien de triomphe du modèle communiste déjà arrivé alors qu'il n'en était rien, que Malia ne désigne pas sous ce terme de mensonge ici, a ainsi pour titre « *Un délire idéologique en escalade permanent* », terme assez fort car surpassant en termes de vision péjorative celui de mensonge, sans que Martin Malia n'en soit donc à l'origine<sup>141</sup>.

---

<sup>138</sup> Idem, p.158 et p.165

<sup>139</sup> Idem, pp.159-161 et p.171

<sup>140</sup> Malia Martin « Les Archives du Mal... », art.cité, pp.165-6

<sup>141</sup> Idem, p.159

Un autre terme assez surprenant car n'étant pas exprimé ainsi par Malia va plus nous intéresser car il nous offre une vision assez intéressante de la façon que Martin Malia va avoir de travailler dès lors qu'il va s'intéresser à son ère des révolutions. On retrouve ainsi dans la traduction la mention du fait que François Furet aurait « *arraché* » l'étude de la Révolution française aux marxistes, idée encore une fois beaucoup plus forte que ce que voulait vraiment exprimer Martin Malia puisqu'il parlait simplement de « *take back* » pour désigner l'action de Furet dans la version originale, que l'on peut traduire simplement par « reprendre »<sup>142</sup>. Par-delà l'exagération qu'implique le mot « *arracher* » qui donne l'impression que François Furet est parvenu après une longue lutte à obtenir le droit d'écrire une histoire non marxiste de la Révolution française, cette phrase est révélatrice de la pensée de Malia à plus d'un titre. D'une part, cela montre qu'il était familier de l'œuvre de François Furet, ce qui n'est pas vraiment étonnant lorsque l'on considère que ce dernier travaillait à l'Ecole pratique des autres études lorsque Malia y travailla également et du fait du retentissement assez important de ses ouvrages. D'autre part, on peut y voir également le signe qu'il adhère aux idées de Furet et qu'il valorise sa méthode de travail. Cette idée est confirmée quelques lignes plus loin lorsque Malia insiste sur le fait qu'il convient pour les historiens de la nouvelle génération ayant les moyens d'avoir potentiellement une lecture apaisée de la révolution russe, de travailler à la rédaction de l'équivalent pour cet événement de ce que fut *Penser la Révolution française*, ouvrage majeur de François Furet comme nous l'avons vu<sup>143</sup>. Ce souhait fut en réalité accompli par lui-même, son *Histoire des révolutions* étant pensé comme un ouvrage hors des polémiques valable pour toutes les révolutions.

### III/ Histoire des Révolution ou l'ère des révolutions pensée comme un grand processus révolutionnaire du XIe au XXe siècle

#### *A/ Présentation générale de l'ouvrage et limites d'une méthode*

##### *Une lecture conservatrice de l'ère des révolutions*

*Histoire des Révolutions*, publié donc en 2004 grâce au travail de son élève Terrence Emmons sur les notes et brouillons laissés par son mentor, constitue à notre connaissance le travail le plus complet et le plus sérieux pouvant être vu comme une lecture conservatrice de l'ère des révolutions. Il convient déjà de noter que le titre français est beaucoup moins explicite sur les

<sup>142</sup> Malia Martin, « The Archives of Evil », art.cité, p.36, et Malia Martin, « Les Archives du Mal... », art.cité, p.158

<sup>143</sup> Malia Martin, « Les Archives du Mal... », art.cité, p.165

\*\*\*

finalités du livre de Martin Malia, *Histoire des révolutions* étant un titre relativement vague et ne laissant pas nécessairement présager qu'il y a un lien et donc un processus dont chaque révolution serait une étape. De ce point de vue, le titre anglais, *History's Locomotives : Revolutions and the Making of the Modern World*, qui fut choisi par Emmons en s'inspirant de la formule utilisée par Marx pour désigner les révolutions, est beaucoup plus explicite tant sur le rôle moteur des révolutions et sur le fait que toutes les révolutions sont autant d'étapes vers un but, ici la création du monde moderne<sup>144</sup>. Les titres provisoires donnés par Martin Malia à son travail étaient encore plus clairs de ce point de vue, puisqu'il envisageait d'appeler son ouvrage *Forme et Essor de la Révolution Occidentale : des hussite aux bolcheviks, 1415-1991* ou *Le Processus Révolutionnaire Européen, 1415-1991*, ces deux titres montrant bien qu'il souhaite créer une ère des révolutions beaucoup plus longue que les auteurs que nous avons étudiés jusqu'à présent et surtout que toutes les révolutions de l'Histoire menaient quelque part, qu'il y avait un sens de l'Histoire qu'il souhaitait ainsi montrer<sup>145</sup>.

*Faire de la staséologie sans le savoir : l'adoption paradoxale d'un schéma révolutionnaire*

Avant de nous plonger dans ce qui constitue à proprement parler les débuts de l'ère des révolutions qui nous est présentée par Martin Malia, plusieurs remarques introductives sont nécessaires pour bien présenter ses méthodes et voir en quoi il diffère ou au contraire se rapproche en cela des deux autres historiens de l'ère des révolutions que nous avons déjà étudiés. Tout l'intérêt de Martin Malia en tant qu'historien de l'ère des révolutions tient tout à la fois en sa Volonté de créer une ère des révolutions cohérente qu'en sa volonté de réflexion et de rejet de ce qui constituait jusqu'à présent la matière qu'il appelle la staséologie, c'est à dire l'étude des révolutions<sup>146</sup>. Cette volonté de réfléchir sur la façon dont les chercheurs en sciences sociales ont avant lui tenté d'expliquer pourquoi il y avait des révolutions est d'autant plus intéressante qu'elle conduit à un paradoxe étonnant dans le sens où il remet vivement en cause ce qui, selon lui, constitue plus un travail souhaitant établir une forme d'idéal-type des révolutions, comme s'il s'agissait d'une pathologie, pour reprendre son terme, dont il conviendrait d'établir les symptômes pour tenter de la soigner<sup>147</sup>. Cet apparent rejet de ce que fut l'étude des révolutions jusqu'à lui s'explique en fait relativement simplement par le fait que ce les historiens ayant précédemment travaillé sur la notion s'intéressaient tous aux facteurs socio-économiques pour tenter de comparer

<sup>144</sup> Malia Martin, *Histoire des Révolutions*, op.cité, p.12

<sup>145</sup> Ibid.

<sup>146</sup> Malia Martin, *Histoire des Révolutions*, op.cité, p.403

<sup>147</sup> Idem, p.404

\*\*\*

les révolutions et ainsi établir un idéal-type alors que pour lui, seuls les facteurs politico-culturels priment<sup>148</sup>. Même Jacques Godechot, dont le travail a pourtant marqué l'historiographie de l'étude des révolutions et qui avait tenté lui aussi de se détacher des seuls facteurs socio-économiques pour se concentrer également sur les facteurs politiques et culturels, ne trouve pas grâce à ses yeux et n'est d'ailleurs pas mentionné une seule fois tant dans les passages qu'il consacre à l'historiographie des révolutions que dans les notes que l'on trouve à chaque fin de chapitre. Pourtant, et c'est là tout le paradoxe, il propose lui-même une sorte d'idéal-type des révolutions. Le schéma des révolutions qu'il propose est ainsi le suivant, qu'il applique tel quel à chaque révolution : face à une situation politique ou culturelle anormale, les nobles et les bourgeois, plus globalement les modérés, cherchent à obtenir des réformes pour rétablir la situation telle qu'elle devrait être. Face à la résistance tant de la royauté que des religieux de haut rang dans le cas des révolutions religieuses, une partie des nobles et de la bourgeoisie s'allient avec la population, le Peuple, et s'ensuit une période où les radicaux dominent et réclament beaucoup plus que ce qui était souhaité par les réformateurs initiaux, avec ce que cela implique de violences et de situations dramatiques. Face à cette réaction, les modérés prennent peur et acceptent une nouvelle alliance avec la royauté et les conservateurs afin de rétablir l'ordre et ainsi éviter que la phase radicale ne se poursuive, ce que fut pour Martin Malia « Thermidor », cette période de la chute du gouvernement révolutionnaire français en 1794 devenant une forme d'allégorie de cette situation que Malia utilise pour toutes les autres révolutions, même celles antérieures<sup>149</sup>. Ce schéma s'appliquant à toutes les révolutions étudiées par Martin Malia est intéressante car révélatrice de sa pensée profonde concernant les révolutions et de la lecture conservatrice qu'il en fait : en effet, on voit que comme chez François Furet, c'est bien la révolution « par-le-haut » qui est vue comme la seule légitime et bien que l'on ne trouve pas ici l'usage du mot « *dérapiage* », force est de constater que le tournant radical tel qu'il est décrit par Malia est très similaire tant la méfiance envers le Peuple et le mauvais tournant qu'il ferait prendre aux révolutions est ici palpable. C'est intéressant également dans le sens où c'est ce qui distingue une nouvelle fois Martin Malia des deux historiens précédents ayant travaillé sur l'ère des révolutions qui accordaient une plus grande importance aux populations, même si c'était vrai à différents degrés, Hobsbawm y accordant plus d'importance que Godechot. L'entrée du peuple dans le jeu n'est ici perçue que négativement et comme un processus devant être stoppé pour parvenir à un retour à la normale de la situation après cette période révolutionnaire, du moins jusqu'à la Révolution russe<sup>150</sup>.

---

<sup>148</sup> Idem, pp.420-1

<sup>149</sup> Malia Martin, *Histoire des Révolutions*, op.cité, pp.81-3

<sup>150</sup> Idem, pp. 84-5

Révolution tel que le comprend ici Martin Malia est à prendre par ailleurs dans un sens bien plus large que celui traditionnellement admis en matière d'étude de ces événements, soit le passage d'un régime politique à un autre par la violence. Pour être plus précis, il montre l'évolution de cette idée de révolution et montre comment on est passé d'une définition dite copernicienne, c'est à dire le mouvement d'une planète autour d'un corps céleste avant de regagner sa position initiale, ce qui signifie des révolutions pensées comme des restaurations en quelque sorte, à la définition moderne de ce mot communément admise. Cela lui permet de distinguer un avant et un après 1789 et ainsi d'inclure beaucoup plus de révolutions dans sa définition de l'ère, sans qu'il n'y ait de contradictions.

Enfin, et cela ne nous étonnera pas au vu de la zone géographique définie par les deux historiens de l'ère des révolutions précédentes mais Martin Malia ne considère dans son ère des révolutions que l'Europe, une Europe toutefois comprise au sens large puisqu'il inclut également la Russie mais aussi les Etats-Unis, ces derniers en tant que colonie européenne<sup>151</sup>. La focale est placée sur l'Europe car en historien révisionniste, Martin Malia accorde le primat à la culture pour expliquer les révolutions, et estime que l'Europe, comprise donc au sens large, constitue une telle aire culturelle du fait d'un système féodal commun et d'une religion commune, le christianisme<sup>152</sup>. Ce primat accordé aux aires culturelles a le mérite d'essayer d'expliquer pourquoi des révolutions ont lieu en Europe et pas ailleurs, même si l'usage d'aire culturelle n'est pas forcément un concept innocent et de plus en plus sujet à controverse depuis la publication du *Choc des Civilisations* de Samuel Huntington. Ce concept étant celui utilisé par Martin Malia, nous l'utiliserons pour expliciter sa théorie, avec toutes les réserves que cela suppose d'emblée.

### *Les prémisses de l'histoire des révolutions*

La méthode de Malia étant maintenant présenté, il convient de comprendre qu'est ce qui constitue la base du grand processus révolutionnaire européen et donc de son ère des révolutions. Ce qui marque véritablement le début de l'ère des révolutions telle que pensée par Martin Malia est en fait le système féodal et religieux tel qu'il existait au XIe siècle en Europe.

Ce caractère spécifiquement européen de la révolution avant le 20e siècle tient en effet aux bases créées par le système féodal propre à l'Europe qui va se développer plus particulièrement à l'est de celle-ci, avec l'existence d'un lien entre le souverain et ses vassaux impliquant que si l'un des deux ne respecte pas son « contrat », l'autre partie peut légitimement le destituer<sup>153</sup>. Il est à noter

---

<sup>151</sup> Idem, pp.26-32, 398-401 et 420-1

<sup>152</sup> Malia Martin, *Histoire des Révolutions*, op.cité, pp.15-8 et 420-1

<sup>153</sup> Idem, pp.37-40

que la description du système féodal est la meilleure description de ce que fut réellement ce système puisque là où Godechot reprenait ce mot pour désigner le système tel qu'il existait sous l'Ancien Régime, il ne faisait que reprendre à son compte ce que les révolutionnaires eux-mêmes dénonçaient comme étant une sorte de système esclavagiste propre à l'Europe. Martin Malia prend ici un malin plaisir à s'en tenir à la stricte définition de ce qu'était le lien féodal et la rappelle d'ailleurs, n'accablant pas ce système de tous les maux comme ce fut le cas chez les révolutionnaires et chez les historiens marxistes mais ne faisant que le présenter, en insistant sur le potentiel révolutionnaire qui prévaut dans le système féodal<sup>154</sup>. En effet, la rupture du contrat et la possible rébellion qu'elle implique représentent une potentialité révolutionnaire qui n'échappa pas aux parties prenantes à ce lien et de nombreuses révolutions tirèrent partie de cette possibilité. L'autre facteur crucial pour comprendre les prémises de l'ère des révolutions de Martin Malia est la pérennisation, la diffusion et surtout l'implantation ferme de l'Eglise Catholique en Occident. Eglise qui, en cherchant à augmenter son pouvoir et à se diffuser, s'éloigne peu à peu de son sacerdoce et de ses valeurs et ouvre la possibilité de vouloir revenir à une Eglise moins « mondaine », plus proche des valeurs chrétiennes originelles chez ses opposants<sup>155</sup>. Ces événements qui furent qualifiés d'hérésies, d'autant plus nombreuses dans un contexte millénariste où l'on pense la fin du monde proche et dans lequel il convient de se réformer au plus vite, sont ainsi autant de potentielles révolutions pour Martin Malia, avec quelques-unes qui parvinrent à leurs fins<sup>156</sup>.

Par ailleurs, la présence d'un Etat fort et centralisé est également crucial pour expliquer les révolutions. En effet, Martin Malia montre que la plupart des révolutions qui réussirent avait un Etat contre qui se rebeller, ce qui d'ailleurs représente un facteur expliquant pourquoi telle ou telle révolution réussit mieux qu'une autre. Plus l'Etat est fort, plus l'opposition à celui-ci, surtout de la part des nobles, sera importante, et dès lors plus la révolution aura de chances de réussir.

Il existe enfin un « gradient » culturel allant de l'ouest de l'Europe, Etats-Unis inclus donc, à l'est qui représente une différence en termes de « degré » d'étatisation, de féodalisation et de pouvoir de la religion qui explique pourquoi il y eut plus au moins de révolutions dans telle ou telle partie de l'Europe. Le cœur révolutionnaire de l'Europe est en quelque sorte l'Ouest de celle-ci, avec une étatisation forte, une économie florissante et une hiérarchie religieuse qui s'autonomise et renforce son pouvoir. Une deuxième partie correspondant au Sain-Empire Germanique est moins touchée par les révolutions du fait d'une faible étatisation, d'une religion plus faible qu'à l'ouest et d'une moins grande insertion dans l'économie européenne. Enfin une partie à l'est existe,

---

<sup>154</sup> Idem, pp.38-9

<sup>155</sup> Malia Martin, *Histoire des Révolutions*, op.cité, pp.15-7

<sup>156</sup> Idem, pp.49-51

surtout en Russie, où le pouvoir est certes fort mais peut-être trop fort, ne permettant pas de rebellions, et où un quasi servage règne encore. Ces trois zones vont ainsi être diversement impliquées dans l'ère des révolutions, avec d'ailleurs une arrivée assez tardive dans celle-ci des pays les plus à l'est<sup>157</sup>.

Cet héritage du début du XIe siècle ouvre donc la voie, selon Martin Malia, à un grand processus révolutionnaire que l'Europe a connu pendant environ 5 siècles. Processus est important à noter ici car comme pour les autres historiens de l'ère des révolutions, Martin Malia estime que l'histoire a un sens et va développer cette idée tout au long de son ouvrage. L'ère des révolutions selon Martin Malia va ainsi débiter avec les hérésies du XIVe au XVIe siècle puis se poursuivre avec les révolutions des XVIIe et XVIIIe siècles, qui vont donner son sens moderne aux révolutions, et se conclure par la Révolution russe, qui occupe une place à part dans l'ère des révolutions telle que décrite par Martin Malia. Une ère des révolutions beaucoup plus longue que celle que nous avons étudiée mais qui correspond bien aux nouvelles tendances historiographiques au moment de la rédaction de l'ouvrage par Martin Malia puisque ce que l'on appela la Nouvelle Histoire dominait alors et prônait d'étudier le temps long pour comprendre le présent, pour éclairer ce dernier<sup>158</sup>

Tous ces éléments introductifs étaient en tout cas nécessaires pour bien appréhender l'ouvrage et comprendre le raisonnement de l'auteur qui lui permet de tracer un processus partant des révoltes hussites en Bohême au 15e siècle et se terminant en 1917 avec la révolution russe.

### *B/ De la révolte hussite à la Révolution française : des débuts de la révolte au triomphe de la révolution moderne et des valeurs libérales*

Comme nous l'avons déjà évoqué, le processus décrit par Martin Malia connaît 3 étapes clés : un début, un renouveau et une fin. Nous allons donc maintenant nous intéresser à ces 3 étapes correspondant aux 3 parties du livre en essayant de voir comment les révolutions au cours de notre période d'étude se complètent et les changements qu'elles ont pu apporter dans la manière de concevoir la révolution, afin de voir quel est le sens que Martin Malia donne à son ère des révolutions, ce qu'il souhaite montrer avec cette dernière.

*Les proto-révolutions des 15e et 16e siècle : l'ouverture d'une possibilité de révolte contre l'ordre établi.*

---

<sup>157</sup> Idem, pp.33-6

<sup>158</sup> Bourdé Guy et Martin Hervé, *Les Ecoles Historiques...*, op.cité, pp.239-246

Avant toute chose, il convient de préciser que cette première partie ne traite en fait pas directement de révolutions car la plupart des révoltes évoquées n'aboutirent pas au passage d'un ancien régime à un nouveau du fait que le régime en place parvint toujours à se maintenir au pouvoir en réprimant les troubles causés par les révolutionnaires. La seule exception de taille étant les Pays-Bas, qui se détache nettement des autres révolutions de cette partie en n'ayant pas des bases religieuses mais politiques et en ayant réussi en obtenant son indépendance vis-à-vis de l'Espagne là où les autres révolutions échouèrent.

Malgré tout, qu'il s'agisse de la révolte hussite ou de la Réforme luthérienne, ces germes de révolutions ouvrent en fait la voie aux révolutions futures car elles représentent le début d'une forme de contestation de l'ordre établi, plus particulièrement de l'ordre religieux existant en Europe. Comme nous l'avons vu, l'Eglise est de plus en plus perçue comme s'éloignant de ce qu'elle devrait vraiment être, ne serait-ce que par-rapport à la cupidité qui semble s'être emparée d'elle. Ce constat, auquel vient s'ajouter le développement du millénarisme, soit la croyance que l'apocalypse et le jugement dernier sont proches et donc qu'il convient de se repentir et de respecter les dogmes religieux, entraîne de nombreux mouvements proto-révolutionnaires qui visent à réformer l'Eglise pour que celle-ci soit plus proche des Saintes Ecritures et de sa mission sacerdotale<sup>159</sup>. La révolte hussite, tout comme la réforme luthérienne, n'entendaient pas bouleverser durablement l'ordre établi. Dans les deux cas d'ailleurs, les mouvements entendaient avoir beaucoup moins d'écho que celui qu'ils n'eurent et Martin Malia les présentent souvent dépassés par ce qu'ils ont créé, les nobles bohémiens rejetant les formes extrêmes que prirent les mouvements religieux s'inspirant de la réforme prônée par Jan Hus. Celui-ci voulait simplement obtenir initialement le droit pour les laïcs de pouvoir communier sous les deux espèces, c'est à dire en mangeant le pain et en buvant le vin, cette deuxième forme de communion n'étant plus admise au sein de l'Église catholique que pour les prêtres. Cet enjeu était en effet primordial pour les croyants, qui pensaient qu'ils ne recevaient pas la présence du Christ s'ils ne communiaient que sous l'une ou l'autre des espèces<sup>160</sup>. Dans le cas de Luther, sa critique de la vente des indulgences et sa volonté de revenir à une foi plus proche des écritures et fondée sur la seule foi n'impliquaient pas une remise en cause totale du système religieux de son époque mais plutôt une volonté de revenir à une forme d'Eglise originelle, quasi mystique. Par conséquent, les mouvements paysans éclatant peu de temps après sa création du protestantisme furent vivement condamnés par Luther et par conséquent violemment réprimés<sup>161</sup>. On en revient ainsi à cette peur du peuple et de ses excès, qui viendrait gâcher des réformes justes dans l'esprit de Martin Malia.

---

<sup>159</sup> Malia Martin, *Histoire des Révolutions...*, op.cité, pp.65-9

<sup>160</sup> Malia Martin, *Histoire des Révolutions...*, op.cité, pp.69-79

<sup>161</sup> Idem, pp.109-127

A ces deux protos-révolutions, Martin Malia ajoute la période de la réforme en France ainsi que la révolution des Pays-Bas. Somme toute l'ajout de la France semble pleinement logique puisqu'il s'agit une fois encore d'une guerre entre protestants et catholiques qui entendent parvenir à gagner le roi à leur cause afin de faire triompher leurs idées. Les deux religions se constituent en sorte de proto-partie dont le « programme » est la défense de leurs dogmes respectifs et la victoire étant finalement emportée par le parti conservateur catholique<sup>162</sup>. En revanche, force est de constater que l'inclusion de la révolution des Pays-Bas dans cette partie est assez étrange car ne répondant pas aux mêmes logiques que les autres révolutions religieuses telles que nous venons de les voir. En fait, pour le dire autrement, la révolution des Pays-Bas conclut la première partie de l'ouvrage de Martin Malia car elle constitue en quelque sorte un moment charnière entre les proto-révolutions précédentes et les révolutions à venir. La crise hollandaise commence en effet comme les autres révolutions ayant des motifs religieux par le fait que le conflit entre la royauté et les nobles commence en 1559 quand Philippe II, fils de Charles Quint et empereur du Saint-Empire Germanique depuis la mort de ce dernier, confie la régence des Pays-Bas à sa demi-sœur et surtout au cardinal Antoine Granvelle. Ce dernier va créer une Inquisition spéciale chargée de juger les cas d'hérésies au détriment des tribunaux des différents Etats composant les Pays-Bas pour qui il s'agissait d'un privilège<sup>163</sup>. Les nobles, dont le stadhouder Guillaume d'Orange, vont ainsi entrer en opposition avec ces nouvelles mesures et réclamer l'assouplissement voire l'abrogation de ces mesures alors que le protestantisme commence à gagner le pays. Alors que le mouvement se radicalise avec notamment une crise grave en 1566, date à laquelle les calvinistes brûlent un peu partout des images pieuses, Philippe II décide d'envoyer le duc d'Albe pour rétablir la situation aux Pays-Bas, ce qu'il fit avec l'appui de la majorité modérée, provoquant le départ de nombreux radicaux, dont Guillaume d'Orange<sup>164</sup>. Révoltes sur révoltes éclatèrent ainsi aux Pays-Bas, opposant deux camps, les princes d'Orange soutenus par les radicaux calvinistes, et les régents nommés par l'empereur généralement soutenus par les modérés et les catholiques. Les nobles et les bourgeois oscillent entre les deux camps, en fonction des circonstances même si globalement la violence dont font preuve les calvinistes, les radicaux de cette révolution, les inquiète<sup>165</sup>. A la fin du conflit, les anciennes provinces des Pays-Bas sont ainsi divisées en deux entités. D'une part les Provinces Unies qui sont constituées de sept des provinces du nord devenues des républiques autonomes de ce que furent les Pays-bas et qui furent créées en 1581. La tolérance religieuse est respectée dans ces

---

<sup>162</sup> Idem, pp.146-155

<sup>163</sup> Malia Martin, *Histoire des Révolutions*, op.cité, , pp.161-2

<sup>164</sup> Idem, pp.163-6

<sup>165</sup> Idem, pp.167-172

Provinces Unies et elles sont gouvernées par les princes d'Orange. La deuxième entité est les Pays-Bas Méridionaux restés catholiques et sous domination espagnole<sup>166</sup>. On retrouve donc un mélange unique de ce que furent les proto-révolutions et les révolutions du XVIIIe siècle, surtout celle américaine, avec au départ des causes religieuses similaires à celles des révolutions hussites et luthériennes mais dont la finalité était d'obtenir l'indépendance vis-à-vis d'une puissance étrangère, comme ce fut le cas des Etats-Unis par la suite<sup>167</sup>.

Deux constats s'imposent avec ces proto-révolutions : d'abord, on comprend d'emblée pourquoi l'ère des révolutions telle que pensée par Martin Malia est plus longue que celles de Hobsbawm et Godechot. En sortant de l'analyse strictement socio-économique, Martin Malia peut englober dans son ère des révolutions des événements qui n'ont justement pas comme base ces problèmes liés à l'économie, même s'il est vrai que les questions de dettes reviennent fréquemment. Les révoltes liées aux contextes plus socio-économique, comme la révolte des paysans dans l'Allemagne luthérienne, sont vues de toute manière comme les périodes radicales auxquelles il convient de mettre fin.

Par ailleurs, on voit surtout que pour la première fois avec ces révolutions, qui ne s'attaquent pour l'instant qu'à l'aspect religieux de la société de leur époque, si l'on excepte la révolution des Pays-Bas, il est possible de contester l'ordre établi et que même une révolte pour réclamer à un ordre ancien mythique peut jouer un grand rôle quant à l'évolution des sociétés. Cette leçon ne fut pas oubliée et fut appliquée avec d'autant plus de vigueur lors des révolutions des deux siècles suivants.

### *Les révolutions du 17e et 18e siècle : le renouveau d'un concept*

Dans la deuxième partie de son ouvrage, Malia évoque les révolutions anglaises, américaines et françaises qui sont les premières représentantes de révolutions abouties, hormis celle des Pays-Bas donc, et qui introduisent des nouveaux concept clés pour les révolutions : le principe de liberté et d'égalité.

Ce qui change d'abord et avant tout avec ces révolutions est que désormais, il existe des entités « *légal-constitutionnelles* » comme elles sont nommées par Martin Malia, entités capables de s'opposer à un pouvoir royal beaucoup trop puissant et surtout de proposer une alternative en termes de gouvernance sérieuse. Qu'il s'agisse des Parlements anglais, du Congrès continental américain ou de la constitution par une partie de la noblesse, des religieux et des représentants du Tiers-Etats d'une Assemblée Nationale en France, une lutte acharnée se met en place entre eux et

---

<sup>166</sup> Idem, pp.172-3

<sup>167</sup> Idem, pp.174-5 et 218-9

la royauté pour obtenir la souveraineté dans un Etat de plus en plus centralisé<sup>168</sup>. Le cœur des révolutions anglaises, américaines et françaises se situe là pour Malia, comme pour les révolutions précédentes, il y a dans les cas français et anglais une phase modérée, puis radicale avant que les modérés ne l'emportent à nouveau et normalisent la situation. La phase radicale de la révolution Anglaise est toute trouvée dans la République de Cromwell, qui connaît son Thermidor dans une restauration de la Monarchie modérée en soutenant les principes exprimés par les parlementaires<sup>169</sup>. En France, le modèle est évident puisque cette révolution constitue indubitablement l'idéal-type des révolutions selon Malia, avec une première phase modérée jusqu'en 1793 et la mort du roi, moment à partir duquel Robespierre prend le pouvoir et où la Terreur prend forme avant que Thermidor ne survienne et que les ennemis d'hier se retrouvent au sein du Directoire<sup>170</sup>.

Il convient cependant que nous nous attardions sur deux des révolutions concernées par ce chapitre, celle américaine et celle française.

La première constitue en effet un cas à part dans la théorie de Malia puisque l'on sent qu'il est en peine de bien l'intégrer à son ère des révolutions, comme on peut le ressentir dès le titre du chapitre consacrée à cette révolution qui parle d'un « *heureux hasard* » pour expliquer la Révolution américaine<sup>171</sup>. L'Amérique n'a d'abord aucun des soucis qui existe alors en Europe, ni une survivance jugée néfaste de l'Ancien Régime, ni problèmes religieux. Il n'y a pas eu non plus de radicalisation du mouvement et on est parvenu sans trop de violence et du premier coup à établir une république<sup>172</sup>. A bien des égards, la révolution américaine est en fait très similaire à la révolution des Pays-Bas dans le sens où il s'agit aussi d'une guerre d'indépendance vis-à-vis d'une monarchie étrangère dont l'ingérence est de plus en plus mal perçue, ce qui se traduit dans le cas américain par les taxes imposées par le gouvernement anglais alors que jusqu'à présent, les assemblées des différents Etats américains levaient leurs propres taxes<sup>173</sup>. Somme toute, il ne s'agit pas non plus réellement d'une révolution au sens moderne du terme dans le sens où les américains se soulevèrent pour tenter de rétablir un ordre perdu à leurs yeux par l'intervention anglaise<sup>174</sup>. Ce fut véritablement dans ses finalités que la Révolution américaine fut novatrice

---

<sup>168</sup> Malia Martin, *Histoire des Révolutions*, op.cité, pp.186-199, 227-236 et 252-266

<sup>169</sup> Idem, pp.190-214

<sup>170</sup> Idem, pp.270-3

<sup>171</sup> Malia Martin, *Histoire des Révolutions*, op.cité, p.215

<sup>172</sup> Idem, pp. 216-220

<sup>173</sup> Idem, pp.228-232

<sup>174</sup> Idem, 229-230

dans le sens où d'une part, elle représente la deuxième guerre d'indépendance réussie mais surtout parce qu'elle fut la première à créer une République prônant des valeurs libérales, à la différence cette fois des Pays-Bas qui avait certes créé des républiques au sein des Provinces-Unies. Celles-ci n'étant pas des Républiques au sens moderne du terme notamment en l'absence d'une constitution que fit, lui, le gouvernement américain. Plus globalement, on ressent clairement à la lecture de ce chapitre que Martin Malia semble voir dans le modèle américain le « bon » modèle d'une révolution, notamment parce qu'il empêcha le socialisme de se développer en son sein du fait de la grande liberté et des grands espaces laissés à chacun, ce courant de pensées étant très mal perçu par Malia comme nous l'avions vu<sup>175</sup>.

Une nouvelle fois cependant, c'est ici la Révolution de 1789 qui occupe une place centrale et qui représentent vraiment la clé de voûte de l'ouvrage de Malia en représentant un nouveau moment charnière et surtout en donnant sa définition moderne au mot révolution. Avant 1789, révolution conservait le sens de retour en arrière, de restauration. Les réformes religieuses souhaitaient revenir à une Eglise plus proche de celle des origines, le parlement anglais à l'origine de la révolution souhaitait récupérer le pouvoir qui était, selon lui, le sien avant que la royauté ne le confisque et les colons américains souhaitaient un retour aux droits concédés par le roi anglais et « confisqués » par ce dernier.

Avec et après 1789, révolution prend le sens de passage d'un ancien régime à un nouveau régime, parfois créé de toute pièce. Ce changement de définition représente de fait également un changement de paradigme qui influença grandement les siècles à venir, comme l'exprime bien l'auteur lui-même : « *Après 1789, il ne pourra plus jamais y avoir de révolutions innocentes. La frénésie de changement qui a débuté en 1776 et qui atteint son point culminant dès les années qui suivent la prise de la Bastille, a révélé pour la première fois au monde qu'il est possible de réinventer la condition humaine. Le secret est lâché : l'histoire se fait par des révolutions. Le scénario moderne de libération est désormais accessible au monde entier. Les hommes peuvent en prévoir la répétition plus réussie, ils peuvent théoriser sa nature et son déroulement, et même s'organiser pour en déclencher l'éclatement. Le siècle qui va de 1815 à 1914 vit dans une culture d'anticipation révolutionnaire permanente* »<sup>176</sup>. Autrement dit, ce qu'est une révolution et ce qu'elle peut amener sont désormais connus de tous et il ne tient qu'aux révolutionnaires à venir de suivre la voie tracée par la Révolution française pour réformer la société, voire de la dépasser en ce sens.

Le résumé de la Révolution française est somme toute classique tant si l'on suit sa propre théorie que la lecture conservatrice. Il y a une bonne phase, de 1791 à 1792, années au cours desquelles

---

<sup>175</sup> Idem, p.237

<sup>176</sup> Malia Martin, *Histoire des révolutions*, op.cité, p.289

on met fin aux abus de l'Ancien Régime et on donne à la France son nouveau régime constitutionnel. Puis survint 1792 et la République Jacobine, vue comme un dérapage ou en tout cas comme la phase radicale de la Révolution, que Thermidor et l'avènement du Directoire achèvent. Ce qui constitue la nouveauté de 1789 tient en réalité en deux choses : d'abord, elle eut un tel retentissement international, notamment du fait des campagnes menées à l'extérieur de la France et la radicalité de son cours qu'elle ne pouvait que marquer les esprits<sup>177</sup>. Ensuite, c'est l'universalité de ses valeurs qui constitue selon Malia le cœur de l'héritage de la Révolution française. Les révolutions religieuses ont remise en cause l'ordre séculier tel qu'il existait alors. Les révolutions anglaises et américaines ont chacune leur tour présenté un opposant légal au roi sous la forme des Parlements et ont défendu les premiers des droits libéraux pour ses citoyens. Mais la France, en plus de créer un ordre totalement nouveau et d'abolir les vestiges de l'ancien régime, proclame non seulement les droits de l'Homme et les principales libertés mais surtout proclament celles-ci universelles<sup>178</sup>. Les révolutions des deux derniers siècles vont s'inspirer de ces principes et surtout de la devise française, en constatant que si la liberté et la fraternité sont plus ou moins admises, il n'en va pas de même de l'égalité, qu'il convient de conquérir<sup>179</sup>.

Il est intéressant de voir que sur ce point à nouveau, Martin Malia et Jacques Godechot sont relativement proches puisque l'universalité des Droits de l'Homme telle que proclamée par les révolutionnaires français représente aussi chez ce dernier une nouvelle étape dans son ère des révolutions. Ce qui les distingue cependant est le fait que les facteurs socio-économiques sont primordiaux chez Godechot pour expliquer les révolutions là où on ne les retrouve quasiment pas chez Malia, qui ne s'en préoccupe pas ou peu.

### *C/ Des révolutions de 1848 à la Révolution d'Octobre : le ressort de la Tragédie soviétique qui se détend.*

*Des révolutions de 1848 à la naissance du marxisme : la continuation des idéaux révolutionnaires français et la volonté de les surpasser*

La première moitié du siècle suivant s'inscrit pleinement dans la logique développée jusque-là par Malia puisque toutes les révolutions, jusque celles de 1848, eurent pour but d'appliquer dans les sociétés de l'ouest de l'Europe les principes issus de la Révolution française tout en luttant contre les restaurations qui virent le jour un peu partout en Europe. Toutes les révolutions de la

<sup>177</sup> Idem, pp.289-290

<sup>178</sup> Idem, pp.283-5

<sup>179</sup> Idem, pp.322-3

\*\*\*

première moitié du XVIIIe siècle ont pour but avoué de rejouer 1789, notamment dans les pays n'ayant pas connu de révolutions, et c'est là toute l'erreur de ces mouvements selon Malia puisque la Révolution française va en quelque sorte se rejouer à l'envers dans le sens où les radicaux et les socialistes vont d'emblée prôner une alliance entre le peuple et la bourgeoisie pour contrer les nobles et les rois, poussant les modérés à préférer le parti de l'Ordre, les républicains conservateurs et les monarchistes, pour éviter qu'une nouvelle Terreur ne prenne place<sup>180</sup>. C'est ainsi, par exemple, que si le gouvernement provisoire français de 1848 comptait en son sein quelques socialistes, dont par exemple Louis Blanc, les troubles menés par les radicaux souhaitant pousser la IIe République à adopter de nouvelles mesures vont effrayer les modérés et en quelque sorte les précipiter dans les bras de Louis-Napoléon Bonaparte, comme représentant du maintien de l'Ordre et comme héritier de son oncle, qui avait su concilier l'héritage de la monarchie et de la République<sup>181</sup>.

Plus globalement, trois courants de pensées s'opposent dans les divers pays européens concernés par les révolutions, à savoir les libéraux, partisans du laisser-faire et héritier des valeurs de la Révolution Française, les socialistes, nouveau courant utopique, qui ne conçoivent pas leur programme en terme de lutte des classes mais comme une volonté de parvenir à une plus grande égalité et de cette façon une plus grande harmonie dans la société, et enfin les nationalistes, qui se fondent pour l'instant majoritairement sur le facteur linguistique<sup>182</sup>. Si les deux premiers courants sont ceux qui s'affrontent d'abord et avant tout à l'ouest de l'Europe et surtout en France, le nationalisme constitua un défi important en Italie mais surtout dans l'empire Austro-Hongrois où la défense d'une identité culturelle spécifique à la Prusse par exemple s'oppose à une monarchie multi-ethnique. Faute d'un soutien suffisant dans la population et surtout au sein de l'armée, ces mouvements nationalistes ne parvinrent pas à mener de révolutions en 1848 et les monarchies d'Europe Centrale tinrent bon jusqu'en 1918<sup>183</sup>. Ces mouvements s'opposèrent au sein des pays d'Europe centrale et de l'ouest mais généralement, la crainte du socialisme et des radicaux pousse les autres mouvements à se regrouper autour des partisans de l'Ordre et à tolérer des révolutions modérés<sup>184</sup>.

---

<sup>180</sup> Malia Martin, *Histoire des Révolutions*, op.cité, pp.313-4

<sup>181</sup> Idem, pp.308-313

<sup>182</sup> Idem, pp.297-303, 306-8 et 314-8

<sup>183</sup> Malia Martin, *Histoire des Révolutions*, op.cité, pp.314-8

<sup>184</sup> Idem, pp.318-320

Avant de parler du marxisme, il convient également de noter en ce qui concerne le socialisme qu'en développant son histoire, Martin Malia rejette totalement la révolution telle que pensée par Éric Hobsbawm. L'estimant désuète et allant jusqu'à la qualifier de « *subterfuge* », masquant ce qui fut la réalité de cette époque, Martin Malia affirme que contrairement à ce qu'affirmait Hobsbawm, il n'y a pas une sorte de mouvement paneuropéen bourgeois et que surtout, la révolution industrielle anglaise n'est pas un autre aspect d'un bouleversement dont la Révolution française fut un symptôme. Il en tient pour preuve le fait que l'on ne saurait évaluer l'évolution politique des sociétés européennes simplement du fait des évolutions économiques, ce qui est particulièrement vrai dans le cas du développement du socialisme dans le sens où le développement de celui-ci fut inexistant en Angleterre, pourtant lieu le plus touché par la Révolution industrielle. Le socialisme grandit au contraire en France, du fait selon Malia non pas des développements économiques mais des développements politiques qui n'apportèrent pas l'égalité tant souhaitée en 1789. Bien que Malia ne parle d'Hobsbawm que dans cette dernière partie, force est de constater que c'est pour mieux rejeter l'ère des révolutions telle qu'elle fut conçue par ce dernier<sup>185</sup>.

Quoi qu'il en soit, ce qui changea en réalité véritablement au 19<sup>e</sup> siècle est la volonté de créer une société véritablement égalitaire en vertu des valeurs défendues par la France révolutionnaire. Ce n'était pas vraiment le but du socialisme comme nous l'avons vu, qui prônait plutôt une harmonie entre les classes sociales, mais le marxisme et le communisme représentent en cela pour Malia un véritable renouveau du grand processus révolutionnaire, renouveau qu'il essaye de replacer dans son contexte, à défaut de l'accepter. La Révolution française est en quelque sorte coupable à ses yeux de la naissance du communisme dans le sens où elle n'est pas parvenue à offrir l'égalité. Les inégalités sociales et économiques devinrent de vrais sujets de réflexion dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et la théorie marxiste est une réponse à cette question, bien que d'abord et avant tout pensée dans le cadre strictement allemand dans lequel vivait Marx<sup>186</sup>. Pour lui, d'après la lecture qu'en fait Martin Malia, face aux révolutions de 1848, Marx souhaite voir survenir en Prusse une révolution qui combinerait à la fois la révolution « bourgeoise » de 1789 et une révolution des prolétaires. Ces derniers, ressentant qu'ils sont les oubliés de toutes ces révolutions et se sentant exploités par les classes supérieures, sont appelés à mener la nouvelle révolution communiste qui feront d'eux les nouveaux maîtres de leur destin et en même temps les rédempteurs de sociétés fondamentalement inégalitaires, le but étant de faire d'elles des sociétés non capitalistes<sup>187</sup>. L'Allemagne est pour lui la dernière dans le sens où elle n'a pas connu de

---

<sup>185</sup> Idem, pp.323-4

<sup>186</sup> Malia Martin, *Histoire des Révolutions*, op.cité, pp.322-6 et 331-3

<sup>187</sup> Idem, pp.326-7

révolutions jusqu'à présent et seule une révolution prolétaire peut lui permettre de repasser devant les autres pays d'Europe ayant connu une révolution et devenir en quelque sorte le guide. La description de la théorie de Marx est en quelque sorte une mise en abyme pour Martin Malia puisqu'il insiste sur le fait que pour Marx, il y a un sens à l'histoire et que la finalité de celle-ci est le triomphe du communisme, reprenant en cela la théosophie telle qu'elle était pensée par Hegel, ce que fait également Martin Malia en écrivant son ère des révolutions<sup>188</sup>.

Ce qui peut sembler étonnant de prime abord est que Martin Malia ne se montre pas réellement critique à l'égard de la théorie de Marx, qu'il défend même face à des détracteurs n'ayant visiblement pas compris selon lui cette théorie, alors même qu'il n'adhérait définitivement pas à ce courant de pensée. En fait, outre le fait que la théorie de Marx est hégélienne comme nous l'avons dit et que cela le rapproche par conséquent de lui vu qu'il adhère également pleinement à cette « *religion philosophique* », il ne reproche rien au marxisme en tant que courant philosophique mais aux pays tentant d'appliquer ses théories. Il estime en effet que si le marxisme est une théorie philosophique intéressante, elle n'en reste pas moins une théorie impossible à transposer dans la réalité et surtout qu'elle suppose tout de même à un moment ou un autre de la violence de masse, ce que n'empêcha pas la transposition directe que les bolcheviks russes tentèrent en 1917<sup>189</sup>.

#### *La conclusion de l'ère des révolutions dans la « Tragédie » soviétique*

Le livre se conclut sur le cas spécifique de la révolution russe de 1917, et à dire vrai, on ressent particulièrement tout au long de l'ouvrage la particulière antipathie de Martin Malia à l'encontre de la Révolution russe, qui ne doit pas nous étonner somme toute du fait de ce que nous avons vu au sujet de sa vision assez négative de l'URSS du fait d'une lecture totalisante de celle-ci. D'ailleurs, il affirme dès l'introduction de son ouvrage que son but final est de « *reconceptualiser* » la Révolution russe, ce qui implique que le reste de l'ouvrage ne peut être vu que comme une forme de longue introduction à cette révolution russe à laquelle Martin Malia cherche quasi désespérément à donner un sens, comme il l'affirme d'ailleurs à la fin de son ouvrage en notant que « *La Révolution russe hante ce livre à cause de l'ombre immense qu'elle projette sur notre perception de toutes les révolutions antérieures* »<sup>190</sup>. Autrement dit, si Hobsbawm cherchait à expliquer par son ère des révolutions l'avènement du capitalisme et si

<sup>188</sup> Idem, pp.328-9

<sup>189</sup> Idem, pp.330 et 382

<sup>190</sup> Malia Martin, *Histoire des Révolutions...*, op.cité, pp.14 et 340

Godechot cherchait lui à laisser présager un futur au cours duquel triompheraient les Droits, Martin Malia cherche pour sa part à donner une fin funeste à son ère des révolutions en expliquant en quoi la Révolution russe a à la fois marqué la fin de son ère des révolutions mais aussi comment elle représenta en quelque sorte la destruction de tout un long processus entamé comme nous l'avons vu au XIe siècle. La révolution de 1917 constitue la fin du processus décrit dans les parties précédentes dans le sens où cette révolution montre qu'il n'est pas possible de parvenir à une société égalitaire et que par conséquent, il ne saurait exister meilleur espoir possible que celui fourni par la Révolution française mais surtout la Révolution américaine. Le problème principal de la révolution russe est qu'elle constitue une exception notable au schéma des révolutions qu'il développe et que c'est cette exception qui explique en partie pourquoi la Révolution russe n'est pas parvenue à consacrer les principes égalitaires. Si la Révolution russe a en effet démarré comme une révolution démocratique dans le sens où le gouvernement provisoire souhaitait une réforme modérée selon lui du régime politique, l'arrivée au pouvoir des bolcheviks, seuls maîtres à bord après la fin de la guerre civile en 1924, marque la phase radicale de la révolution, phase radicale qui n'a jamais connue son terme. Cette phase radicale sans fin a conduit aux nombreux excès utilisés par les Bolcheviks pour se maintenir, en accordant le primat à l'égalité et en tentant d'appliquer littéralement la pensée marxiste, notamment en passant directement d'une société d'ancien régime à une société non capitaliste sans être passé par une société bourgeoise. Les soviétiques ont ainsi totalement discrédité la recherche d'une meilleure société, celle-ci semblant être celle issue des révolutions françaises et américaines, et ont détruit toute possibilité de poursuivre le grand processus révolutionnaire<sup>191</sup>. On retrouve à nouveau ici d'ailleurs la critique d'un régime soviétique qui accorde le primat à l'idéologie, ce qu'il avait appelé dans son article de 1989 le « *Mensonge* » au détriment de la réalité économique et sociale du pays. Il est crucial d'insister ici sur le fait que Martin Malia n'affirme pas que le projet soviétique ne fut pas vraiment marxiste, au contraire, et n'affirme pas a priori que Marx s'est trompé. C'est justement parce qu'ils ont appliqué Marx à la lettre, en nationalisant l'économie et en mettant fin à la propriété privée, malgré l'impossibilité que constituait l'application totale du programme communiste tel que défini par Marx, que les soviétiques ont échoué<sup>192</sup>. Cela est d'autant plus vrai que rien ne préparait la Russie « *arriérée* », qui jusque-là était restée en dehors de tous le grand processus révolutionnaire du fait du fort autoritarisme du tsar et du maintien du servage, à connaître une révolution communiste, révolution pensée par Marx pour le contexte allemand, moins arriéré de ce point de vue. Tout cela ruine tout ce que représentait le grand processus révolutionnaire tel que le décrivait Malia, ce qui est somme toute résumé dans ce que

---

<sup>191</sup> Idem, pp.358-372

<sup>192</sup> Malia Martin, *Histoire des Révolutions*, op.cité, pp.369-370

\*\*\*

note l'historien à la fin de son ouvrage :« *La Révolution russe [...] lorsqu'elle rendit l'âme en 1991, ne laissa que des décombres, de la misère et de l'amertume* »<sup>193</sup>.

D'après la préface du livre, Malia travaillait sur la fin de sa vie à la rédaction de nouveaux chapitres sur les dictatures des années 20 et 30 en Europe et sur les révolutions communistes hors de l'URSS après-guerre. On en trouve quelques indices au fil des pages, indices qui laissent présager que son jugement n'est guère plus favorable pour les autres révolutions communistes, Malia insistant sur le paradoxe d'un marxisme se présentant comme une idéologie devant triompher dans les pays les plus développés mais ne prenant racine que dans les pays « *attardés* », où le passage forcé d'une économie faible au communisme ruina tout l'intérêt de l'organisation étatique selon le modèle communiste et rendit en réalité plus attractif le capitalisme du fait de la détérioration de la situation économique qu'elle cause<sup>194</sup>. S'il avait élargi ainsi son ère des révolutions à la fois temporellement mais aussi géographiquement, il paraîtrait difficilement concevable que ces chapitres aient vraiment changé drastiquement la fin de l'histoire des révolutions telle que présentée par Malia avec la défaite définitive du modèle communiste et le triomphe des modèles américains et français.

---

<sup>193</sup> Idem, pp.371-2

<sup>194</sup>Idem, pp.376-382

# CONCLUSION

\*\*\*

L'étude comparée des lectures conservatrice, marxiste et libérale de l'ère des révolutions nous permet de dégager plusieurs points intéressants sur celle-ci en tant qu'objet d'étude, ainsi que sur son devenir.

La première conclusion qui s'impose, évidente par le simple fait que nous avons étudié trois courants, trois lectures différentes, est qu'il n'y a pas d'ères des révolutions innocentes, pour paraphraser Martin Malia. Toute ère des révolutions est une construction comme le prouve facilement le fait que la simple analyse des trois courants de lecture que nous avons étudiés ne comportent pas le même début et la même fin et ne comportent de toute façon pas les mêmes révolutions, ni les mêmes pays. Cela signifie également qu'il n'y a pas une ère des révolutions en soi et que les historiens travaillant sur celle-ci la « découvrent » en quelque sorte, et tâche à force de démonstrations de prouver qu'elle existe, de lui donner une existence concrète. Cette construction dépend principalement des présupposés en termes d'éducation voire d'idéologie des historiens s'étant intéressé à l'ère des révolutions et à bien des égards, on constate une transposition quasiment parfaite des lectures de la Révolution française au niveau de ces lectures de l'ère des révolutions, avec le traditionnel courant marxiste, le courant révisionniste, plus tardif, et un courant modéré, un peu entre les deux, représenté ici par Jacques Godechot.

Cette première conclusion nous permet de parvenir à une autre remarque, à savoir que cette construction dépend en outre de la finalité de ce que les historiens de l'ère des révolutions veulent montrer. Il ne s'agit en effet pas simplement pour Hobsbawm, Godechot et Malia de créer leur ère des révolutions en tentant de prouver qu'elle existe mais aussi de montrer quel est le sens de celle-ci, tous les trois ayant une vision théosophique et hégélienne de la chose et étant convaincus que l'Histoire a un sens et une Fin qu'il convient d'explicitier. Pire encore, on peut même dire en quelque sorte que les trois historiens prennent le problème à contre-sens puisqu'en réalité, les révolutions ne leur servent pas tant d'éléments d'étude que de preuves pour expliquer ce qu'ils entendent montrer. Autrement dit, ce n'est pas en étudiant chaque révolution choisie et en faisant le tri en leur sein que les trois historiens ont découvert la finalité de leur ère des révolutions, comme s'il existait un sens caché derrière toutes les révolutions qu'il convient de découvrir, mais bien parce qu'ils savaient ce qu'ils allaient découvrir que ces révolutions ont été incluses dans leur ère des révolutions. Éric Hobsbawm, appliquant quasiment à la lettre les préceptes de Marx et Engels, entendait démontrer la naissance et le développement de la bourgeoisie en Europe en prenant pour base la Révolution française et la révolution industrielle anglaise et en remontant à partir d'elles. Jacques Godechot, ayant eu la révélation d'un lien existant entre les deux rives de l'Atlantique et sentant que tous les événements depuis 1770 allaient amener le triomphe des Droits de l'Homme dans un futur plus ou moins proche, entendait montrer pourquoi il fallait s'y attendre grâce aux révolutions. Martin Malia enfin éprouvait une si grande méfiance à l'égard de

\*\*\*

la Révolution russe et de l'URSS qu'il entendait démontrer en quoi elle était à la fois le fruit de siècles d'histoire politique et culturelle mais en même temps comment elle était parvenue à détruire un idéal, son ère des révolutions servant en quelque sorte de dossier à charge à l'encontre de la Révolution russe. Les trois ères des révolutions sont différentes car n'ayant pas pour but de montrer la même chose, les exemples pouvant nuire à leur démonstration étant sciemment écartés ou en tout cas rendus moins visibles afin de ne pas nuire à leur démonstration générale.

Cette remarque permet d'expliquer pourquoi les modèles développés par les trois historiens comportent des lacunes importantes et des généralités amenant parfois à ne pas s'intéresser ou très peu à des exceptions notables. En effet, en établissant leur ère des révolutions et le lien unissant toutes les révolutions entre elles, quel que soit ce lien, les historiens ne semblent que révéler contradictions sur contradictions. S'il est plus ou moins avéré que les révolutions américaine et française s'influencèrent nettement alors notamment que les révolutionnaires français tentèrent de surpasser le modèle américain, rien ne semble plus éloigné d'elles que les diverses révoltes éclatant dans différents pays européens, qu'il s'agisse de la révolution des Pays-Bas ou de la révolte des Patriciens dans la cité-état de Genève. On en vient même à ressentir une certaine frustration en sentant, notamment chez Godechot et Hobsbawm, qu'il existerait effectivement un lien entre les révolutions mais que les historiens ne sauraient vraiment expliquer celui-ci, hormis parfois par les invasions directes de pays étrangers par les forces révolutionnaires comme ce fut le cas avec les Républiques Sœurs, ce qui est pour le moins sujet à précaution. Cependant, il est nécessaire pour les historiens travaillant sur l'ère des révolutions d'accepter ces généralités et ces contradictions pour pouvoir inclure dans leurs analyses les événements nécessaires pour parvenir à la conclusion qu'ils souhaitent défendre. C'est ainsi par exemple que Jacques Godechot n'inclut pas dans son ère des révolutions les révolutions anglaises du XVIIe, affirmant, sans dire pourquoi, qu'elles n'appartiennent en fait pas à la même ère des révolutions, certainement parce que des révolutions conduisant au retour de la monarchie n'ont pas d'intérêt à partir du moment où lui entend démontrer l'avènement des Droits de l'Homme et des valeurs républicaines. De même, dans le cas de Martin Malia, si la révolution des Pays-Bas est sacrément épineuse car ne répondant pas ou peu à la logique des hérésies religieuses qu'il développait jusqu'alors dans son ouvrage, il convenait de l'inclure car elle représente la première forme de révolte nationaliste contre un gouvernement décentralisé. Les inclusions et les omissions en disent à ce titre beaucoup plus long que la simple analyse des propos des historiens.

Malgré ce biais très important, deux derniers constats s'imposent dès lors que l'on s'intéresse à l'étude des révolutions. D'abord, à bien des égards, la relative absence d'étude de l'ère des révolutions avant le XXe siècle ne doit pas nous étonner car comme nous l'avons vu, à bien des égards, les trois lectures et leurs historiens se construisent en réaction à une révolution russe alors

\*\*\*

présente dans tous les esprits du fait de l'existence de l'URSS. C'est bien entendu évident dans le cas de Hobsbawm, historien marxiste, tout comme c'est le cas pour Malia qui, bien qu'étant le dernier à être publié de tous les historiens que nous avons étudiés, a consacré son entière carrière universitaire à vouloir détruire le « Mensonge » soviétique, pour reprendre ses termes. Dans le cas de Godechot, même s'il s'en défendit toute sa vie, défendre l'existence de liens quasi naturels entre les pays de part et d'autre de l'Atlantique n'était pas innocent en pleine Guerre Froide. Les ères des révolutions sont le fruit de cette époque et la fin de l'URSS marqua d'ailleurs non pas forcément la fin de l'étude de l'ère des révolutions mais en tout cas la normalisation de celle-ci, dans un contexte moins sujet à polémique.

D'autre part, ces travaux représentent également une véritable volonté de donner du sens à l'Histoire à la fois pour expliquer l'époque dans laquelle vivait chaque historien mais aussi pour montrer ce qu'il restait encore à faire. S'il ne s'agit pas d'exagérer la portée des ouvrages que nous avons étudiés et d'affirmer qu'il s'agit de formes de *vade-mecum* à l'usage de potentiels révolutionnaires, force est de constater que s'ils ne donnent pas de modèle d'action, les trois historiens développent ce qui constitue pour eux les « meilleures » révolutions et à bien des égards, témoignent souvent d'un regret de la disparition des acquis de celles-ci. Chez Hobsbawm, on ressent un regret de l'idéal soviétique, même si l'espoir d'une victoire prochaine du prolétariat subsiste. On constate l'exact inverse chez Malia, qui regrette pour sa part l'idéal des révolutions du XVIIIe siècle, surtout de la Révolution américaine, même si la fin de l'URSS fait renaître l'espoir d'un nouveau triomphe de ce courant. Seul Godechot semble échapper à cette mélancolie dans le sens où il n'estime pas que l'idéal né de la Révolution française soit mort et qu'au contraire il s'imposera un jour. S'il n'y a donc pas de programmes d'action dans ces ouvrages, on peut voir d'emblée grâce à ces regrets et ces espoirs des historiens ce qui manque à leur époque et ce qu'il conviendra dès lors de changer.

Tout cela étant dit, que reste-t-il aujourd'hui de l'étude des ères des révolutions ? On peut constater deux évolutions notables depuis 1989, deux évolutions qui ne sont pas contradictoires et se complètent.

On assiste d'abord à une normalisation du concept, qui n'a pas disparu mais qui a su aujourd'hui devenir un objet d'étude beaucoup moins controversé. Il n'est pas anodin à ce titre que le sujet d'histoire moderne à l'agrégation d'histoire en 2005 était *Révoltes et Révolutions en Europe et aux Amériques (1773-1802)*, ce qui correspond à peu près à l'ère des révolutions de Jacques Godechot, même s'il convient de noter que rien n'implique nécessairement que ces révolutions étaient liées entre elles, cette idée étant d'ailleurs l'un des angles de réflexion autour de la question. De même, le sujet de l'année prochaine pour l'agrégation est *Etat, Pouvoirs et Contestations dans les Monarchies française et britannique et dans leurs Colonies américaines*,

\*\*\*

ce qui est encore une fois une autre réflexion autour de l'ère des révolutions, incluant cette fois les révolutions anglaises et américaine.

De cette normalisation découle également une volonté de rationaliser le champ d'études de l'ère des révolutions, ce qui passe notamment par une réflexion plus importante sur la place des révolutions hors de l'Europe dans ce processus. On cherche désormais à s'interroger sur les liens réciproques entre les révolutions en Europe et celles hors-Europe, notamment dans les colonies. S'il n'existe pas à ce jour une ère des révolutions actualisée en fonction des nouvelles façons de penser l'Histoire, il est certain qu'un tel travail représenterait un intérêt certain dans le cadre de la volonté de créer une Histoire Globale qui existe aujourd'hui, les études que nous avons étudiées étant en quelque sorte les précurseurs de ces nouveaux courants historiographiques.

# BIBLIOGRAPHIE

## Ouvrages généraux

- Albertini Pierre, *L'Ecole en France, du XIXe siècle à nos jours, de la maternelle à l'université*, Ed. Hachette Supérieure, 2<sup>e</sup> édition, 2006
  
- Amalvi Christian (dir), *Dictionnaire biographique des historiens français et francophones, de Grégoire de Tours à Georges Duby*, Ed. La Boutique de l'Histoire, 2004, 366p
  
- Bourdé Guy et Martin Hervé, *Les Ecoles Historiques* , Ed. Seuil, Collection « le Point Histoire », 1997, 416 p.
  
- Bénichou Paul, *Le temps des prophètes : doctrines de l'âge romantique*, Ed. Gallimard, 1977, 589 p.
  
- Burguière André(dir), *Dictionnaire des Sciences Historiques*, PUF, 1986, 690 p.
  
- Clément Jean-Louis, *Les assises intellectuelles de la République, Philosophies de l'État 1880-1914*, Ed. La Boutique de l'Histoire, 2006, 187 p
  
- Fink Carole, *Marc Bloch : une vie au service de l'histoire*, PUF, 1997, 313 p.
  
- Foulquié Paul, *Dictionnaire de la langue philosophique*, PUF, 1962
  
- Furet François, *Penser la Révolution Française*, ed. Gallimard, 2<sup>e</sup> édition, 1983, 289 p
  
- Gérard Alice, *La Révolution Française, mythe et interprétations (1789-1970)*, Ed. Flammarion, 1970, 140 p.
  
- Godechot Jacques, *La Contre-Révolution, 1789-1804*, Ed PUF, 2<sup>e</sup> édition, 1981, 426 p
  
- Godechot Jacques, *14 juillet 1789, La Prise de la Bastille*, Ed. Gallimard, 1965, 418 p

\*\*\*

- Godechot Jacques, *La Grande Nation, L'expansion révolutionnaire de la France dans le monde de 1789 à 1799*, Ed. Aubier, 2<sup>e</sup> Edition, 1983, 541 P
- Godechot Jacques, *Les Révolutions (1770-1799)*, Ed. PUF, 1963, 414 p
- Godechot Jacques, *Les Révolutions de 1848*, Ed. Albin Michel, collection Le Mémorial des Siècles, 1971, 502 p
- Godechot Jacques, *Un jury pour la Révolution*, Ed. Robert Laffont, 1974, 379 p
- Hobsbawm Éric, *L'âge des Extrêmes, Histoire du Court XXe siècle*, Ed. Complexe, 1998, 812 p
- Hobsbawm, Éric, *L'ère des Révolutions*, Ed. Fayard, 2011, 3<sup>e</sup> édition, 434 p.
- Hobsbaw Éric, *L'Historien Engagé*, Ed. De l'Aube, 2000, 64 p.
- Lo Prete Kimberley, 'The "F" & Its Relatives', unpublished handout for HI262, NUI, Galway, 2003, rvsd 2011, 18p
- Malia Martin, *Comprendre la Révolution russe*, Ed. Seuil, collection Le Point, 1980, 256 p
- Malia Martin, *Histoire des Révolutions*, ed. Seuil, collection Le Point, 2010, 446 pages
- Mornet Daniel, *Les origines intellectuelles de la Révolution Française, 1715-1787*, Ed. Tallandier, collection Texto, 2010, 554 p

### Articles et compte-rendu

- Bruneteau Bruno, « La Révolution française aux origines du totalitarisme ? Retour sur un débat récurrent », *Histoire et Liberté*, numéro 58, 2015, pp.73-85
- Chaumié Jacqueline. « Barnave, Introduction à la Révolution française, Texte établi sur le manuscrit original et présenté par Fernand RUDE. Paris, Armand Colin, 1960 », *Bibliothèque de l'école des chartes*, tome 119, 1961, pp. 280-28

\*\*\*

- Forster Robert, Friguletti James, Kennedy Emmet et Palmer Robert, « American Historians Remembers Jacques Godechot », *French Historical Studies*, Volume 16, numéro 4, 1990, pp.879-892.
  
- Fukuyama Francis, « La fin de l'Histoire ? », *Commentaires*, numéro 47, 1989, pp. 457-469
  
- Gainot Bernard, « La contribution de Jacques Godechot aux *Annales Historiques de la Révolution Française* », *Annales historiques de la Révolution française*, numéro 353, 2008, pp. 113-128.
  
- Godechot Jacques. « 1968 à la Faculté des Lettres de Toulouse », *Annales du Midi : revue archéologique, historique et philologique de la France méridionale*, tome 2, numéro 1, 1989. pp. 849-872
  
- Latreille André, « C'était la Grande Nation », *Le Monde*, 8 mars 1957.
  
- Lefebvre George et Godechot Jacques, « Doctorat de M.Jacques Godechot », *Annales historiques de la Révolution française* , numéro 87 ,1938, pp. 279-285
  
- Louvrier Julien, « Penser la controverse : la réception du livre de François Furet et Denis Richet, *La Révolution française* », *Annales historiques de la Révolution française* », numéro 351, janvier-mars 2008 , pp.151-176
  
- Louvrier Julien, « Marx, le marxisme et les Historiens de la Révolution française au XXe siècle », *Cahiers d'Histoire*, numéro 102, 2007, pp.147-167
  
- Malia Martin, « Les Archives du Mal, les études soviétiques après la fin de l'URSS », *Commentaire*, volume 1, numéro 109, 2005, pp. 155-181
  
- Malia Martin, « The Archives of Evil », *The New Republic*, volume 231, numéros 22/23, 29 novembre 2004, pp. 34-41
  
- Malia Martin (sous le pseudonyme de Z), « To the Stalin Mausoleum », *Daedalus*, volume 119, numéro 1, 1990, pp. 295-344

\*\*\*

- Mazuric Claude, « Le Regard de Jacques Godechot sur la période révolutionnaire », *Annales historiques de la Révolution française* , No. 245, 1981, pp. 359-365
  
- Petitfrère Claude. « Hommage à Jacques Godechot (1907-1989) », *Annales historiques de la Révolution française*, numéro 281, 1990, pp. 308-317
  
- Pocquet du Haut-Jussé B. A, « Jacques Godechot. *Les Révolutions, 1770-1799* »: *Annales de Bretagne*, tome 70, numéro 3, 1963. pp. 406-407.
  
- Poulat Emile. ,« La Contre-Révolution (1789-1804) » , *Archives de sciences sociales des religions*, numéro 60, volume 2, 1985. p. 255
  
- Rao Anna-Maria, « La Société des Etudes Robespierriennes, les AHRF et l'espace historiographique italien », *Annales historiques de la Révolution française*, numéro 353 , 2008, pp. 275-293.
  
- Rioux Jean-Pierre, La « Destinée Manifeste des Américains », *Le Monde*, 16 septembre 1988, p. 18
  
- Rioux Jean-Pierre, La mort du doyen Godechot, Un grand historien de la Révolution Française, *Le Monde*, 7 septembre 1989, p.10
  
- Sheperd John, « Eric Hobsbawm, 1917-2012 », *Labour History*, numéro 104, 2013, pp. 221-224
  
- Soboul Albert. « La Contre-révolution. Doctrine et action. 1789-1804 », *Revue belge de philologie et d'histoire*, tome 41, fascicule 4, 1963. pp. 1307-1310.
  
- Trénard Louis, « Georges Lefebvre, précurseur de l'histoire des mentalités », *Annales historiques de la Révolution française*, numéro 237, 1979. pp. 411-424.
  
- Vovelle Michel. « Jacques Godechot, historien de la Révolution française », *Annales historiques de la Révolution française*, numéro 281, 1990, pp. 303-305

\*\*\*

- Werth Nicola, « Moscou ne sait pas quoi faire de la Révolution de 1917 », *Libération*, 21 février 2017

- Winock Michel, « Martin Malia dans l'historiographie du monde soviétique », *Vingtième Siècle*, numéro 25, 1990, pp.97-106

**Site internet :**

- Eloge funèbre de Martin Malia rédigé par Hugh MacLean, David Engerman et Nicholas Riassanovsky, professeurs à l'Université de Californie. Consulté à l'adresse suivante :

<https://web.archive.org/web/20081016115546/http://www.universityofcalifornia.edu/senate/inmemoriam/martinemalia.htm>